

L'ECRAN **FANTASTIQUE**



FREDDY III
Le retour
du Croquemitaine !

STREET TRASH
Délirant
et explosif !

AMAZING STORIES
Spielberg
aux commandes...

2 AFFICHES
GÉANTES ET 100 PLACES
DE CINEMA A GAGNER

M 1515 - 81 - 22,00 F



3791515022003 00810

M1515 - 81 - 22F JUIN 1987/N°81/22F - CANADA 5.50\$ - SUISSE 7,60F - ESPAGNE 600P

FLOWER SHOP

SHNIK'S FLOWER SHOP
HOME OF AUDREY II

Une comédie musicale
délirantissime!



J. IBUSUKI

LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS



avec
RICK
MORANIS

ELLEN
GREENE

VINCENT
GARDENIA

avec la participation —
exceptionnelle de
STEVE
MARTIN

THE GIFFEN COMPANY Présente un film de FRANK OZ "LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS" (LITTLE SHOP OF HORRORS) avec RICK MORANIS ELLEN GREENE

RÉDACTION :

9, rue du Midi, 92200 Neuilly.
Directeur de la publication :
 Alain Schlockoff.
Rédacteurs en chef :
 Alain Schlockoff et Cathy Karani
Secrétaire de rédaction :
 Lionel Collin.
Comité de rédaction :
 Jean-Pierre Andrevon, Bertrand
 Borle, Laurent Bouzereau, Pierre
 Gires, Dominique Haas, Cathy
 Karani, Jean-Marc et Randy Lof-
 ficier, Daniel Scotto, Giuseppe
 Salza, Alain et Robert Schlockoff.
Traductions : Dominique Haas.

Collaborateurs :

Forrest J. Ackerman, Frédéric
 André, Elisabeth Campos, Richard
 Comballot, Gérald Delteil, Claude
 Ecken, Lee Goldberg, François
 Guérif, David Hutchinson, Herb A.
 Lightman, Marc E. Louvat, Ron
 Magid, Norbert Moutier, Charles
 Moreau, Richard D. Nolane, Alain
 Paris, Jean-Pierre Pilon, William
 Rabkin, Steve Swires, Anthony
 Tate, Jack Tewksbury.

Correspondants :

Laurent Bouzereau (New York),
 Randy et Jean-Marc Lofficier (Los
 Angeles), Danny de Laet (Belgi-
 que), Uwe Luserke (Allemagne),
 Giuseppe Salza (Italie), Salvador
 Sainz (Espagne), Indra Bhoose, Phil-
 lip Nutman (G.B.).

Remerciements :

Michèle Abitbol, A.A.A. A.R.P.,
 Michèle Bertrand, Denise Breton,
 Frédéric Comtet, Cannon France,
 C.D.A., Pierre Carboni, Michèle
 Darmon, D.D.A., Fox, Eurogroup,
 Alf Joint, Pierre Kallou, Richard
 Klemensen, Gaumont, Laurel
 Entertainment, Lumière, Anne
 Lara, New Line, New World, Alain
 Rouleau, Daniel Thierry, Warner-
 Columbia, U.I.P., U.G.C., Universal
 Studio, Jean-Pierre Vincent, les
 éditeurs, et les compagnies vidéo.

EDITION :

I.MÉDIA, 69, rue de la Tombe
 Issolre, 75014 Paris.
 Tél. : 43.27.52.78.

Directeur gérant :

Francis Cocagnac.

Gestion :

Danièle Juffet.

Commission paritaire :

n° 55957.

Abonnements :

Tarif : 1 an, 12 numéros : 220 F.
 2 ans, 24 numéros : 400 F. Eu-
 rope : 280 F et 520 F.

Publicité :

au journal.

Distribution :

N.M.P.P.

Réassort et modifications :

au journal.

Direction artistique :

Francis Cocagnac, assisté de
 Pierre Sandré.

Notre couverture :

Robert Englund dans "Freddy III -
 Les griffes du Cauchemar"
 (Eurogroup).

© 1987 by I.MÉDIA et les rédac-
 teurs. La rédaction n'est pas res-
 ponsable des textes, illustrations
 et photos publiés qui engagent la
 seule responsabilité de leurs
 auteurs. Tous droits réservés.
 Dépôt légal : 2^e trimestre 1987.
 Composition : Compo Imprim.
 Photogravure : P.O.P.
 Printed in Italy.
 Tirage : 70.000 exemplaires.



Une victime de l'éllixir "Viper" de Street Trash.

22 LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS

Frank Oz a réussi son adaptation. Mais la vé-
 ritable vedette du film, c'est Audrey II. Nous
 avons interrogé le créateur, Lyle Conway...

26 HISTOIRES FANTASTIQUES

Nous ne verrons, pour l'instant, que trois épi-
 sodes de la série *Amazing Stories* produite par
 Spielberg, réunis sous forme d'un long-
 métrage. De quoi nous faire prendre patience.



L'Extra-terrestre de Night of the Creeps.

64 PARIS FANTASTIQUE 87

Changements de date pour une sélection-
 choc : le Festival 1987 de Paris du Film Fan-
 tastique et de Science-Fiction s'annonce une
 grande cuvée !

66 IL ETAIT UNE FOIS LA HAMMER...

Devenu le responsable de la célèbre société
 de production, voici 15 ans, Michael Carreras
 nous explique la Chute de la Maison Hammer.



Christopher Lee : Dracula et les femmes. Hammer.

12 FREDDY 3 : LES GRIFFES DU CAUCHEMAR

Film d'ouverture du Festival de Paris 87.
 Gérard Lenne nous dresse le portrait de ce
 nouveau Croquemitaine...

18 STREET TRASH

La faune des bas-fonds new-yorkais décimée
 par un breuvage diabolique. Une explosion de
 talents et la révélation d'un cinéaste de 20 ans.



Histoires Fantastiques : épisode "Mummy Daddy".

53 ROBERTA FINDLAY

Un entretien avec la seule réalisatrice au
 monde spécialisée dans les films d'horreur...

60 NIGHT OF THE CREEPS

Sélectionné au Festival de Paris, le premier
 long métrage de jeunes passionnés améri-
 cains de cinéma fantastique. Une interview du
 metteur en scène, Frank Dekker.



Freddy Krueger, invité du Festival de Paris.

LES RUBRIQUES :

- Sur nos écrans (p.4)
- L'Actualité musicale (p.9)
- Cinéflash (p.10)
- Horrorscope (p.58)
- Les effets spéciaux (p.72)
- La Gazette (p.76)
- Vidéo-Show (p.79)
- Bloc note (p.82)
- Posters : *London after Midnight*
La petite boutique des horreurs.
- Fiches-ciné : *Amazing stories*, *Joey*, *Street trash*,
Freddy III.

FREDDY 3 "LES GRIFFES DU CAUCHEMAR"

USA. 1987. Réalisation : Chuck Russell. Scénario : Wes Craven, Chuck Russell, Frank Darabont et Bruce Wagner d'après une histoire de W. Craven et B. Wagner. Musique : Angela Badalamenti. Interprétation : Robert Englund (Freddy Krueger).

Revoici le temps des massacres, des horreurs qu'engendrent les cauchemars de la nuit, revoici la silhouette tordue mais agile, diaboliquement agile, le visage détruit par les flammes où brillent deux petits yeux pervers et cruels dans l'ombre d'un chapeau à larges bords. Alors se fait entendre ce bruit épouvantable qui vous vrille les tympans et vous noue les tripes : les Griffes de la Nuit crissent atrocement sur le marbre froid d'une tombe, Freddy resuscite de l'Enfer pour se venger à nouveau de ceux qui l'ont persécuté il y a longtemps de cela, alors qu'il torturait innocemment de sales gamins. Pour lui le repos éternel n'existe pas, malgré la volonté d'une énigmatique bonne sœur. Pour lui, il n'existe qu'un seul domaine, celui du tourment, du supplice, de la souffrance. Et Wes Craven connaît bien cet univers qu'il a créé de toutes pièces, en parfaite réplique de notre monde à nous. Et s'il n'a pas réalisé ce troisième épisode de cette saga d'horreur, il l'a co-produite et en a supervisé le scénario (ce qui semblait justifié après les trahisons du très discuté *Elm Street 2* de Jack Sholder). L'ombre du maître plane donc sur cet horrifique drame, confié à Chuck Russell, co-scénariste de *Dreamscape*. La volonté de retrouver la magie, la poésie de *Nightmare* tout en refusant les invraisemblances qui conduisirent le second volet à l'échec artistique, la nécessité de consolider une nouvelle légende médiatique et de préciser, d'affiner la personnalité de son illustre héros, semblent être les principales motivations des auteurs. Freddy Krueger devient éminemment sympathique malgré les atrocités qu'il perpétue. De plus, idolâtré par les jeunes Américains, tout comme M. Spock, il se doit de posséder un passé afin de justifier ses réelles fonctions de meurtrier. Ainsi, nous apprenons, avec stupeur, qui est le "papa" de Freddy et le destin de sa mère, après sa naissance.

La tentative s'avère séduisante, tout comme l'utilisation des principaux personnages de *Nightmare*. La



seule rescapée du premier film, Nancy Thompson, est désormais psychiatre spécialiste des troubles du sommeil. Son père, shérif alcoolique, ne se console pas de la mort de sa femme mais détient le secret qui libérera Elm Street et Freddy Krueger s'amuse à couper, trancher, taillader, brûler, mutiler les enfants de ceux qui le lynchèrent. Rien de bien original donc, si ce n'est la folie qui emporte les images, les chocs visuels inédits soutenus par des effets spéciaux très esthétiques (la marionnette humaine dont les fils sont remplacés par les tendons arrachés aux bras et aux jambes !). Gigantesque train-fantôme dont le moindre processus de l'effroi est savamment agencé, où l'on sursaute aux hallucinantes apparitions de Freddy (la plus surprenante s'imposant en hommage à Ray Harryhausen et à son 7^e voyage de *Simbad*), *Elm Street 3* souffre quelque peu de son inéluctable parenté avec *Nightmare*. Il manque à cette ultime aventure de Freddy, la troublante perversité sado-masochiste que Wes Craven avait su conférer à sa mise en scène. *Elm Street 3* s'avère toutefois parfait. Il ne manque que l'émotion qui suscite la peur, mais qu'importe... le spectacle est passionnant. □ ■

Daniel Scotto

TABEAU D'HORREUR

CK : Cathy Karanl. JCR : Jean-Claude Romer. RS : Robert Schlockoff. AS : Alain Schlockoff. DS : Daniel Scotto.

TITRE DU FILM	CK	JCR	RS	AS	DS
FREDDY 3 : LES GRIFFES DU CAUCHEMAR	3	3	3	4	3
HISTOIRES FANTASTIQUES	3	2	2	3	3
JOEY	3	—	3	3	3
MANNEQUIN	1	1	1	2	1
LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS	1	2	—	3	2
STREET TRASH	3	4	4	4	3
4 : Excellent. 3 : Bon. 2 : Intéressant. 1 : Médiocre. 0 : Nul					

A NIGHTMARE ON ELM STREET 3 : DREAM WARRIORS. Production : New Line/Heron Communications/Smart Egg Picture. Prod. : Robert Shaye. Co-prod. : Sara Risher. Prod. ex. : Wes Craven et Stephen Diener. Prod. ass. : Niki Marvin. Phot. : Roy Wagner. Dir. art. : Mick Strawn, C.J. Strawn. Mont. : Terry Stokes, Chuck Weiss. Son : William Flege. Déc. : James Barrows. Maq. de Freddy : Kevin Yagher. Effets spéciaux de maquillage : Mark Shostrom, Chris Biggs, Greg Cannon, Mathew Mungel. Effets spéciaux visuels : Dreamquest. Supervision des effets spéciaux : Hoyt Yeatman. Effets mécaniques : Peter Clesney. Animation : Doug Beswick. Cascades : Rick Barker. Réal. 2^e équipe : Dan Perri. Int. : Heather Langenkamp (Nancy Thompson), Patricia Arquette (Kristen Parker), Larry Fishburne (Max), Priscilla Pointer (Dr Elizabeth Simms), Craig Wasson (Dr Neil Goldman), Brooke Bundy (Elaine Parker), John Saxon (Sheriff Simms), Rodney Eastman (Joey), Bradley Gregg (Philip), Ira Helden (Will), et la participation de Zsa Zsa Gabor. Dist. en France : Eurogroup. Couleurs par Deluxe. Dolby Stéréo.

MANNEQUIN

USA. 1987. Réalisation : Michael Gottlieb. Scénario : Edward Rugoff et Michael Gottlieb. Musique : Sylvester Levay. Interprétation : Andrew McCarthy (Jonathan Switcher), Kim Cattrall (Emmy). Durée : 90 mn.

Employé malchanceux et maladroit, le jeune Jonathan fait tous les métiers, jusqu'au jour où, travaillant dans un grand magasin, il a la surprise de voir le superbe mannequin qu'il a créé s'animer sous ses yeux ! Pour lui — et pour lui seul — cette créature de rêve, qui se prétend la réincarnation d'une lointaine princesse égyptienne, prend vie, lui apportant une source d'inspiration telle que les vitrines conçues par Jonathan attireront à nouveau la clientèle vers cet ancien établissement au bord de la faillite. Premier long métrage d'un réalisateur jusqu'alors spécialisé dans la publicité, *Mannequin* tente de renouer avec l'esprit des comédies burlesques des années 30 et 40. Hélas, Michael Gottlieb n'est ni Frank Capra ni Vincente Minelli, et son principal interprète, Andrew McCarthy — au demeurant intéressant — est loin de posséder le charisme d'un Cary Grant ! C'est donc avec une certaine indifférence que l'on suit les aventures amoureuses et ses déboires avec les sbires de la concurrence. On l'a deviné, le fantastique n'est ici qu'un simple prétexte à une accumulation de gags parfois réussis grâce à la participation de G.W. Bailey, le gardien de nuit Félix, aussi stupide et belliqueux que le militaire borné qu'il incarnait brillamment dans *Short Circuit*. Mais



l'ensemble est bien décevant, aucun "effet spécial" ne venant nous distraire, à l'exception peut-être, de celui provoqué par les apparitions en tenue suggestive de la ravissante Kim Cattrall, rescapée des *Griffes du Mandarin*. Peu crédible en princesse égyptienne, elle demeure néanmoins l'atout majeur de cette petite production vouée à l'oubli. ■

Claude Juszah

MANNEQUIN. Production : Cannon. Prod. : Art Levison. Prod. ex. : Edward Rugoff et Joseph Farrell. Phot. : Tim Suhrestedt. Architecte déc. : Josan Russo. Séquence d'animation : Sally Cruikshank. Mont. : Richard Halsey. Maq. : Richard Arrington. Cost. : Lisa Jensen. Effets spéciaux : Phil Cory. Entraînement chien : Frank Disso. Mannequins sculptés par : Tanya Wolf-Ragir. Int. : Estelle Getty (Claire Timkin), James Spader (Richards), G.W. Bailey (Felix), Carole Davis (Roxie), Stephen Vinovich (B.J. Wert), Mesbach Taylor (Hollywood), Phyllis Newman (la mère d'Emmy), Phil Rubenstein (le patron de l'usine de mannequins), Jeffrey Lampert. Dist. en France : Cannon France. Couleur. Dolby Stéréo.



100 PLACES GRATUITES POUR LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS

Facile ! Il vous suffit de nous envoyer le bon à découper ci-dessous à I.MEDIA "Petite Boutique", 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris, accompagné d'une enveloppe timbrée à vos nom et adresse. Vous recevrez votre invitation par retour du courrier. Cette invitation sera valable dans n'importe quelle salle, à la séance de votre choix. ATTENTION : Cette offre est réservée à nos abonnés.

BON À DÉCOUPER pour une place gratuite de "La petite boutique des horreurs" un film de Frank Oz, sorti à Paris le 3 juin 1987.

BUD SPENCER



Aladdin

THE CANNON GROUP, INC. PRÉSENTE **BUD SPENCER** DANS UNE PRODUCTION **GOLAN-GLOBUS** - **ALADDIN** UN FILM DE **BRUNO CORBUCCI**

AVEC **LUCA VENANTINI** - **JANET AGREN** - **JULIAN VOLOSHIN** - **UMBERTO RAHO** - **RAFFAELE MOTTOLA** - **LOU MARSH** - **VENANTINO VENANTINI**

ET POUR LA PREMIÈRE
FOIS À L'ÉCRAN **DIAMY SPENCER**

MUSIQUE
DE **FABIO FRIZZI**

DIRECTEUR
ARTISTIQUE **LUCIANO SAGONI**

ÉCRIT
PAR **DARANO SACCHETTI** ET **ELISA LIVIA BRIGANTI**

DIRECTEUR
DE LA PHOTOGRAPHIE **SILVANO IPPOLITI**

MONTEUR **DANIELE ALABISO**

DIRECTEUR
DE PRODUCTION **VITTORIO GALIANO**

CO-PRODUCTEUR
PAR **UGO TUCCI**

PRODUCTEUR
EXÉCUTIF **FULVIO LUCISANO**

SCÉNARIO
DE **MARIO AMENDOLA**, **BRUNO CORBUCCI** ET **MARCELLO FONDATO**

PRODUCTION
PAR **MENACHEM GOLAN** ET **YORAM GLOBUS**

RÉALISÉ
PAR **BRUNO CORBUCCI**



ATOMIC COLLEGE

U.S.A. 1986. Réalisation : Richard W. Haines et Samuel Weil. Scénario : R.W. Haines, Mark Rudnitsky, L. Kaufman et S. Strutin. Musique : Chansons originales : Clive Burr, David Barretto, David Behennah. Interprétation : Janelle Brady, Gilbert Brenton. Durée : 90 mn.

Un accident nucléaire s'est produit à proximité de l'université de "Tromaville", un campus pas comme les autres, terrorisé par une bande de punks psychotiques motorisés. L'eau potable est soudain devenue radioactive. La première victime contaminée se transformera en une sorte de monstre "chlorophylle", qui après avoir semé la panique en classe, bondira par la fenêtre et ira s'écraser au sol, ne laissant qu'un squelette fumant ! Un couple d'étudiants, Warren et Chrissy, suspectant l'origine de cet étrange phénomène, essaie de mettre en garde leurs amis, mais en vain. Personne ne les croit... Jusqu'au moment où le jeune homme et sa petite amie sont à leur tour affectés par les terribles radiations, le premier se métamorphose en un super "Hulk", s'acharnant sur la bande de punks, tandis que Chrissy donne, elle, naissance à un pseudo Gremlin, dont la taille ira en grandissant au fur et à mesure que l'être repoussant dévore ses proies - tout être vivant !

Après un premier quart d'heure prometteur, cette nouvelle production Troma (*Toxic Avenger*) perd rapidement tout intérêt. Les effets spéciaux de maquillage, très moyens au demeurant, ne parviennent guère à effacer le sentiment d'ennui provoqué par une direction d'acteurs médiocre et un scénario finalement bien décevant, tournant principalement à l'affrontement de bandes. Un ratage regrettable... □ ■

André Philippe.

Production : Lloyd Kaufman/Michael Herz. Prod. ex. : James Treadwell. Prod. ass. : Stuart Strutin. Mont. : Richard W. Haines. Effets spéciaux et maquillages : Scott Coulter et Brian Quinn. Effets spéciaux et matte : Théo Pingarelli. Int. : Janelle Brady, Gilbert Brenton, Robert Prichard, R.L. Ryan, James Nugent Vernon, Brad Dunker, Gary Schneider, Théo Cohan. Dist. en France : Films J. Lelienne. Couleurs.

LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS

USA. 1987. Réalisation : Frank Oz. Scénario : Howard Ashman d'après sa comédie musicale. Musique : Alan Menken. Interprétation : Rick Moranis (Seymour Krelborn), Elle Greenlee (Audrey). Durée : 88 mn.

Inspirée d'un film de Roger Corman réalisé en 1960 dans lequel Jack Nicholson faisait ses débuts, la comédie musicale *Little Shop of Horrors* déchaîna la passion du public à Broadway et à Londres, mais reçut un accueil mitigé à Paris, malgré la qualité de l'adaptation française. La version cinéma se devait à nouveau d'exister. Confiée à Frank Oz (le collaborateur de Jim Henson), celle-ci bénéficie de tous les atouts concourant à en faire un excellent film. Les décors (montés à Pinewood sur le "007") sont remarquables de véracité, les costumes rivalisent d'élégance, la conception artistique de l'ensemble et le choix harmonieux des couleurs surprennent, la qua-

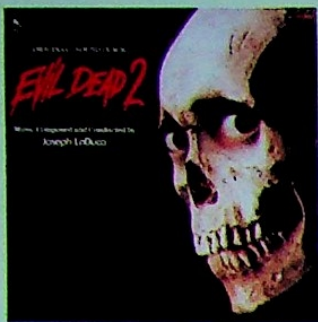
lité de l'interprétation s'avère sans faille, les musiques et les chansons évoquent l'âge d'or des comédies musicales, la perfection des effets spéciaux et l'animation de Audrey II, la plante carnivore est une grande réussite, la mise en scène est inventive, énergique, mettant en exergue chaque gag, chaque cocasserie. Toutefois... le spectacle est gai, amusant, la plante carnivore créée par Lyle Conway et animée par plus de cinquante marionnettistes (!) vous fend le cœur lorsqu'elle hurle "Feed me !"... cependant... Cependant, le film reste froid, glacial et sans âme. L'émotion propre au cinéma demeure désespérément absente. Est-ce la mise en images très "clip" (public jeune oblige) qui altère le *climax* de l'œuvre, bien que celle-ci soit très attrayante. *Little Shop of Horrors* paraît désertée de toute âme, trop propre, trop sophistiquée. Le beau livre d'images rêvé par Frank Oz, ne révèle jamais ses secrets. Nous sommes loin du délire qui électrisait l'œuvre de Corman, même si l'histoire demeure identique. Seymour, employé chez le fleuriste Mushnik, soigne une plante qu'il a acquise chez un mystérieux Chinois, un jour d'éclipse totale de soleil. Or, la plante se nourrit de sang et grandit jusqu'à pouvoir se



déplacer elle-même, tout en gobant les humains comme des mouches. Et oui ! Audrey II, la plante carnivore, vient d'une autre planète pour envahir la terre. Sur ce canevas simple de science-fiction et d'horreur se greffe une comédie loufoque et satirique qui, sous les directives de Frank Oz tombe "à plat". Cela semble fort dommage, d'autant que le film s'avère très attachant. Semi-réussite (ou semi-échec selon les préférences) *Little Shop of Horrors* déçoit. Tout comme les devantures chatoyantes d'une attraction foraine, cette petite boutique-là ne tient pas ses promesses sitôt la porte d'entrée poussée... □ ■

Daniel Scotto

LITTLE SHOP OF HORRORS. Production : Geffen Co (Warner-Bros). Prod. ass. : David Orton et Denis Holt. Phot. : Robert Paynter. Architecte déc. : Roy Walker. Dir. art. : Stephen Spence. Mont. : John Jympson. Déc. : Tessa Davies. Cost. : Marit Allen. Effets spéciaux : Bran Ferren. "Audrey II" créée par : Lyle Conway. Int. : Vincent Gardenia (Mushnik), Steve Martin (Orin Scrivello), Tichina Arnold (Crystal), Tisha Campbell (Chiffon), Michelle Weeks (Ronette), Jim Belushi (Patrick Martin), John Candy (Wink Wilkinson), Christopher Guest (premier client), Bill Murray (Arthur Denton), Levi Stubbs (la voix d'Audrey dans la version originale). Dist. en France : Warner Columbia. Technicolor Dolby Stéréo.



EVIL DEAD 2

A un *Evil Dead 1* assez quelconque sur le plan musical succède un N°2 singulièrement robuste, s'affirmant dans ce sens dès l'attaque vigoureuse de "Benemoth" qui, sans nier les ficelles du genre, les exploite avec efficacité : celle-ci se retrouvera durant toute la partition. Lo Duca révèle ici par ailleurs d'intéressants talents de chef d'orchestre, outre son ingéniosité musicale : certes, cette dernière ne peut renier certaines ascenden-

ces - notamment Bernard Herrmann dans des extraits comme "The Book of Evil" ; mais elle sait servir l'image sous de multiples visages situés entre les deux pôles de la violence et de la terreur, non sans, par moments, un certain mystère, empreint quand il le faut de poésie ("Ash's Dream"). La musique de Lo Duca parvient même parfois à exsuder de réels relents d'horreur, comme dans "Fresh Panic", "The Evil Begins Anew", "Mirror, Mirror", ou du moins une sourde atmosphère d'angoisse, et sa partition témoigne quand il le faut, d'une ampleur certaine ("Benemoth", "The Other Side of your Dream", "End Titles") tandis que le sérieux de l'orchestration s'affirme au détour de chaque mesure. Nul doute qu'après cet *Evil Dead 2*, il est quelques réalisateurs du genre qui vont songer à se tourner vers Lo Duca, et qu'on risque fort d'entendre très rapidement reparler de lui ! (Joseph Lo Duca/Varese STV 81313 - Pathé Marconi Import).

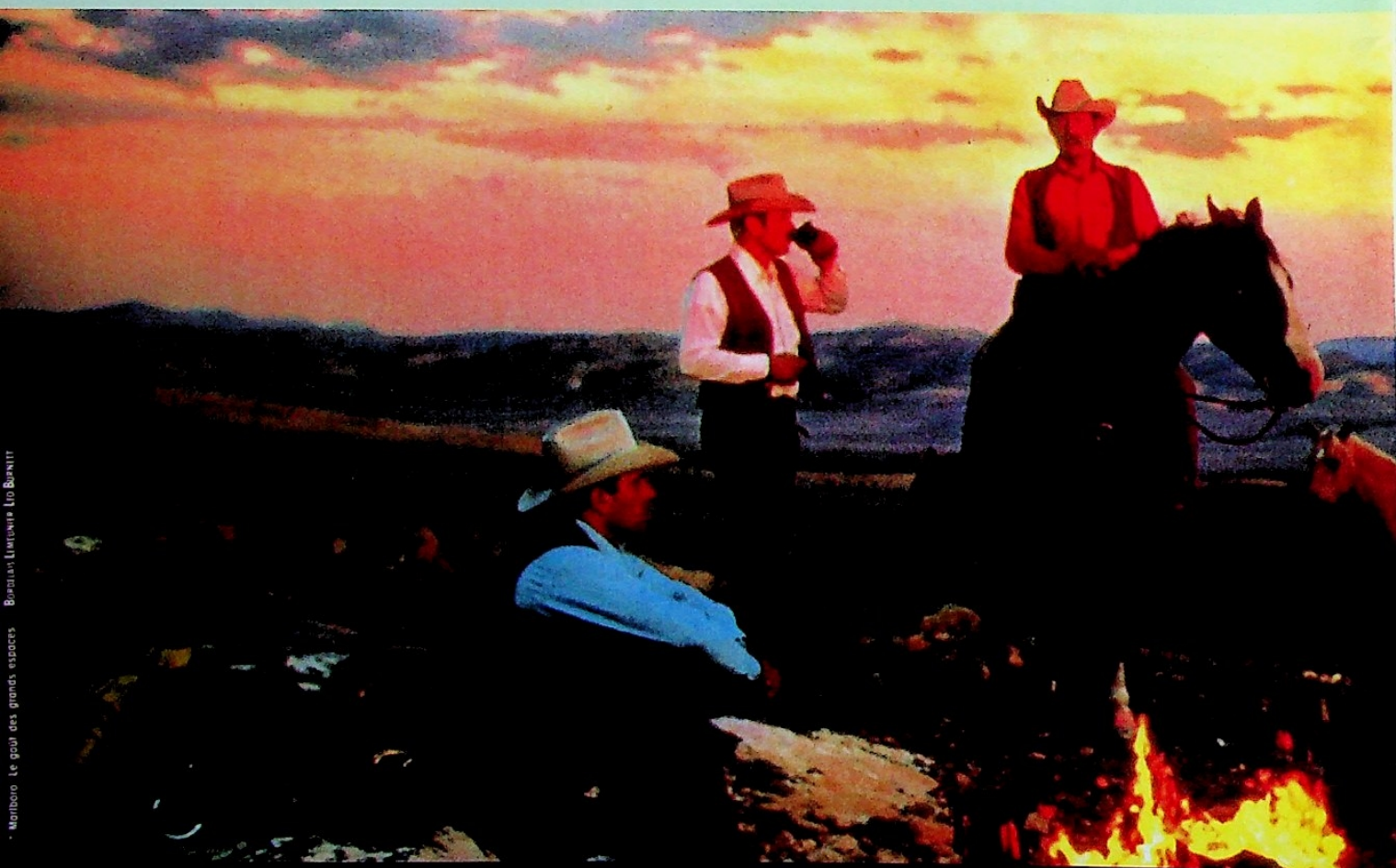
THE FOURTH PROTOCOL

Le thriller politique de Frederick Forsyth mis en musique par le vétéran Lalo Schifrin : cela mérite quelque attention. Schifrin a su dès le générique faire transparaître l'atmosphère géographique de la Russie, tout en sou-tendant sa partition et en lui donnant, outre les sens du suspense, celui du mystère. Toutes ces composantes vont dès lors habilement se combiner pour accompagner l'élaboration de la complexe intrigue du livre de Forsyth, non sans quelques belles envolées (dans "Gorvoshin, Karpov, Borisov" par exemple) ou quelques séquences d'action conduites avec une pondération propre à en souligner la tension autant que le mouvement ("Petrovsky, Preston", "Vasileva", "Detonator", "Explosion, The Congregation"). Certaines mesures d'extraits comme "Before I Go, Kill

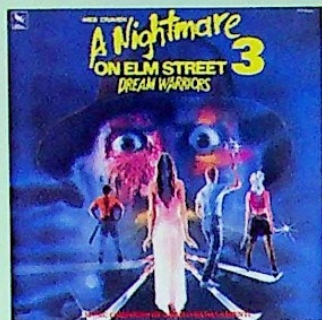
Her..." engendrent même un réel sentiment d'angoisse, et le tout est conclu par un "End Titles" qui ne manque pas de brio. (Lalo Schifrin/Filmtrax-Moment 109 - Pathé Marconi Import).

MIKLÓS RÓZSA EN COMPACT DISQUES

On trouve facilement en France la version Compact du disque MGM de *Ben-Hur* (dir. Carlo Savina), chez CBS (Hollywood Collection vol. 36, CDCBS 70276). Existent également (mais, cette fois ne faisant l'objet, malheureusement, d'aucune importation systématique) les versions Compact des deux disques enregistrés il y a quelques années par Rózsa pour London/Decca Phase 4 : *Ben-Hur* (National Philharmonic Orch. Compact : London 820-190-2) et *Quo Vadis ?* (Compact : London 820-200-2). Importés par



Pathé Marconi, chez Varese : *Thief of Bagdad/Jungle Book* (VCD 47258) ;



A NIGHTMARE ON ELM STREET 3 THE DREAM WARRIORS

Un début appuyé par une basse continue assez classique dans ce type de musique, le tout pour bâtir une atmosphère de terreur qui, après "Opening", va s'animer non sans une certaine recher-

che dans les effets sonores avec "Puppet Walk" : le décor est planté. Il faut toutefois attendre le début des quatrième et cinquième extraits pour que, cette fois dans le registre du synthétiseur, une personnalité plus humaine, empreinte de nostalgie, nous rappelle que Badalamenti, qui a ici manifestement compris la leçon de ses prédécesseurs, a été le compositeur de *Blue Velvet*. En matière d'ingéniosité, de profondeur sonore, de variété d'effets, on est certes un cran très net au-dessus de la moyenne. Il n'empêche que la musique d'*Elm Street 3* ne décolle vraiment jamais ; enfermée qu'elle est dans un registre d'instrumentation dont les meilleurs compositeurs semblent décidément avoir du mal à franchir les limites, du moins quand ils s'en tiennent aux seuls synthétiseurs. Et si des passages comme le début de la seconde face viennent sporadiquement tempérer le sentiment général de transparence, on reste assez loin en-deçà du poids d'une partition comme *Evil Dead 2*. (Angelo Badalamenti/Varese STV 81314 - Pathé Marconi Import).



DEATH BEFORE DISHONOR

Brian May ne se fait pas très fréquent depuis quelques temps, mais lorsqu'il paraît, ce n'est jamais sans que cela mérite d'être remarqué, comme l'avait prouvé le récent *Return to Eden*. Avec *Death Before Dishonor*, nous retrouvons le style ample, posé, de Brian May, dès l'exposé du thème héroïque par le "Main Title" - un peu sur un ton de western qui reparait dans des extraits comme "Aftermath". Mais l'action est bientôt à l'ordre du jour avec quelques

brillantes séquences ("Gunny Chases Terrorists", "Breakout", "Weapon Truck Chase", souvent excellents dans le genre), pour occuper d'ailleurs l'essentiel de cette partition pleine de violence et de rage qui reflète souvent un réel ton d'épopée moderne, et en comparaison de laquelle le solennel et dramatique "Heroic Deeds" prend l'allure d'une pause, et la danse de "Gunny Meets Eli" celle d'un rafraîchissement. Le compositeur de *Mad Max* était de toute évidence inspiré et ici, comme à l'accoutumée, dirige son orchestre avec conviction et fermeté. (Brian May/Varese SIV 81310 - Pathé Marconi Import).

A SIGNALER ENCORE...

Rappelons que Pathé Marconi importe en France la B.O. de *The Manhattan Project*, de Philippe Sarde (Varese STV 81282) et surtout quatre compact disques de grand intérêt : *Tai-Pan*, de Maurice Jarre (Varese VCD 47274) superbe, en dépit d'un souffle assez surprenant sur certains passages. □ ■



Come to where the flavor is. Come to Marlboro Country.*



L'ECHO DES TOURNAGES

■■■■ Bientôt, RETURN OF THE LIVING DEAD PART TWO. Réalisé par Ken Wiederhorn, le film démarre où se terminait le précédent : Un convoi de l'armée transporte des containers pleins de zombies. Un camion s'écrase dans un ravin. Le gaz de Zombie se répand, les monstres aussi... Les acteurs James Karen et Tom Mathews qui rejoignent le rang des Zombies dans le premier film, ont été cette fois embauchés pour interpréter des pilliers de tombes.

■■■■ Le réalisateur Lance Hool (*Portés disparus*) aborde à son tour la science-fiction de type *Mad Max* avec DESERT WARRIOR interprété par Patrick et Lisa Swayze.

■■■■ Le prochain dessin animé de Don Bluth (*Fievel et le nouveau monde*) mettra en scène des dinosaures et animaux préhistoriques. *The Land before Time Began*, sera produit par Spielberg et George Lucas.

■■■■ Le dernier en date des personnages de dessins animés que l'on retrouvera en chair et en os à l'écran, est *Johnny Quest* d'Hanna et Barbera. Le scénario et la réalisation sont confiés à Fred Dekker (*Night of the Creeps* et *Monster Squad*).

■■■■ Déprogrammation pour le *Voyage au centre de la terre* produit par Cannon. Le tournage a été arrêté avant que toutes les scènes nécessaires soient filmées. Malgré les efforts de l'équipe de montage pour obtenir une fin qui soit satisfaisante, le résultat n'est pas probant. *Journey to the Center of the Earth* sortira probablement directement en vidéo.

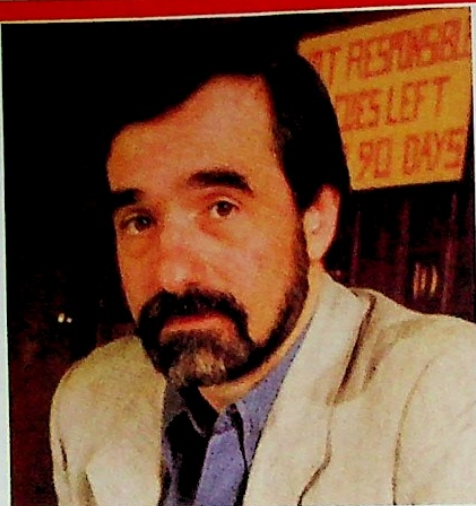
■■■■ *Retour vers le Futur II* est officiellement annoncé dans les projets Universal pour 1988.

■■■■ Jeremy Thomas, producteur du *Dernier Empereur* de B. Bertolucci prépare le tournage en septembre de *King of the Cannibal Island*, réalisé par Jonathan Demme, d'après Herman Melville.

■■■■ Téléfilms. Les plus grands metteurs en scène et vedettes préparent :

- DEADLY HABIT. Thriller d'angoisse. Une nonne obsédée par le péché, veut punir tous les hommes. Avec Joe Dallesandro, Lou Castel, Anita Ekberg.
- MAD DOCTORS, rétrospective sur les docteurs fous à l'écran durant l'âge d'or des films gothiques. Présenté par Ed Begley.
- IT'S IN THE CLOSET, IT'S UNDER THE BED, rétrospective sur les événements et créatures surnaturelles à l'écran dans les premiers films d'horreur.
- THE WORST WITCH. Tim Curry (*Rocky horror picture show*) et Diana Rigg (*Chapeau Melon et Bottes de Cuir*), professeurs dans une école pour jeunes sorciers.
- RATS TALES. John Vernon, ex-militaire déphasé, conduit une bande de chasseurs de rats à travers le Saskatchewan.
- THE ROSE OF BAGDAD. Dessin animé. Un jeune garçon essaie de délivrer le prince de Bagdad des malédictions qui l'entourent. Avec la voix de Julie Andrews.

■■■■ David Cronenberg prépare une série TV de deux heures présentant une nouvelle version de *Scanners*. Série pilote destinée à d'éventuelles suites si l'audience est bonne, depuis le succès de *La Mouche*, elle le sera très certainement...



Martin Scorsese voulait depuis longtemps adapter le roman d'Heroic-fantasy de Mark Helprin: *A Winter's Tale*. Le projet prend forme. L'adaptation a été confiée à Tom Benedek, le scénariste de *Cocoon*.



HOWARD, LE DUC.

Imagine film's Banner, la maison de production de Ron Howard, lance trois nouveaux grands projets. *Willow*, en association avec la Lucasfilm, une histoire féérique à effets spéciaux de 30 M\$ est actuellement en tournage en Grande Bretagne. Ron Howard en est le réalisateur et George Lucas, le producteur exécutif. Autre projet, *Like Father, Like Son*. Un père et son fils échangeront leurs corps et leurs personnalités. En préparation également, *Vibes*, une comédie fantastique avec la chanteuse Cyndi Lauper.

LE SOURIRE D'ELSA

The Bride of Frankenstein ! annonce de sa voix gutturale le Docteur Prétorius, et l'on voit alors pour la première fois, sous sa longue toge blanche dissimulant son corps féminin, les mains et les bras gainés dans les bandelettes qui l'entouraient avant que la vie ne parcoure ses veines, celle qui était destinée à s'unir à l'homme artificiel fabriqué avant elle par le Docteur Frankenstein : le fin visage au regard effarouché s'ouvrant sur le monde avec une craintive curiosité, est surmonté d'une chevelure en vagues ondulantes noires, au milieu, un blanc sillon sinueux révèle l'origine électrique de sa naissance. C'est ainsi, l'espace d'une seule séquence s'achevant peu après dans le fracas d'une explosion, qu'Elsa Lanchester entra de plain-pied dans l'Histoire du Cinéma Fantastique ! Née à Londres le 28 octobre 1902, décédée en Californie le 26 décembre 1986, Elsa Lanchester, d'abord danseuse, rencontra en 1929 et épousa Charles Laughton, qui fut son seul époux, et dont elle fut la partenaire à la scène

SORTIES

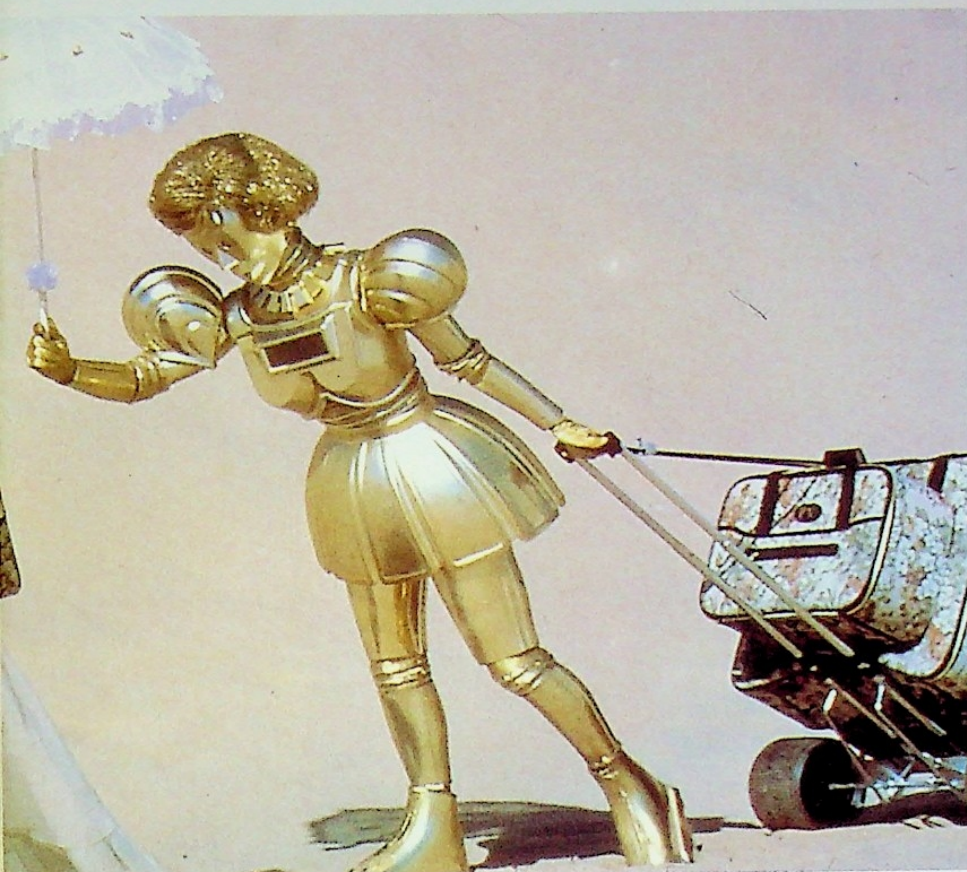


SPACEBALLS de Mel Brooks (26 juin)

A la fin de *La Folle histoire du Monde*, Mel Brooks avait inclus les bandes-annonces fictives du deuxième volet de la saga, dont *Les Juifs dans l'espace*. Voilà qui est fait avec *Spaceballs*, une parodie de *Star Wars*, où le héros Lone Star (Bill Pullman) doit délivrer la princesse Vespa (Daphne Zuniga) des griffes de l'impitoyable Dark Helmet, interprété par Rick Moranis (*La Petite boutique des Horreurs*). Vêtu comme Darth Vader, mais avec un casque noir qui lui arrive aux genoux...

comme à l'écran, tous deux devenant citoyens américains en 1950. Après *The Private Life of Henri VIII* (la vie privée d'Henri VIII - Alexandre Korda - 1933) où elle était Anne de Clèves (leur nuit de nocces-partie de cartes est l'un des moments les plus savoureux du film), elle parut à l'ombre de son illustre époux (mais toujours en affirmant une personnalité forte et originale) dans *Rembrandt* (Korda - 1936), *Vessel of Wrath* (L'Excentrique Ginger Ted - Erich Pommer - 1938) où son rôle de prude missionnaire, face à l'ivrogne paillard Laughton, préfigure le couple Hepburn-Bogart d'*African Queen* ; *The big Clock* (La grande Horloge - John Farrow - 1948) où l'assassin Laughton suit l'enquête de Ray Milland jusqu'à sa fin tragique dans une cage d'ascenseur ; *Witness for the Prosecution* (Témoin à charge, Billy Wilder - 1957) où Elsa est l'infirmière veillant comme un cerbere sur la santé du juge Laughton aux prises avec un cas diabolique imaginé par Agatha Christie. A la scène, le ménage Laughton joue "Monsieur

S DE L'ÉTÉ AUX U.S.A.



PREDATOR (5 juin)

De John MacTiernan avec Arnold Schwarzenegger. Arnold dans la jungle, face à un Alien. Bientôt dans l'Ecran Fantastique...

WITCHES OF EASTWICK (12 juin)

Le nouveau film de George (Mad Max) Miller avec Jack Nicholson et des sorcières pas repoussantes du tout. Cher (Mask), Susan Sarandon (Les Prédateurs), Michelle Pfeiffer (Ladyhawke)...

INNERSPACE (1^{er} juillet)

De Joe Dante, produit par Steven Spielberg.

Un film de science-fiction high-tec avec Denis Quaid.

JAWS 87 (1^{er} juillet)

De Joseph Sargent. Un budget de 15 M\$ pour cette production Universal qui se veut beaucoup plus proche du roman de Peter Benchley que les séquelles engendrées par le succès du film de Spielberg, dont le redoutable (pour les spectateurs) Jaws 3-D.

THE RUNNING MAN (10 juillet)

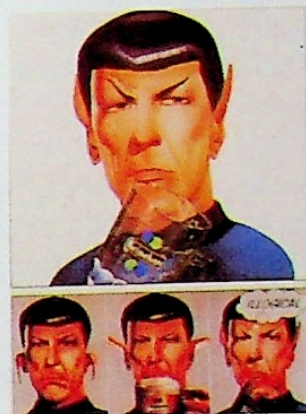
De Paul Michael Glaser avec Schwarzenegger, d'après le roman de Stephen King écrit sous le pseudonyme de Richard Bachman.



WHO'S WHO ?

Aussi connu dans les pays anglo-saxons que Star Trek, le feuilleton "Dr Who" va bientôt passer sur nos petits écrans. Le Dr Who est un extra-terrestre à apparence humaine qui voyage dans le temps accompagné d'un chien-robot et son vaisseau spatial est camouflé en cabine téléphonique. La série a été diffusée à la BBC sans interruption depuis 1963. Deux livres présentés par les frères Bogdanoff viennent de paraître aux éditions Garancière. "Dr Who entre en scène" et "Dr Who, les croisés".

LE BOCK A SPOCK



Les rois de l'aérogaphe travaillent tous pour la publicité. Les vedettes aussi. Voici la splendide pub pour Heineken, la seule bière qui redonne du tonus après un passage dans l'hyper-espace. A la vôtre Monsieur Spock !

Proback" d'Arnold Bennett ; Payment Deferred" de C.S. Forrester ; "The importance of Being Earnest" d'Oscar Wilde, et maintes pièces shakespeariennes (La Tempête, Henri VIII, Macbeth...) ainsi qu'un "Peter Pan" où Loughton était le féroce Capitaine Crochet et Elsa Peter Pan lui-même (c'était en 1936). Mais Elsa Lanchester a tourné de nombreux autres films sans son mari, dont plusieurs productions fantastiques comme *The Ghost goes West* (Fantôme à vendre - René Clair - 1935) ; *The Spiral Staircase* (Deux mains, la nuit - Robert Siodmak - 1946), où elle est une alcoolique ; *The Bishop's Wife* (Honni Soit Qui Mal y Pense - Henry Koster - 1947) où l'ange Cary Grant vient aider le pasteur David Niven ; *Bell, Book And Candle* (L'adorable voisine - Richard Quine - 1958) ; *Mary Poppins* (1964) *Blackbeard's Ghost* (Le Fantôme de Barbe Noire - Stevenson - 1968) ; *Murder by Death* (Un Cadavre au dessert - Robert Moore - 1976) où Elsa pastiche Miss Marple. Dans la plupart de ces



derniers films, Elsa Lanchester incarna des personnages comiques, souvent vieilles filles, ayant acquis avec les années un physique plus opulent l'obligeant à se cantonner dans des silhouettes truculentes, pittoresques mais quelques peu disgracieuses.

Deux fois sélectionnée pour l'Oscar de second rôle avec *Come to The Stable* (Les sœurs Casse-Cou Henry Koster - 1949) et *Témoin à Charge*, elle n'obtint cependant pas cette suprême récompense. Vedette à la scène d'une One-Man-Show où elle jouait des sketches dramatiques et poussait même la chansonnette, auteur de deux ouvrages autobiographiques : *Charles and I* (1939) et *Elsa Lanchester Herself* (1983 - année où des problèmes cardiaques l'obligèrent à cesser toutes activités), telle fût madame Charles Loughton, dont les cinéphiles garderont, comme souvenir sa fulgurante prestation de femme artificielle, de cette "fiancée..." qu'illuminait le sourire d'Elsa.

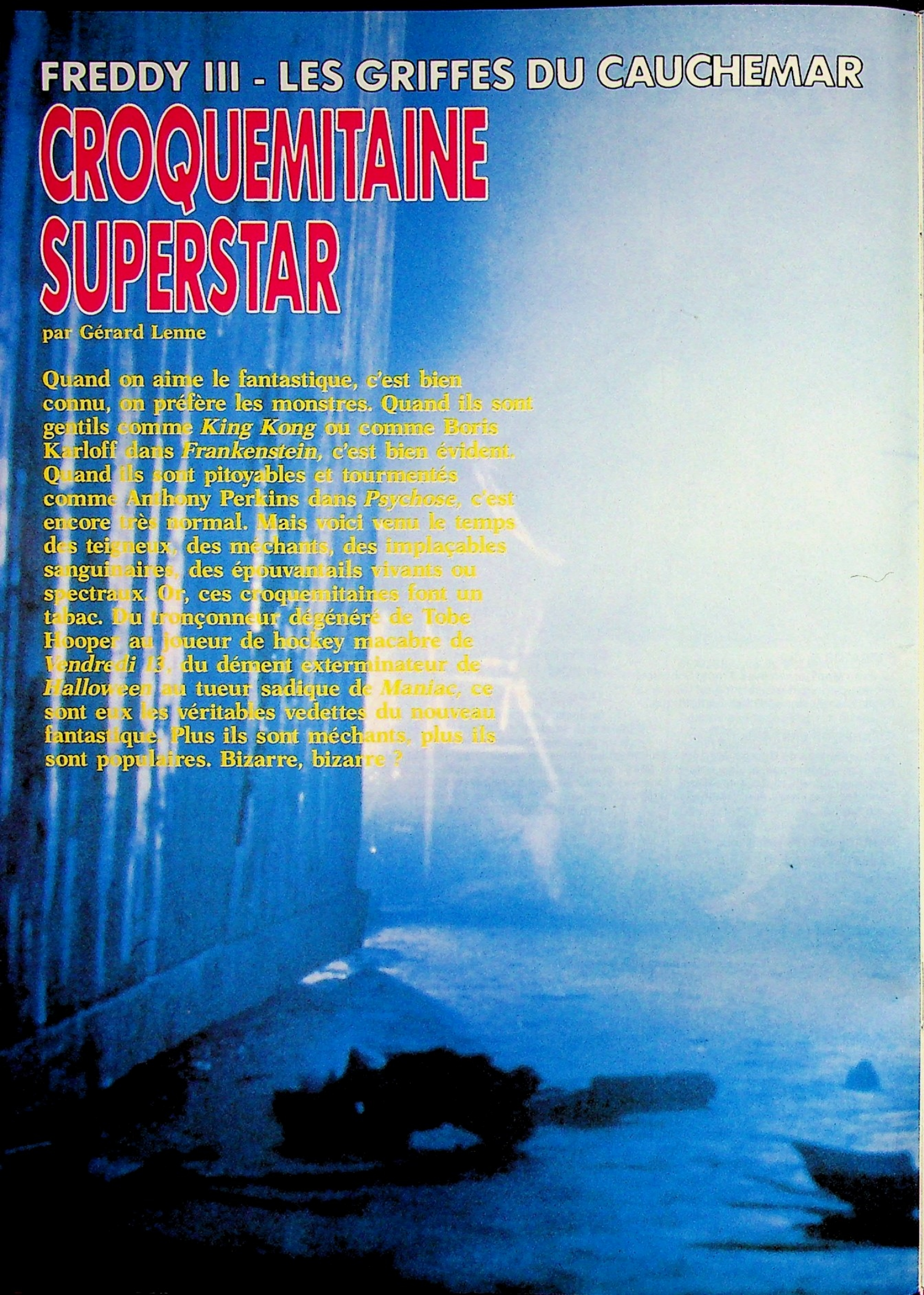
Pierre Gires

FREDDY III - LES GRIFFES DU CAUCHEMAR

CROQUEMITAINE SUPERSTAR

par Gérard Lenne

Quand on aime le fantastique, c'est bien connu, on préfère les monstres. Quand ils sont gentils comme *King Kong* ou comme Boris Karloff dans *Frankenstein*, c'est bien évident. Quand ils sont pitoyables et tourmentés comme Anthony Perkins dans *Psychose*, c'est encore très normal. Mais voici venu le temps des teigneux, des méchants, des implaçables sanguinaires, des épouvantails vivants ou spectraux. Or, ces croquemitaines font un tabac. Du tronçonneur dégénéré de Tobe Hooper au joueur de hockey macabre de *Vendredi 13*, du dément exterminateur de *Halloween* au tueur sadique de *Maniac*, ce sont eux les véritables vedettes du nouveau fantastique. Plus ils sont méchants, plus ils sont populaires. Bizarre, bizarre ?





Que le titre français adopté pour *Nightmare on Elm Street 3, The Dream Warriors* soit *Freddy 3* est assurément significatif ! La star de la série, que dis-je la superstar, c'est décidément le monstrueux Freddy Krueger (1), et non l'un ou l'autre des adolescents falots ou des psychiatres compatissants qui tentent lamentablement de déjouer ses ruses... Le cinéma fantastique, une fois de plus (le comte Dracula n'est-il pas mille fois plus séduisant que le docteur Van Helsing ?), confirme avec éclat le fameux aphorisme hitchcockien : "Plus réussi est le Méchant, meilleur est le film..."

Et pour être réussi, il est réussi, Freddy Krueger ! Avec sa tête de grand brûlé d'où émergent deux yeux perçants et vicieux, son chapeau de vieil épouvantail dont la coquetterie équivoque accentue la perversité du personnage, et surtout ces griffes érectiles en lames de rasoir surgissant au bout de ses doigts décharnés, ce brave Freddy a complètement renouvelé, dès ses premières apparitions dans *Les griffes de la nuit*, l'image traditionnelle du Croquemitaine, du Bogey man pour les Anglo-Saxons, dont la mission sacrée est de terroriser les marmots qui ne veulent pas aller dormir.

Or, la terreur va de pair avec la fascination. Qui n'a vu un enfant trépigner d'excitation quasi joyeuse quand il croit discerner le Loup dans le noir ? On se souvient aussi de l'extrême popularité de la série française *Belphégor*, assez médiocre au demeurant, dont le masque funèbre était la coqueluche des cours de récré au milieu des années soixante...

Une dizaine d'années plus tard, le film de terreur pour (et avec) teenagers a repris cette vieille recette, d'abord avec le meurtrier psychopathe d'*Halloween*, terrifiant héros de cette nuit enfantine, génialement réduit par Carpenter à sa plus simple expression : sous son masque, on ignore tout de lui, de sa psychologie, de ses émotions (on sait seulement qu'il est animé par une idée fixe), mais on sait parfaitement qu'il est dangereux, très dangereux, mortellement dangereux...

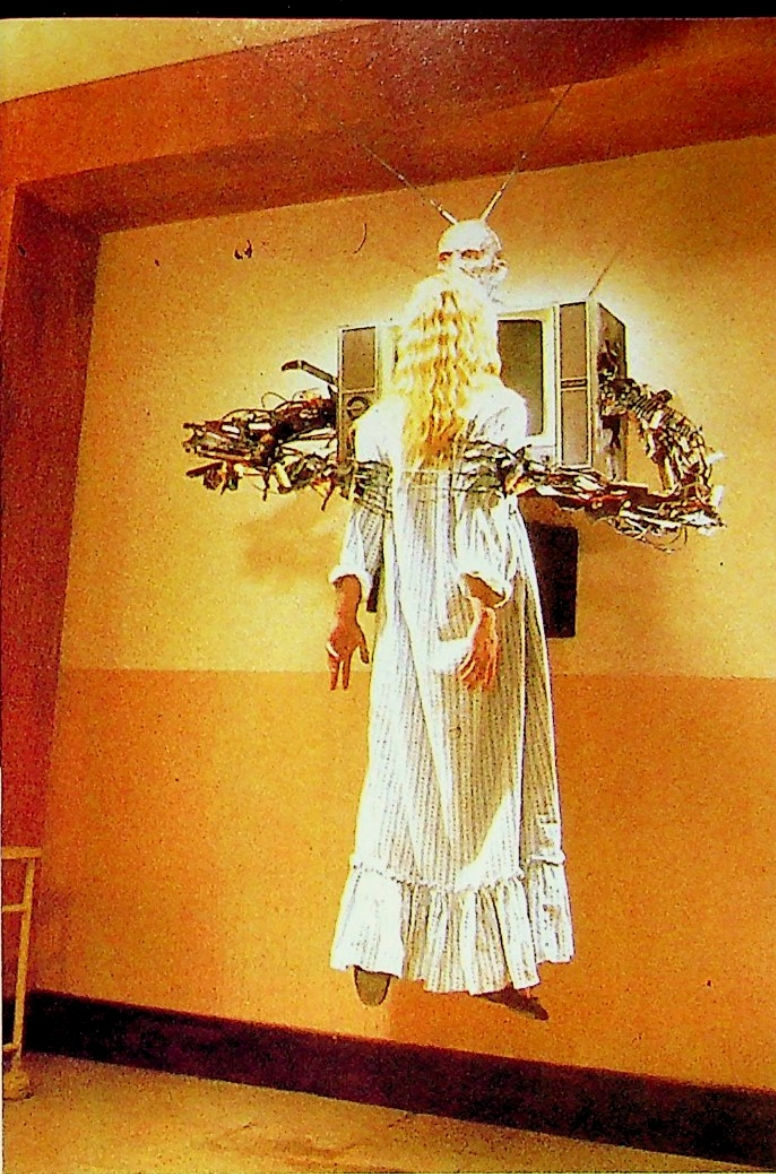
Le masque (comme par hasard ?) deviendra également l'apanage d'un autre tueur infatigable, le Jason de la saga des *Vendredi 13*. Un accessoire banal en l'occurrence, à usage sportif, qui fait partie de la panoplie ordinaire d'un bon adolescent américain — un masque de hockey —, va prendre de fil en aiguille (de harpon en hachoir...) une valeur de symbole absolu. C'est désormais celui qui arbore ce masque fatal qui devient Jason, qui prend en charge son esprit maléfique. Le monstre n'a pas de visage, et ce mystérieux anonymat renforce son pouvoir de fascination (souvenons-nous de Fantômas : "Qui est-ce ? Personne...").

Le masque en arrive même à désigner le personnage lui-même : voir le cher Leatherface de *Texas chainsaw massa-*



"Freddy 3", plus violent que dans les épisodes précédents, fera le délice des fantasticophiles !





Heather Langenkamp aux chevet de Rodney Eastman...



Abondance des effets spéciaux et délires visuels pour ce 3^e volet attendu.

Le châtiement le plus terrible : devenir la victime de Freddy !

Leatherface de *Texas chainsaw massacre*, le dégénéré au masque de cuir et virtuose de la tronçonneuse ! Encore une vedette populaire, ce garçon boucher qui créa dans le classique de Tobe Hooper une des plus étonnantes sensations du film de terreur, et qui devient dans le N° 2 un amoureux transi complètement fleur bleue, entre deux dépeçages !

Celui-là avait ses raisons : réduit au chômage par la crise économique, il trucidait les touristes imprudents et autres gêneurs pour recycler les corps afin de nourrir sa famille ou alimenter son commerce de hamburgers... Voilà qui est rationnel, conforme aux saines lois du petit commerce. Plus détraqué est le Michael Myers de *Halloween*, *La nuit des masques*, qui n'a pu supporter d'assister par mégarde aux ébats sexuels de sa grande sœur quand il était petit... Il l'a immédiatement transpercée de son couteau de cuisine et poursuit encore, quinze ans plus tard, toutes les jeunes filles qui lui rappellent la pécheresse. Quant au Jason de *Vendredi 13*, la vengeance est un plat qu'il mange glacé... Victime de la négligence des moniteurs de sa colonie de vacances, noyé dans Crystal Lake, il s'en prend, directement ou par divers inter-

médiaires, à tous les moniteurs du même tonneau...

Il y a souvent, pour ne pas dire toujours, une raison à la furie meurtrière qui s'empare de ces sombres héros de ce qu'on pourrait appeler le "fantastique criminel". Le Norman Bates de *Psychose*, leur précurseur, leur modèle, leur père à tous, est devenu un psychopathe, schizophrène hyper-dangereux, à la suite d'une sombre histoire familiale à la Hamlet... A l'origine de tout, la Mère possessive et castratrice. Exactement comme pour le *Maniac* incarné par Joe Spinell dans le film de William Lustig. Ce malheureux, lui aussi, cherche la femme, désespérément... et, possédé par l'esprit maternel, rendu fou par le refoulement sexuel, massacre allègrement toutes celles qui lui tombent sous la main.

Le cas de Freddy Krueger est à la fois très simple et très compliqué. Ce tueur d'enfants a été lynché, brûlé vif, par les parents de ses victimes. Résultat : son fantôme revient pour se venger de ces justiciers expéditifs sur la personne de leurs enfants encore vivants (2) : cercle vicieux, comme on voit... Mais le plus intéressant dans l'affaire, et la grande originalité de la trilogie de *Elm street*, c'est évidemment que Freddy s'attaque

aux adolescents dans leurs cauchemars, puisque dans la réalité, il est déjà mort !

Du coup, la figure "moderne" du tueur maniaque rejoint la mythologie traditionnelle des non-morts : vampires, zombies, morts-vivants... jonction déjà effleurée par *Halloween*, dans la mesure où, à la fin du premier volet, le cadavre de Michael disparaissait comme par enchantement, accréditant l'hypothèse d'un rebondissement *sur naturel* de l'histoire, puisque le fou masqué reviendra effectivement dans *Halloween 2*. Il y a ainsi, chez Freddy, une notion d'immortalité acquise : quoi qu'il arrive, les jeunes héros finiront pas s'endormir, par rêver, et le monstre réapparaîtra... du moins jusqu'au dénouement de *Freddy 3*...

C'est d'ailleurs ce troisième épisode qui, dévoilant enfin l'origine exacte de Freddy et les raisons de son horrible "survie" onirique, réintroduit dans ce conte psychique la thématique "gothique" et sa religiosité (3). Si Freddy revient faire des siennes, c'est qu'il n'a pas été enterré en terre chrétienne, que ses restes pourrissent dans un coffre de voiture ; pour en venir à bout, il faut les arroser d'eau bénite ; enfin, le mystère de sa naissance est révélé par une



L'une des diaboliques métamorphoses de Freddy Krueger destinée à pléger ses victimes.

étrange nonne venue de l'au-delà : Freddy n'est autre que "le fils bâtard de cent psychopathes" (la réplique, monumentale, atteint un sommet dans son humour !). Tout s'explique : une jeune infirmière, livrée par erreur aux fous furieux relégués dans la prison interne d'un asile d'aliénés, accouche neuf mois plus tard d'un enfant qui deviendra Freddy. C'est donc pourquoi celui-ci commettra ses premiers crimes, C.Q.F.D. Tout le monde a ses raisons... Une atrocité (involontaire) provoque une série de meurtres, elle-même motif d'un lynchage, etc.

Au moment même de sa naissance, Freddy n'est-il pas déjà *maudit* ? Ceci nous laisserait à penser qu'il y a une autre source légendaire au destin de Freddy : la malédiction du loup-garou. Souvenons-nous que dans *La Nuit du loup-garou* de Terence Fisher, le jeune Léon est le rejeton d'une servante jetée dans un cachot où elle se fait violer par un prisonnier réduit à l'état bestial — variation de l'antique superstition selon laquelle le loup-garou n'est autre que le fils du péché commis par un prêtre.



Robert Englund en tenue de soirée. "Freddy IV" est en préparation.

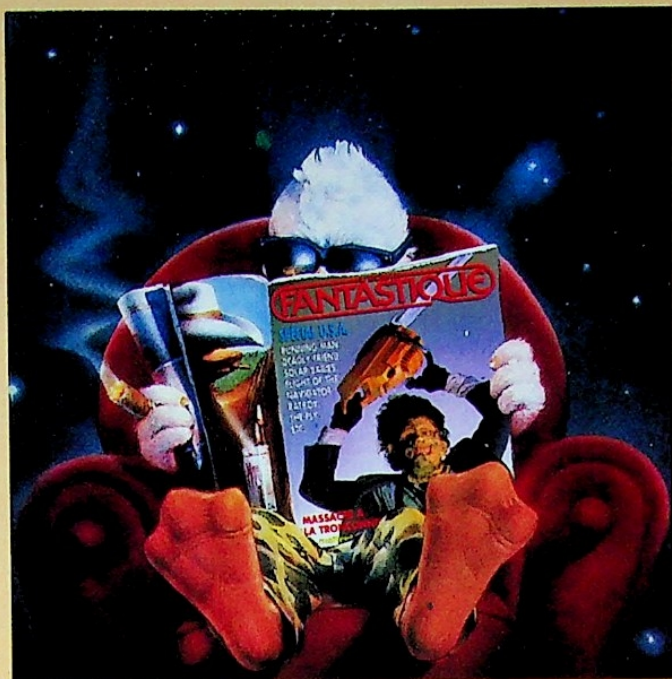
Freddy ne serait donc pas plus "responsable" que Norman Bates ou que la créature de Frankenstein — fruit également d'une "naissance" monstrueuse, contre-nature.

On voit que Freddy Krueger "ne s'est pas fait tout seul". Il tient à la fois du vampire, du revenant diabolique, du criminel dément, du monstre surgi du fond des âges... D'où son succès, au-delà de l'indéniable réussite plastique de son *design*. Un succès qui prouve une fois de plus que les scénarios nouveaux sont forgés de mythes anciens, et que le fantasme contemporain s'inspire plus que jamais de celui d'hier. □ ■

1) Le patronyme Krueger, avec sa consonnance germanique, et dans une moindre mesure celui de Jason Voorhees (néerlandais ?) portent déjà une connotation "inquiétante", toujours importante dans le fantastique : voir Frankenstein, Orloff et compagnie.

2) Sur ce point-là, on peut rapprocher Freddy du *Fantôme de l'Opéra* qui, défiguré dans un incendie, puis masqué, s'emploie à se venger... et aussi de son émule *L'Abominable Dr Phibes*, qui agit exactement de même après une mésaventure analogue.

3) Même apparition a posteriori d'une thématique religieuse dans *Poltergeist 2*, où les "esprits" d'un cimetière oublié trouvent une cause à leur combat dans une sombre histoire de secte fanatique style Jim Jones en Guyane.



Pour recevoir régulièrement votre revue en début de mois.

Pour bénéficier d'une reliure gratuite en s'abonnant pour deux ans.

Pour posséder une affichette de film, offerte à tout nouvel abonné.

Pour réaliser une économie de plus d'un numéro pour un abonnement d'un an, et de plus de cinq numéros pour un abonnement de deux ans.

Pour avoir accès gratuitement à la rubrique « Petites Annonces ».

Pour que l'ÉCRAN FANTASTIQUE progresse toujours davantage...

ABONNEZ-VOUS !

D'accord, je m'abonne à L'Écran Fantastique et j'en verse ci-joint le montant, soit 220 F pour 1 an (12 numéros) ou 400 F pour 2 ans (24 numéros) en France, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

Etranger : règlement par mandat uniquement. Europe : 280 F pour un an et 550 F pour deux ans. Reste du monde (par avion) : 380 F et 700 F.

Je choisis l'affichette suivante :

- ☐ Démon 2 ☐ Les av. de Jack Burton
☐ Le jour des morts-vivants ☐ La mouche

NOM
 PRÉNOM
 ADRESSE



Géniale l'idée d'une reliure qui permet de conserver sa collection de L'Écran Fantastique à l'abri des intempéries ! Toilée, outre-mer avec titre argenté au fer, elle trouvera sa place dans votre bibliothèque.

Pratique, élégante et pouvant contenir jusqu'à 12 numéros, elle ne coûte que 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. (gratuite pour tout abonnement de 2 ans)

LE CLASSEMENT IDÉAL POUR VOTRE COLLECTION !

Je commande reliures au prix unitaire de 77 F, soit un total de F que je règle par chèque bancaire, CCP ou mandat à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.
 Pour l'étranger : règlement par mandat poste uniquement.

OFFREZ-VOUS LA SUPER-RELIURE !

NOM
 PRÉNOM
 ADRESSE

STREET TRASH



JIM MURO : LA RAGE DE CHOQUER !

Un cimetière de voitures et autres résidus, tant métalliques que caoutchouteux, faisant par endroits office de bidonville. Des rues sales qui le disputent en sordide aux échoppes alentour. Une "faune" hétéroclite où se côtoient le gros et adipeux propriétaire du dit dépôt, n'ayant d'autre idée en tête que de sauter sur sa secrétaire, un vétéran (psychopathe) du Viet Nam, qui, hanté par ses souvenirs, fait régner une terreur permanente, et quelques clochards avinés. Ajoutons à ce brillant tableau un flic renégat fort peu soucieux des principes, la fameuse secrétaire et deux jeunes frères s'essayant à coups d'audace et de provocation à assurer leur survivance dans ce décor, et nous aurons alors une idée assez juste du pittoresque univers de Street Trash...

Un univers où l'on a bien du mal à distinguer la véritable personnalité des protagonistes, et dans lequel on découvre parfois d'étranges choses. Ainsi, ce breuvage au nom symptomatique de Viper, dont Ed, l'épicier local, a trouvé une caisse enfouie dans ses réserves, et qu'il vend telle une véritable panacée universelle, ignorant son redoutable pouvoir à même de transformer en un magma informe de chairs liquéfiées quiconque en absorbe la plus infime goulée !

par Bertrand Borie

Tout cela, on l'aura deviné, n'est guère très sérieux. A l'image de la plupart des personnages, les gags tragi-comiques se succédant sur cette toile de fond grotesque et réaliste, ne rivalisent pas toujours, loin s'en faut, en subtilité. Il est même à parier qu'ils puissent pour certains, paraître d'un goût des plus contestable.

Pour résumer, disons que *Street Trash*, en dépit de son humour parfois féroce, n'exploite nullement les rouages de la finesse. Néanmoins, et c'est en cela que réside le principal intérêt de cette première œuvre, son réalisateur Jim Muro et sa jeune équipe y font preuve d'une maîtrise technique réellement surprenante, doublée d'une incontestable ingéniosité. Les trouvailles y foisonnent, tant au niveau des effets spéciaux (à défaut d'une grande richesse, ils dénotent d'une recherche certaine), que de la manipulation de la caméra — avec laquelle Jim Muro, spécialiste autodidacte du procédé Steadicam, s'amuse à nous surprendre — ou du scénario qui, au-delà du jugement de valeur que l'on peut y porter, se distingue par la multitude d'idées le jalonnant.

Street Trash, dans son ensemble tend vers un indéniable désir de choquer le spectateur qui, ne pouvant cependant manquer d'être séduit par ce fougueux exemple de volonté et d'ingéniosité.

Street Trash est votre premier film — et le ton en est assez particulier ! Comment vous en est venue l'idée ?

Le point de départ, qui contenait l'essentiel de l'idée, remonte à un court-métrage, pour lequel j'avais moi-même trouvé l'argent, et que j'avais produit indépendamment. De fait, je connaissais quelque peu le fonctionnement de production d'un film et savais donc à qui m'adresser. Mais le concept de *Street Trash* a mis un moment à germer dans mon esprit. Je tenais à ce qu'il comporte une bonne part de "gore". C'était déjà le cas dans mon court-métrage, qui avait coûté environ 2 000 Dollars. C'est en partie ce qui a convaincu mon producteur, Roy Frumkes, qui est aussi le scénariste de *Street Trash*. Il avait été surpris par le court-métrage, assez différent de ce qu'il avait l'habitude de voir à l'École d'Arts



L'absorption d'une nouvelle boisson fortement

Visuels de New York, où il était mon professeur.

Et il est parti de votre court-métrage pour écrire le scénario ?

En quelque sorte, du moins pour l'idée générale. Je possédais un synopsis assez développé pour le long-métrage, que j'avais déjà en tête, et ce premier travail contenait la plupart des éléments de base — en particulier les personnages. Mais l'accumulation à laquelle on assiste dans le film s'est faite progressivement, au cours d'un travail de collaboration entre Roy, Mike Lackey — qui s'occupait des effets spéciaux et joue le rôle de Fred, l'ainé des deux frères — et moi. Mike avait d'ailleurs préalablement travaillé sur le court-métrage.

Street Trash est un film au rythme très rapide...

Oui, puisque toute l'action se déroule en trois jours et que nous ne disposions, vous vous en doutez, que d'un budget très étroit. Par ailleurs, pour beaucoup d'entre nous comme l'ingénieur du son ou moi-même, c'était un premier film. Ce manque d'expérience limitait, sur certains plans notre ambition. Certai-



Le décor est naturel la casse de voitures appartient au père de Jim Muro

même. J'ai aidé à la prise de vue sur *Street Trash*, mais heureusement, j'avais en la personne de David Sperling un excellent directeur de la photo, avec lequel j'entends d'ailleurs bien retravailler sur mon prochain film. Curieusement, le procédé steadycam requiert une utilisation très personnelle, très subjective, de la part de celui qui l'emploie.

L'un de vos plans à la steadycam évoque tout à fait un des plans-types de Wolfen. Est-ce une citation ?

Peut-être. C'était la première fois où le système est vraiment employé dans le film, et je voulais que cet emploi donne un impact réellement fantastique, irréel, à l'image. Je souhaitais surtout créer un choc.

En matière de prises de vues, deux surprennent vraiment : celle à travers les lunettes, et le travelling en forme de looping, vers la fin...

Pour le second, c'est plus un clin d'œil, une plaisanterie. Le premier, en revanche, découle d'une certaine logique : il est dans la continuité d'un plan précédent, qui nous a permis de voir Bronson, le vétéran du VietNam, au moment où il s'en prenait à l'automobiliste, à travers les lunettes de celui-ci.

Et que vient faire dans tout cela la potion "Viper" ? Vous disiez tout à l'heure avoir été trois à apporter les éléments du récit : on a parfois l'impression qu'il y a au moins deux

alcoolisée, appelée "Viper", transforme les malheureux clients en véritable "bouillie humaine" !

nes choses nous ont cependant pris pas mal de temps : le montage, par exemple, qui a demandé six mois, après seize semaines de tournage... Mais il faut dire que nous avons travaillé certains plans avec beaucoup d'application : pour les travellings au steadycam, par exemple, nous avions des micros régulièrement disposés — presque un à chaque pas. Nous avons mixé le son par moments à partir de trente pistes... Cela seul nous permettait de rendre notre image réaliste et de travailler aux dimensions du cinéma. Cela a constitué une expérience très riche pour nous : on peut presque dire que *Street Trash* est un film expérimental à notre niveau.

On a même parfois l'impression d'un exercice de style, particulièrement avec le steadycam. Mais c'est un équipement avec lequel vous possédiez déjà un certain entraînement...

Oui, puisque j'en ai même acheté un... C'est la seule chose qui pouvait véritablement gréver le budget du film — et c'est vrai que l'emploi de ce système est tout à fait inhabituel dans ce type de production, mais ceci explique cela. Je m'y suis pour ainsi dire formé moi-

L'un des nombreux effets horribles créés par la talentueuse Jennifer Aspinall.



histoires quasi-distinctes dans le film, au point que durant un long moment on oublie l'anecdote du produit...

Oui, mais c'est une façon surtout de varier le propos et, en quelque sorte, la violence. "Viper" produit un démarrage en force, puis une attente — on se demande quand il va ressurgir, et pendant ce temps, c'est un peu Bronson qui, à sa façon, devient le meneur de jeu. Je vois mal comment les deux auraient pu se combiner sans se détruire mutuellement et risquer de provoquer une réaction d'ennui chez le spectateur.

Peut-on réellement parler de "Gore", en ce sens que votre film paraît sur ce point plus parodique que réaliste, comme le sont certains films d'horreur ?

C'est un peu vrai. Il est exact que je voulais faire un film "Gore", car j'aime beaucoup le genre, mais l'idée de l'agré-menter d'une sorte d'humour est venue peu à peu. Je crois que c'est nécessaire pour conférer un aspect "plaisant". Et notez bien que cela nous permet d'étendre la notion de "choc" à d'autres moments du film — la scène de la cas-tration entre autres, fait plutôt rire.

Qu'est-ce qui vous a fait choisir les person-nages — Bronson par exemple ?

Cela fait partie de la parodie, par rap-port au cinéma j'entends. Le VietNam



Le début d'une saisissante transformation destinée à rester dans toutes les mémoires !

*"Je voulais faire
un film "Gore",
mais avec un côté
humour, plaisant."*

a profondément marqué les États-Unis et le cinéma fourmille de personnages type, plus ou moins outrés selon les films. Ajoutez qu'il existe des gars de ce genre, qui sont à leur façon complè-tement déboussolés par ce qu'ils ont vécu. J'en ai connu. Ce n'est pas à pro-prement parler de la folie, mais plutôt une forme d'obsession. Mais j'ai aussi voulu jeter sur le phénomène l'œil naïf de ma génération.

Vous avez fait un effort particulier pour différencier la vision qu'on a des différentes morts par suite de l'absorption de "Viper" — il faut dire qu'il y en a beaucoup, ce qui constituait une sorte de gageure...

C'est tout à fait vrai. C'est d'ailleurs pour cela que dans certains cas, on ne voit pas la mort elle-même : on la per-çoit à travers les réactions de ceux qui y assistent, en ayant présent à l'esprit, pour l'avoir bien vu une fois, ce qui se passe sous leurs yeux. Mais nous étions déjà quelque peu entraînés, puisque dans le court-métrage dont nous par-lions tout à l'heure ; il y en avait déjà trois. Nous avons étendu le nombre à sept pour le long-métrage, et l'une des premières tâches a été de considérer avec les responsables de la photogra-phie et des maquillages comment nous allions y pouvoir. Il était nécessaire de déployer pas mal d'ingéniosité, d'autant que notre budget, une fois de plus, était étroit — moins d'un million de dollars. Nous avons heureusement pu bénéfi-cier d'aides appréciables : tout le décor, par exemple, est naturel, c'est un site qui appartient à mon père, et nous avons juste dû en arranger certains emplacements. Et puis bien sûr nous avons bloqué en partie l'endroit pen-dant trois mois... Ce décor accentue d'ailleurs le côté thriller, presque film noir, de *Street Trash*. Je tenais à ce mélange de genre car indépendamment du fait que j'aime travailler comme technicien à la steadycam, et pas seu-lement comme réalisateur, je n'ai pas l'intention de me spécialiser dans le fantastique, quoique j'aime beaucoup ce domaine cinématographique. ■



La décharge municipale, lieu de prédilection des protagonistes de "Street Trash"...

FICHE TECHNIQUE

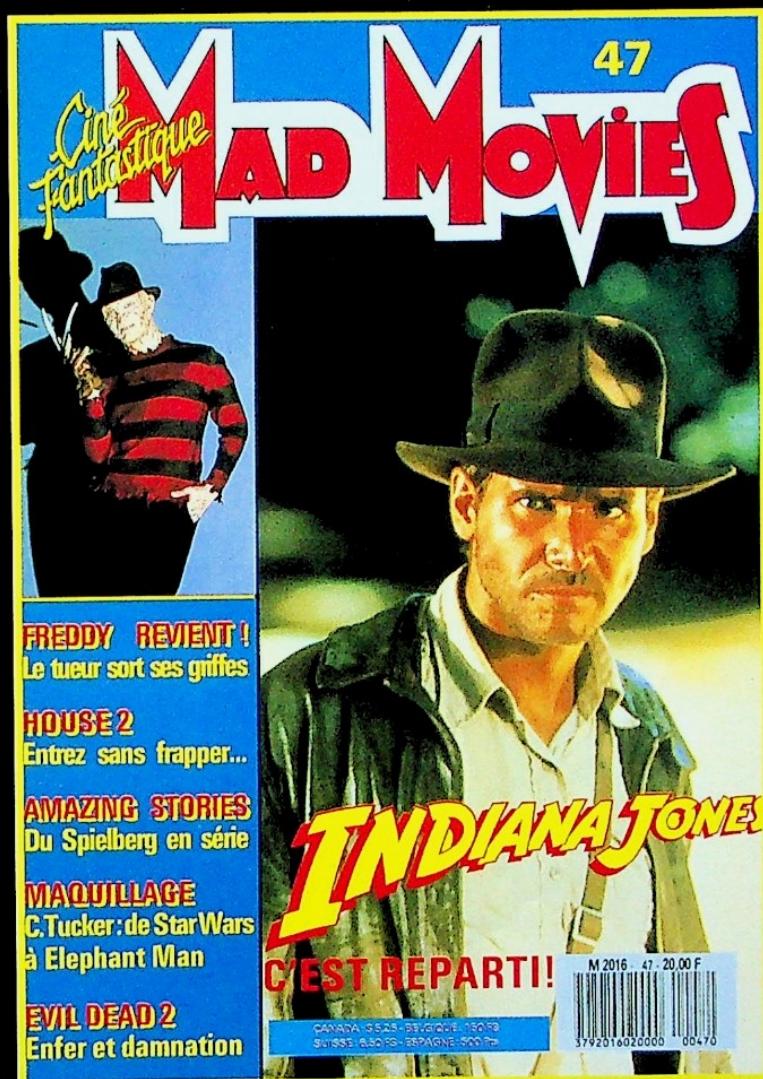
Production : Chaos Production. Prod. : Roy Frumkes. Réal. : Jim Muro. Prod. Ex. : James Muro Sr., Edward Muro Sr. Prod. Ass. : Frank Farel. Scén. : R. Frumkes. Phot. : David Sperling. Architecte-déc. : Robert Marcucci. Dir. art. : Denise Labelle, Tom Molinelli. Mont. : Dennis Werner. Mus. : Rick Ulfik. Son : Alex Giraldo. Maq. : Mike Lackey. Cost. : Michele Leifer. Effets spéciaux de maquillage : Jennifer Aspinall. Asst. réal. : Bob Hurrie. Int. : Mike Lackey (Fred), Vic Noto (Bronson), Bill Chepil (Bill le flic), Mark Sferrazza (Kevin), Jane Arakawa (Wendy), Nicole Potter (Winette), R.L. Ryan (Frank Schnizer), Clarence Jarmon (Burt), Bernard Perlman (Wizzy), Miriam Zucker, M. D'Jango Krunch, James Corinz, Morty Storm, Tony Darrow. Dist. en France : Métropolitan Film Export. 91 mn. Technicolor.

MAD MOVIES

LA REVUE DU CINÉMA FANTASTIQUE ET DE LA S.-F.

Au sommaire du n° 47, actuellement en kiosques : La reprise de l'été, Les Aventuriers de l'Arche perdue - House II - La petite boutique des horreurs - Atomic College - Evil Dead II - Nightmare on Elm Street III - Dolls - Amazing Stories - Maquillage : Christopher Tucker, de Star Wars à Elephant Man - Rétro : The Thing - et toute l'actualité du Cinéma Fantastique. 20 F

ANCIENS NUMÉROS DISPONIBLES



- N° 23 : Mad Max 2. Dossier Dick Smith.
- N° 24 : Dario Argento. Ray Harryhausen.
- N° 25 : Les Films de Tobe Hooper. Alien.
- N° 26 : David Cronenberg. Les « Mad Max ».
- N° 27 : Le retour du Jedi. Creepshow. J. Bond.
- N° 28 : Les trois « Guerres des étoiles ». Twilight Zone.
- N° 29 : Harrison Ford. Avoriaz. Joe Dante.
- N° 30 : Lamberto Bava. Maquillages. Cronenberg.
- N° 31 : Indiana Jones et le temple maudit.
- N° 32 : David Lynch et Dune. Greystoke.
- N° 33 : Gremlins. Indiana Jones.
- N° 34 : Dune. 2010. Razorback. W. Craven.
- N° 35 : Terminator. Brian de Palma.
- N° 36 : Day of the Dead. Entretien Tom Savini.
- N° 37 : Mad Max III. Entretien Ridley Scott.
- N° 38 : Retour vers le futur. Entretien Rick Baker.
- N° 39 : Re-Animator. Polanski. Avoriaz.
- N° 40 : Highlander. Hitchcock. Christophe Lambert.
- N° 41 : House. Evil Dead II. Hitchcock T.V.
- N° 42 : From Beyond. L'invasion vient de Mars.
- N° 43 : Aliens. Les aventures de Jack Burton.
- N° 44 : Day of the Dead. Massacre... 2. Stephen King.
- N° 45 : Avoriaz 87. The Fly. Star Trek IV.
- N° 46 : Superman IV. Vamp. Street Trash.

Chaque numéro 20 F (port compris). Indiquez clairement les exemplaires choisis et joignez votre règlement, par chèque ou mandat-lettre (étranger : par mandat international exclusivement) à

MAD MOVIES
4, rue Mansart, 75009 Paris

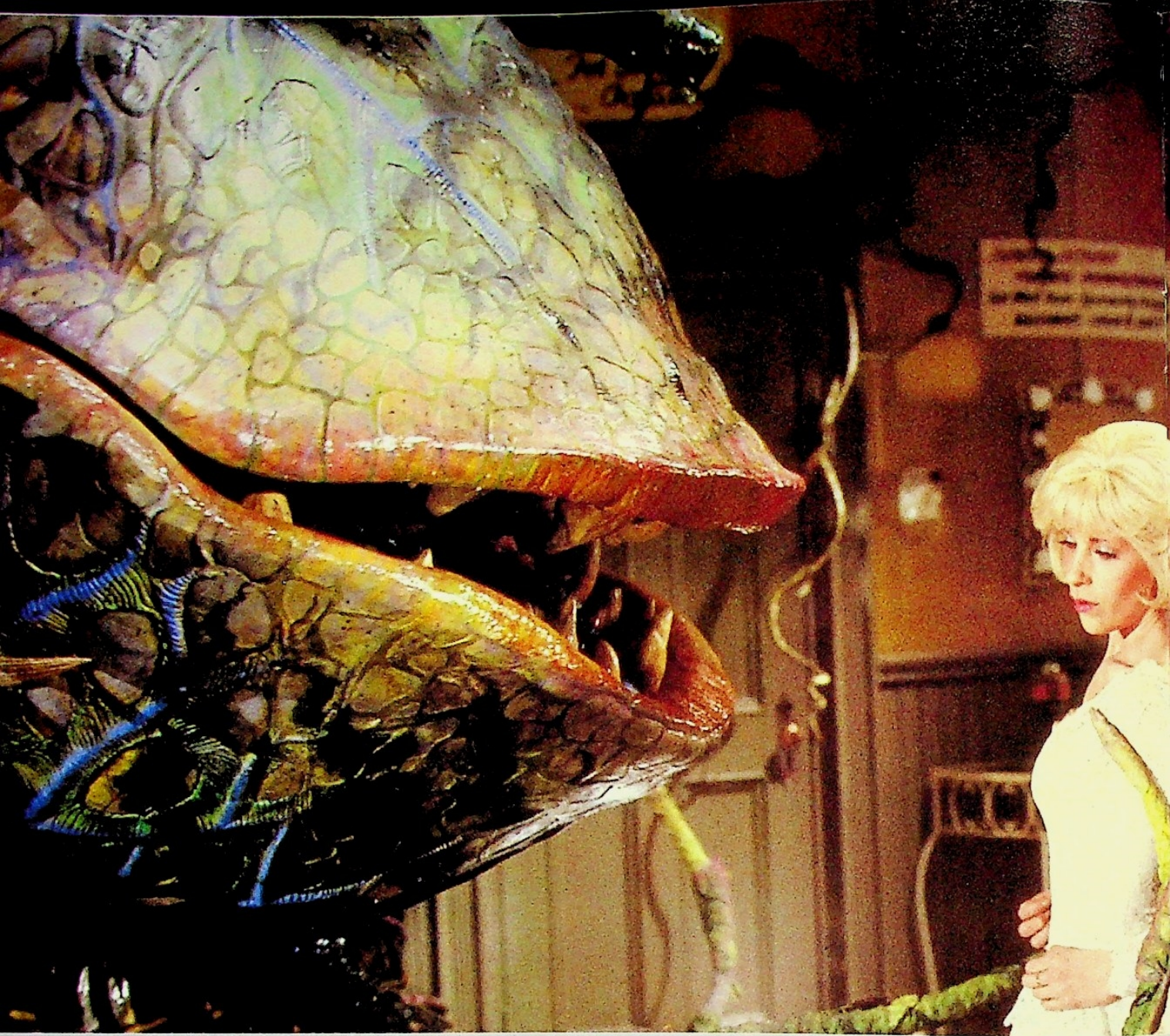
Je désire les numéros suivants :

NOM PRÉNOM

ADRESSE.....

Bon à découper ou à recopier.

ATTENTION ! Maintenant le Fantastique sur votre Minitel : composer le 36 15 avec le code d'accès MAD. Pour jouer, gagner des affiches et places de cinéma, tout savoir sur les nouveaux films, passer vos petites annonces et dialoguer avec Mad Movies ou avec d'autres lecteurs. Bref, pour vivre le Fantastique en direct !



La croissance d'Audrey II, de la graine au monstre gigantesque, devait se faire en 7 étapes, sous la direction de Lyle Conway et de son équipe. Un travail extrénuant qui



LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS

ENTRETIEN AVEC LYLE CONWAY LE PERE D'AUDREY II

par Philip Nutman

"C'est l'entreprise la plus complexe à laquelle je me suis jamais livré" nous confie Lyle Conway, qui est né et a grandi dans la banlieue sud-ouest de Chicago et se trouve être le père de la créature-vedette de la version de Frank Oz de *La Petite boutique des horreurs*. "L'animation d'Audrey II a nécessité des centaines et des centaines de pièces mécaniques. Le film s'est révélé beaucoup plus complexe que je ne pensais au départ. J'ai dû me surpasser !" nous explique ce géant barbu, ce génie des effets spéciaux. "Nous avons commencé par échanger nos points de vue sur la plante, Frank et moi, et nous avons décidé de lui donner l'air de sortir d'un dessin animé de la Warner. J'aurais voulu qu'elle évoque Tex Avery, mais c'était infaisable en trois dimensions. Nous y sommes presque arrivés, mais pas tout à fait. Compte tenu des moyens à notre disposition, je considère que nous ne nous en sommes pas mal tirés".

Conway n'est pas un débutant dans ce domaine : il y a huit ans qu'il travaille sans trêve pour les plus grands films fantastiques tournés en Angleterre : *Dark Crystal*, *Return to Oz*, *Dreamchild*, *Link*, et maintenant *La Petite boutique des horreurs*... Il faut dire que cet ancien complice de Jim Henson est le plus grand spécialiste de l'animation des marionnettes qu'il modèle lui-même, que c'est aussi un décorateur de talent, et qu'il connaît toutes les ficelles du travail de prothésiste et de la technique de l'animatronique nécessaires à la réalisation d'effets spéciaux aussi originaux que convaincants.

Conway a eu de multiples occasions de faire la preuve de ses talents stupéfiants, mais sa contribution à *La Petite boutique des horreurs* constitue sans aucun doute son plus bel exploit à ce jour : "Nous avons été beaucoup aidé par le choix de la voix, que nous devons à Levi Stubbs des Four Tops" remarque-t-il. "Ça nous a permis de préciser la personnalité d'Audrey II. En dehors de cela, nous ne pouvions pas trop nous écarter du fait que ce n'est qu'une plante carnivore !"

Frank Oz et Lyle Conway n'avaient pas les mêmes idées sur le look de la plante mangeuse d'hommes à la croissance fulgurante : "Frank aurait souhaité que nous restions plus proches de la plante aspects de la pré-production. Pendant qu'il faisait passer les auditions et qu'il

travaillait avec le décorateur, moi, je fignolais mes croquis et je mettais la de la pièce : plus pelucheuse, comme si elle sortait du Muppet Show, alors que j'étais plutôt partisan des créatures de Paul Blaisdell pour les films de monstres des années 50. Nous avons fait un compromis à base d'éléments de dessins animés et d'autres plus réalistes. Cela nous a demandé beaucoup de travail, de recherches. Si nous voulions qu'Audrey soit convaincante, nous ne pouvions pas nous écarter de certaines données biologiques de base. Nous avons donc passé un certain temps aux jardins de Kew, dans les environs de Londres, à dessiner des orchidées, des plantes succulentes et autres cactées, puis j'ai confectionné des maquettes en terre glaise que j'ai soumises à Frank, et à partir de là, tout est allé assez vite. En ce qui concerne l'animation de la plante, Frank s'est montré inflexible : il avait une idée bien arrêtée des mouvements des tentacules, en particulier. Ce devaient être des sortes de bras capables de toucher à tout, de prendre des choses et même d'applaudir. Nous avons donc fabriqué un grand nombre de tentacules articulées, des pièces superbes. Je crois qu'on n'avait jamais rien vu de pareil !"

Conway et son équipe furent les premiers à travailler sur le remake du film de Corman : "Seul Rick Moranis avait été retenu pour le film, de sorte que Frank était très pris par tous les autres

porta ses fruits, puisqu'Audrey II est la vedette du film.



Les personnages d'Alice au Pays des Merveilles réalisées en animatronique pour "Dream Child".

dernière main à ma version de la plante. Nous avons ensuite défini les différentes tailles de la plante au cours de son évolution à l'aide de maquettes en polystyrène expansé que nous pouvions modifier, agrandir ou réduire en fonction des indications de Frank."

La croissance d'Audrey II, de la graine au monstre gigantesque, devait se faire en sept étapes. "La créature, qui avait la taille d'une noix au départ, finissait par être aussi grosse qu'une Volkswagen, mais une Volkswagen qui aurait eu très, très faim et aurait été animée de sentiments inamicaux, vous voyez" souligne Conway.

"La plante de la taille d'une noix ne bougeait pas beaucoup ; il fallait quatre ou cinq personnes pour animer la suivante, qui était à peu près grosse comme un œuf, lors de la première chanson. La troisième avait à peu près les dimensions d'une pastèque, et elle requérait les services d'une douzaine d'animateurs, quant à la plus grosse, il fallait 50 personnes pour s'en occuper, à cause des mouvements des tentacules. "Je savais que les séquences les plus difficiles à réaliser seraient celles qui mettaient en œuvre la plus grande, mais je n'avais encore jamais travaillé sur une comédie musicale et c'était une difficulté supplémentaire. La synchronisation des mouvements avec la musique était très complexe, surtout dans ce contexte comique. Nous avons fait franchir une nouvelle étape au genre."

En huit années de travail ininterrompu, Conway a acquis une solide expérience dans le domaine des effets spéciaux les plus sophistiqués. Il était tout jeune lorsqu'il tomba amoureux du cinéma et de l'animation en particulier par la grâce d'un illustre personnage : King Kong. "C'est là que j'ai commencé à m'intéresser à l'animation image par image, et je n'ai jamais renié mes premières amours. Kong est l'être le plus important que j'ai rencontré lorsque j'étais enfant" nous confie Conway. "C'est avec Kukla, Fran et Ollie que j'ai commencé à travailler sur les marionnettes. Et aujourd'hui, je fais les deux : des marionnettes et du cinéma."

Conway avait toujours rêvé d'entrer dans la profession, mais il était prêt à attendre d'avoir quelque chose à offrir. Quelque chose de particulier. Il passa quatre ans aux Beaux Arts de Chicago, à affiner ses talents de sculpteur, puis, chose étrange, il entra dans la fonction publique, avant de se lancer dans la création de jouets pour l'un des plus gros fabricants à l'échelle mondiale. Tout en dessinant des jouets, Conway commença à travailler avec le metteur en scène de *Re-Animator*, Stuart Gordon, et son Organic Theater sur une pièce mettant en scène un super-héros : "Warp". "Ils avaient besoin de quelqu'un pour faire des prothèses pour l'un des personnages" nous raconte Conway, "et c'est moi qu'ils ont choisi. La pièce est ensuite passée à

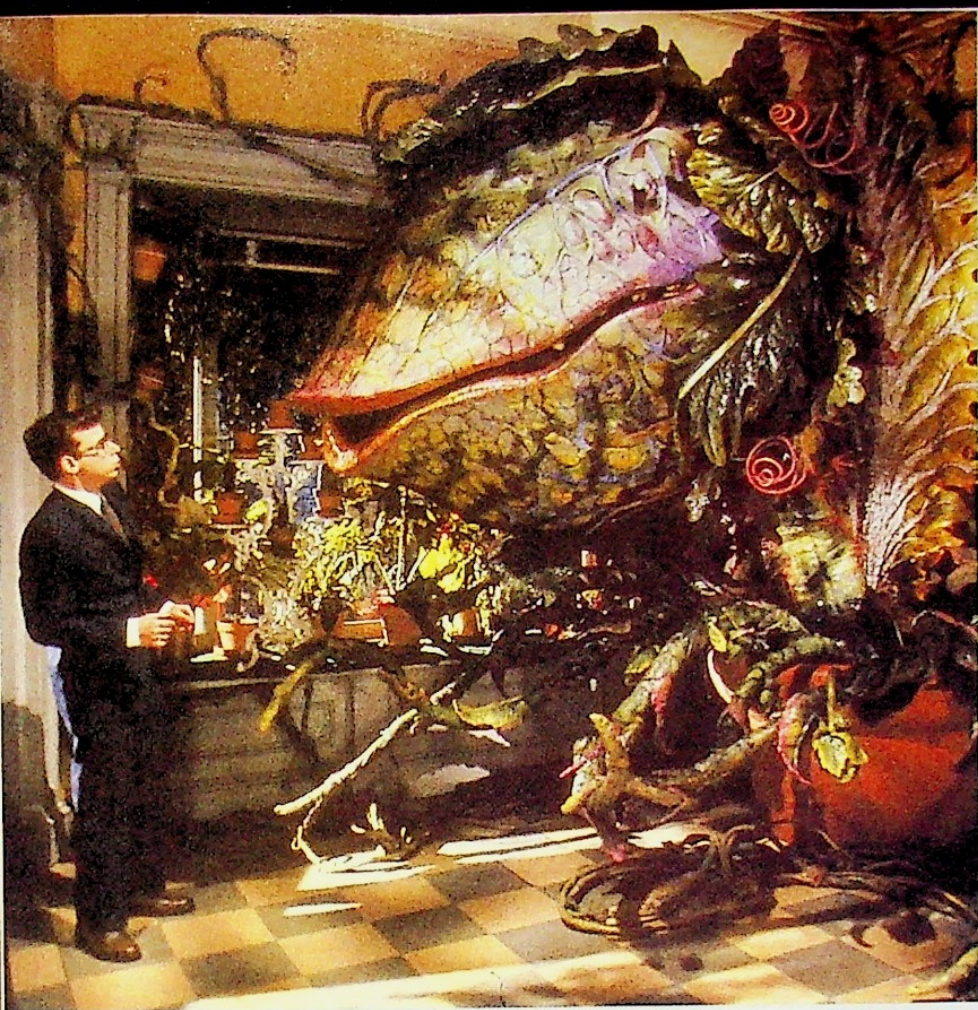
Broadway où elle a été descendue en flammes par une critique très injuste." Conway décida ensuite de s'attaquer à Hollywood et débarqua dans l'Ouest : "En descendant de l'avion, je suis tout de suite allé voir Gene Warren aux Studios de l'Excelsior, et il m'a embauché l'après-midi même, alors que je ne savais pas encore où j'allais loger. Warren était le spécialiste des effets spéciaux attitré de George Pal. Il avait travaillé sur *La Guerre des mondes*... Il m'a confié une publicité pour Pillsbury pour laquelle j'ai dû modeler des centaines de lettres qui gonflaient et devenaient marron. Les collaborateurs de Warren s'ennuyaient à mourir en faisant ça, mais moi je me disais : "Super ! Je suis dans le show-biz, maintenant !" C'est là que Conway se lia d'amitié avec deux animateurs image par image, Jim Danforth et David Allen. Bientôt, il apprenait que Jim Henson, le créateur des Muppets, cherchait des techniciens pour travailler sur *Dark Crystal*, et après avoir brillamment passé les épreuves de recrutement, Conway regagna New York pour plusieurs mois de pré-production. Puis, lorsque l'Associated Communications Corp, dirigée par le britannique Lord Lew Grade, accepta de financer le projet de Henson, la production s'installa à Londres. Conway passa trois ans en Angleterre, sur *Dark Crystal*, pour lequel il créa, en plus de plusieurs Skeksis parmi les plus maléfiques, Aughra, le Gardien des Secrets, qui lui fallut un succès mérité.

Au cours de cette période, Conway fit la connaissance de Gary Kurtz, le producteur de *La Guerre des étoiles*, qui était sur le point de donner le coup d'envoi à *Return to Oz* pour Walt Disney, et qui lui demanda de superviser la conception et la réalisation des différents personnages du film. Quittant Henson, Conway passa donc dix-huit mois sur ce projet au destin funeste. Avant la fin de *Return to Oz*, Conway retrouva Henson pour un bref intermède au cours duquel il monta une petite unité de réalisation d'effets spéciaux et de marionnettes bon marché destinée à donner vie à plusieurs créatures d'Alice au Pays des merveilles pour *Dreamchild*.

Pour ce film, Conway et sa petite équipe furent responsables de la création de sept personnages dont le Lièvre de Mars, la Tortue et le Griffon.

"Les deux films ne bénéficiaient pas du tout du même budget. Le budget total de *Dreamchild* était celui dont nous disposions pour Tik-Tok, le robot de *Return to Oz*" raconte Conway, "et nous ne disposions pas non plus du même délai pour le faire ! J'avais huit personnes à plein temps avec moi, et quand je dis "à plein temps"... elles travaillaient souvent 18 ou 20 heures par jour. C'est indiscutablement l'un des films les plus difficiles que j'ai fait avant d'entreprendre celui-ci."

En dehors de ces considérations budgétaires et d'emploi du temps, *Dreamchild* constituait pour Conway un défi ambitieux à relever, en raison de l'ori-



L'impressionnante étape finale d'Audrey II, terrifiant son créateur (Rick Moranis).

gine de son inspiration. "Nous partions des illustrations originales de John Tenniel, et nous ne pouvions pas nous permettre d'improviser; nous devions nous contenter d'interpréter ces données. C'était une expérience intéressante qui m'a beaucoup appris sur la conception, le dessin. Partir des dessins d'un autre est un exercice, qui élargit l'horizon personnel, même si ça n'est pas très populaire dans la profession." Après *Dreamchild*, Conway s'attaqua au singe fou de *Link*, film qui devait le décevoir énormément: "Nous avons réalisé un costume de singe en un temps record, puis les producteurs — qui avaient eu des problèmes avec les autorités, raison pour laquelle ils avaient envisagé de coller un homme dans une peau de singe — ont reçu l'autorisation d'importer un chimpanzé et un orang-outan des États-Unis." Conway, qui est décidément à toutes les sauces, passa donc 12 semaines à mettre au point une tête télécommandée qui devait permettre à l'acteur Peter Elliott — le Silver-beard de *Greystoke* et plus récemment la dernière incarnation de King Kong dans la séquelle de Dino de Laurentiis — de se déplacer tout en remuant les lèvres, les sourcils et la langue. Conway fabriqua ensuite une seconde tête hurlante, commandée par câbles, puis des bras dotés de doigts articulés et deux paires de pieds dans des positions différentes. De la maison-laboratoire du savant, Conway passa à la gigantesque reconstitution en studio de la Skid Row de *La*

Petite boutique des horreurs. Après deux petits films, il devait se retrouver confronté aux problèmes logistiques les plus importants de sa carrière: "Nous n'avons pas arrêté un instant de fabriquer quelque chose", nous révèle-t-il. "Nous avions 42 personnes à temps complet dans l'atelier, plus 50 en renfort dans les cas graves. Par bonheur, Frank Oz et David Geffen, le producteur, se sont très vite rendus compte du problème: la plante était une partie importante du spectacle, et nous avions besoin de l'entière coopération des bailleurs de fonds."

La Petite boutique des horreurs n'en connut pas moins un certain nombre de problèmes liés à l'envergure du projet: le programme de tournage, qui prévoyait au départ 30 semaines de prises de vues, fut allègrement dépassé, de même que le budget de 17 millions de dollars. Conway avoue avoir perdu le compte à 23 millions de dollars... "Nous avons utilisé près de 4,5 tonnes de latex pour la fabrication d'Audrey II" ajoute-t-il. "Nous avons dû concevoir des câbles spéciaux, qui ne se détendent pas. Citez n'importe quel matériau, nous l'avons utilisé: la fibre de verre, le polyuréthane, la soie... La plante avait 15 000 feuilles, vous imaginez ça? C'était une entreprise colossale, qui devait faire appel à tous les matériaux utilisés jusque-là, plus certains autres inédits." Pour donner vie à ses personnages, Conway préféra les marionnettes à toute autre technique. Pour lui, les effets spé-

ciaux animatroniques sont loin d'être satisfaisants: "Audrey II est presque entièrement mue par des animateurs et au moyen de câbles. Je n'aime pas la télécommande qui donne des résultats pas trop inégaux; on a presque l'impression d'entendre ronronner le moteur quand les personnages se déplacent... Vous n'arriverez jamais à la perfection de mouvement à laquelle un animateur peut parvenir. Les meilleurs résultats, on les obtient avec une moitié d'animation et une moitié de commande par câble" conclut-il.

Il va sans dire que la séquence la plus complexe devait être celle de la dernière chanson: "Mean Green Mother From Outer Space" ("petite mère verte de l'espace"), expérience que Conway décrit comme "cauchemardesque". "La chanson prévue au départ, intitulée "Bad", était un blues sans problème. Puis Frank m'a joué "Mother", et j'ai cru qu'il se fichait de moi tellement le rythme était rapide. C'était comme "Purple People Eater" ("mangeur d'hommes violet"). Quand j'ai ramené la bande à l'atelier, tout le monde a décampé! En fait, tout s'est bien terminé et le résultat est parfait. Nous avons mis trois semaines à tourner la séquence de la fin, mais il y a un grand nombre d'explosions et d'effets spéciaux mécaniques. C'est à Mike Ploog, l'auteur des storyboards, que l'on doit une bonne part du succès des séquences de la plante" proclame Conway. "Il a fait un travail remarquable et ça nous a beaucoup aidé; tout était prévu avant le tournage. Nous nous sommes conformés à ses indications et à ses conseils, qui nous ont beaucoup aidés à améliorer les personnages. Mike est un être inestimable; il a travaillé avec moi sur tous mes films, sauf *Link*."

Rien d'étonnant à ce qu'Audrey II ait été fabriquée par petits bouts. "Et non seulement par morceaux, mais dans quatre sections différentes de l'atelier, de façon à pouvoir procéder à des prises de vues de seconde équipe pendant que la première équipe tournait les plans principaux. Nous disposions de trois plateaux, où nous pouvions tourner des détails de la plante et passer d'une taille à l'autre, par exemple. Il nous arrivait de passer deux ou trois jours à aller d'un coin du décor à l'autre avec tous les tentacules pendant que l'équipe de prise de vues principale filmait une autre version de la plante." Conway reconnaît bien volontiers qu'il n'aurait jamais pu fournir le même travail sur *La Petite boutique des horreurs* sans le soutien de toute son équipe: "Je tiens à rendre hommage à Neal Scanlon et Chris Ostwald; qui m'assistent depuis des années, ainsi qu'à Sherry Amott, qui dirige la fabrication, et David White, le responsable des cosmétiques et de la peinture, un type doté d'un talent fou, et tous les autres: John Blakely, Stuart Smith, le responsable des modèles réduits et son assistant; Barbara Griffiths, la coordinatrice de production, qui a pris tous les coups pour moi. Sans eux, rien n'aurait pu se faire, mais j'ai eu un grand plaisir à travailler avec toute cette équipe." ■



Ci-dessus : dans l'épisode "Mummy, Daddy" de William Dear, une équipe de cinéma tourne de nuit dans des marécages un remake d'un film d'horreur. L'acteur principal, Harold (Tom Harrison), tient le rôle d'une momie traquée par les paysans de la région...



Peter Brand (Scott Coffey) et Cynthia Simpson (Mary Stuart Masterson) terrorisés dans "Go to the Head of the Class", un sketch de Robert Zemeckis où les deux étudiants, pour se venger d'un professeur détesté (Christopher Lloyd), ont recours à la magie noire...



HISTOIRES FANTASTIQUES AMAZING STORIES

par Daniel Scotto

Réunis sous le surprenant générique de la très controversée série TV produite par Steven Spielberg, les trois épisodes de ce long-métrage (les meilleurs, dit-on...) évoquent un fantastique humoristique proche des œuvres de Robert Bloch quant au choix et à la construction des scénarii, la direction artistique et la mise en images se voulant plus fidèles à l'esprit corrosif des bandes dessinées présidées par le *Gardien de la crypte* ou la *Vieille sorcière* (les légendaires démons tutélaires de "Tales from the Crypt" et autres fantaisies macabres publiées par E.C. Comics). Toute parenté avec la revue *Amazing Stories* ne se justifie que dans l'utilisation faite de ce prestigieux titre. Rien à voir donc avec le mythique magazine spécialisé de science-fiction, dont les premiers numéros datent d'avril 1926 !

Les trois sketches proposés, respectivement par Spielberg (*The Mission*), William Dear (*Mummy, Daddy*), et Robert Zemeckis (*Go to the head of the Class*), s'avèrent de qualité inégale, malgré l'extrême soin apporté à leur conception. Curieusement, c'est l'épisode mis en scène par Spielberg qui se révèle le plus médiocre. *The Mission* souffre d'une direction d'acteurs outrancière et irritante, ne nous sensibilisant aucunement aux fâcheuses mésaventures d'aviateurs à la dérive dans un bombardier auquel il manque les roues, ce qui empêche tout atterrissage, le plus jeune et le plus sympathique de l'équipage étant enfermé (sans pouvoir en sortir !) dans le cockpit situé sous l'appareil. Le "climax" 1941, et les clins d'œil aux clichés du genre (l'arrivée de la fiancée et du pasteur en plein drame), ne parviennent pas à sauver l'ensemble de l'ennui.

Et soudain, *Amazing Stories* "décolle". Le second épisode parodie les classiques des années 50, en une énorme

farce, un canular de potaches digne de *Mad*. Imaginez un tournage de film de série Z dans un décor de marais pestilentiel, hideux et noyé de fumigènes, que dirige un metteur en scène prétentieux jusqu'à ressembler à Spielberg lui-même ; dans le marais, une momie cernée par des paysans en furie (et armés jusqu'aux dents). Dans le costume, et sous le maquillage de momie, un acteur qui semble plus préoccupé par l'accouchement de sa femme que par son rôle !

Apprenant qu'il est papa (d'où le calembour *Mummy, Daddy*), il quitte le tournage sans prendre le soin de changer de peau ! En résulte une suite de quiproquos et de gags plus hilarants les uns que les autres, d'autant qu'une vraie momie, bien réincarnée celle-là, en profite pour jouer la "fille de l'air". Tout ceci est incroyablement extravagant et tonique. Nous ne sommes pas loin du *Shérif est en prison*. Le troisième épisode renoue avec une facture plus classique du genre fantastique. Un cancre décide de se débarrasser de son professeur de littérature, aidé de sa petite amie, fêlée de magie noire. Ici l'incantation démoniaque se trouve dissimulée dans les sillons d'un disque (les fameux messages subliminaux des disques de hard-rock !) mais nul ne devra la prononcer sans en subir les horribles conséquences. Réalisé avec brio par Robert Zemeckis, ce jubilatoire conte macabre permet à Christopher Lloyd d'effectuer une abominable composition, mi-ogre, mi-Freddy Krueger, effrayante apparition de l'enfer à laquelle les effets spéciaux de maquillage de Stan Winston confèrent la crédibilité souhaitée... Meilleur épisode du film, *Go to the head of the Class* clôt cette nouvelle production Spielberg, loin d'être déplaisante, en attendant les prochains chefs d'œuvre du Maître.

THE MISSION

Réal. : Steven Spielberg • Prod. : David E. Vogel • Scén. : Menno Meyjes, d'après une histoire de S. Spielberg • Photo : John McPherson • Décors : Rick Carter • Musique : John Williams • Montage : Steven Kemper • Int. Kevin Costner (le capitaine du B-17), Casey Siemaszko (Jonathan), Kiefer Sutherland ("Statie"), Jeffrey Jay Cohen (Jake), John Philbin ("Bullseye"), Gary Mauro (Sam), Glen Mauro (Dave).

MUMMY, DADDY

Réal. : William Dear • Prod. : David E. Vogel • Scén. : Earl Pomerantz, d'après une histoire de S. Spielberg • Photo : Robert Stevens • Décors : Rick Carter • Musique : Danny Elfman et Steve Bartek • Montage : Joe Ann Fogle • Int. : Tom Harrison (Harold), Bronson Pinchot (le réalisateur), Brian James (Willie Joe, l'agitateur"), Tracey Walter (Ezra), Larry Hankin (Jubal), Arnold Johnson (le "vieux sage").

GO TO THE HEAD OF THE CLASS

Réal. : Robert Zemeckis • Prod. : David E. Vogel • Scén. : Mick Garris, Tom McLoughlin et Bob Gale, d'après une histoire de M. Garris • Photo : John McPherson • Décors : Rick Carter • Musique : Alan Silvestri • Montage : Wendy Greene Bricmont • Effets spéciaux : Stan Winston • Int. : Christopher Lloyd (le Professeur Beanes), Scott Coffey (Peter Brand), Mary Stuart Materson (Cynthia Simpson), Tom Breznahan (Cusimano), Billy Beck (le fossoyeur).
USA. 1986. Production : Amblin Entertainment et Universal Prod. ex. : Steven Spielberg. Prod. ass. : Kathleen Kennedy et Frank Marshall. Dist. en France : U.I.P. 110 mn. Couleur. Dolby stéréo. Sortie à Paris : le 10 juin 1987.

AMAZING STORIES: LA

par Pascal Pinteau et Alain Carraze



Steven Spielberg, producteur de la série, dirigeant l'épisode "The Mission".

nes télévisées, il est peu probable que nous ayons prochainement l'opportunité de les voir. Seul demeure donc le long métrage diffusé ce mois-ci et regroupant plusieurs segments de la série.

En mai 85, coup de tonnerre dans le petit monde de la télévision Américaine : Steven Spielberg annonçait le tournage d'une série intitulée *Amazing Stories* présentant à la manière de *Twilight Zone* des histoires fantastiques de 30 minutes différentes chaque semaine.

Le titre acheté par Spielberg est en fait celui d'une célèbre revue publiant des nouvelles de science-fiction depuis 1926 et accumulant les premiers écrits de noms célèbres : Théodore Sturgeon, Ray Bradbury, Jack Williamson, etc.

Spielberg décrivait son retour à la télévision comme comparable à la production d'un mini-film hebdomadaire, bénéficiant d'un budget inhabituel oscillant entre 800 000 et 1 000 000 de dollars (somme généralement allouée à des épisodes d'une heure) et d'une qualité technique équivalente à celle d'un long métrage.

L'équipe réunie par Spielberg était prestigieuse : John Williams, Jerry Goldsmith ou James Horner allaient composer la musique, et le groupe des réalisateurs était un mélange de grands cinéastes acceptant pour la première fois de tourner pour la télévision (Joe Dante, Martin Scorsese, Peter Hyams, Irvin Kershner...), de noms surprenants (Burt Reynolds, Clint Eastwood, Paul Bartel...) ou de débutants sélectionnés par Spielberg. NBC signa avec Spielberg ce qui fut appelé "Le contrat du siècle" : Brando Tartikoff (1), enfant prodige de la télévision américaine. US jeune président de la chaîne, accepta toutes les conditions fixées par Spielberg : secret total, aucune bande-annonce promotionnelle, aucun visionnage pour la presse (évidemment agacée). Même "TV guide", le seul journal télé de tous les USA, se voyait refuser tout détail concernant les résumés des épisodes.

La seule conférence de presse accordée par Spielberg aurait pu donner naissance à l'une de ses histoires : depuis son antre (Amblin productions) située au cœur des studios Universal, le Maître diffusa sa parole par satel-

lite à toutes les stations régionales de la NBC où les journalistes, triés sur le volet, pouvaient entrer en contact avec lui, le temps d'une question !

Dernière innovation spielbergienne : NBC signait pour 44 épisodes (2 ans de diffusion) alors que toute série, aussi prestigieuse soit-elle, se voit remise en question tous les 12 épisodes, suivant son taux d'écoute. *Amazing Stories* fut donc la première série n'ayant rien à craindre du jugement suprême : le sondage d'audience Nielsen. Programmé à 20 h le dimanche soir, la meilleure tranche horaire de la semaine *Amazing Stories* pouvait espérer un succès extraordinaire, dépassant celui de l'autre anthologie débutant sur CBS, *The New Twilight Zone* (La 5^e dimension).

Avec tous ces atouts en main, on était en droit de s'attendre à un événement marquant de l'histoire de la télévision.

Malheureusement, la récolte de NBC fut tout autre : taux d'écoute très moyens (*Amazing Stories* n'a jamais réussi à battre la série policière *Murder she Wrote* / *Arabesque* diffusée à la même heure), critiques impitoyables issues des journalistes mais aussi des fans de science-fiction, attitude embarrassée des réalisateurs et des techniciens devant l'inconsistance de la plupart des scénarios.

Dès le mois d'octobre, après la diffusion de quelques épisodes, la série n'était plus qu'une production parmi les autres, annoncée normalement dans la presse et perdant définitivement son auréole.

Désormais la solution est entre les mains de Spielberg : assurer une meilleure qualité des scénarios et par ce fait persuader le public qu'il peut lui faire confiance semaine après semaine, la fidélisation étant le seul gage de succès dans l'univers de la télévision américaine...

Tenue par son contrat, la NBC diffuse donc 24 nouveaux épisodes de *Amazing Stories* depuis septembre 85, et ce dans l'indifférence générale.

Finie la nuit prestigieuse du dimanche soir,

Directement issue du succès de *"Twilight Zone"* dont Spielberg fut un incontournable, *"Amazing Stories"* fut annoncée aux U.S.A. comme la nouvelle et la plus importante série TV du genre à voir le jour, avançant à son crédit des réalisateurs aux noms prestigieux et surtout l'aval d'un producteur mondialement célèbre. Néanmoins, malgré ses génériques exceptionnels et le budget considérable alloué à chacun de ses épisodes, *"Amazing Stories"* ne semble pas avoir trouvé la source d'inspiration propice à étonner le public et à tenir ses promesses. Ainsi que vous le découvrirez à travers les lignes qui suivent, et en regard de l'interview de son producteur déjà parue (E.F. n° 68), vous pourrez mesurer l'énorme polémique engendrée par la diffusion d'*"Amazing Stories"*. Les droits d'acquisition ayant été jugés astronomiques par les responsables de nos chaî-

la série est dorénavant diffusée le lundi à 20 h 30, précédée par une nouvelle série comique qui fait ainsi office de "locomotive" : *ALF*. (Alien Life Form, ou ALF, est une grosse marionnette caoutchouteuse à la voix de butor, égarée sur Terre, recueillie par une famille américaine typique). Une comédie comme il y en a beaucoup à la TV américaine (le récent *Madame est servie* en est le meilleur exemple), mais qui recueille un excellent taux d'écoute, et cela n'est pas étranger à la remontée d'*Amazing Stories* dans tous les sondages.

Outre les conditions de diffusion, un effort a été fait quant aux scénarios, Richard Matheson occupe en effet le même poste qu'Harlan Ellison pour la nouvelle *Twilight Zone*, celui de "script consultant". Par contre, on a abandonné l'idée des réalisateurs prestigieux, le public désirant davantage voir Eastwood ou Reynolds dans un rôle plutôt qu'au générique ! A ce jour, seul le nom de Bob Zemeckis (associé, il est vrai à celui de Christopher Lloyd et de *Back to the future*) bénéficia d'une couverture promotionnelle. Les participations de Tom Holland, Joe Dante et Danny DeVito furent beaucoup plus discrètes.

Alors que ces lignes sont écrites, *Amazing Stories* n'est pas encore achevé, et il semble hors de question que NBC renouvelle son contrat avec Spielberg pour une 3^e année... pas à un tel prix, en tout cas, révèle l'hebdomadaire "Variety". La série vient d'être déplacée au vendredi soir, et bon nombre d'épisodes attendent encore d'être diffusés.

Amazing Stories nous réserve encore quelques surprises : un épisode tout en animation, entre autre, et une hilarante histoire de plante vivante, à la mode depuis *Little Shop of Horrors*.

Vous trouverez le guide des épisodes de la 1^{re} série, diffusés à la télévision américaine du 29 septembre 85 au 8 décembre 86.

(1) : Voir entretien dans notre numéro 68.

SÉRIE TV

LE GUIDE DES ÉPISODES

GHOST TRAIN

(29 septembre)

Avec **Roberts Blossom, Scott Paulin, Gail Edwards.**

Réalisé par **Steven Spielberg.**

Amazing Stories débute avec une histoire typiquement spielbergienne. Une famille s'installe dans sa nouvelle résidence. Grand-père découvre alors que celle-ci est située sur le trajet d'une ancienne ligne de chemin de fer, désormais supprimée. Il se souvient aussi avoir manqué, un fameux soir, un train qu'il devait prendre, échappant ainsi à un accident qui coûta la vie à tous les passagers. Seul Grand-père et son petit-fils sont persuadés que le train va revenir pour embarquer son dernier voyageur...

Si cette histoire sans surprises recèle un ou deux moments fort touchants, l'ensemble manque considérablement de rythme et de folie. L'irruption du train-fantôme dans le living-room familial n'est pas, en particulier, le "clou final" auquel on pouvait s'attendre. Il paraît que Drew Barrymore, Amy Irving et Priscilla Pointer font partie des passagers, mais elles sont à peine discernables.

La musique est de John Williams, qui a également composé le thème du générique.

THE MAIN ATTRACTION

(6 octobre)

Avec **John Scott Clough, Lisa Jane Persky.**

Réalisé par **Matthew Robbins.**

Le très suffisant "roi" du lycée attire tout son entourage... au sens propre du terme ! Les radiations d'une météorite qui s'est écrasée dans sa chambre l'ont transformé en un électro-aimant humain dont la puissance d'attraction augmente de minute en minute...

La conclusion de cette comédie est prévisible depuis le début, mais cette histoire bourrée d'effets surprenants et menée tambour battant est une vraie réussite. Chaque personnage est parfaitement exploité et les gags provoquent l'hilarité permanente.

ALAMO JOBE

(20 octobre)

Avec **Kelly Reno, William Boyett, Lurene Tuttle, Richard Young.**

Réalisé par **Michael Moore.**

En pleine attaque du fort Alamo,

un jeune trappeur est seul à voir de surprenants personnages : des touristes visitant les ruines d'un site historique prenant des photos et achetant des cartes postales. Présent et "futur" se mêlent pour le garçon. Projeté à notre époque, il cherchera désespérément à délivrer le message que ses supérieurs lui ont ordonné de transmettre. Malgré des moyens énormes (la reconstitution de la bataille d'Alamo est hallucinante) et une idée de base excellente (un homme "voit" le futur mélangé à sa propre époque), cet épisode s'écroule lamentablement dans sa 2^e partie où tous les clichés du "voyageur-du-temps-ne-comprenant-pas-ce-qui-lui-arrive", nous sont assénés. Particulièrement agacé par une interprétation discutable, on assiste à une interminable poursuite où le jeune trappeur, continue, obstinément à suivre ses ordres sans chercher à comprendre ce qui l'entoure. La conclusion est consternante...

La musique, superbe, est de James Horner mais n'arrive pas à sauver l'épisode.

MUMMY DADDY

(27 octobre)

Avec **Tom Harrison, Bronson Pinchot, Brion James, Tracey Walter, Larry Hankin.**

Réalisé par **William Dear.**

C'est la nuit, en plein marais, que l'équipe du film *Le baiser de la momie* tourne ses principales scènes, jusqu'au moment où l'acteur qui interprète le rôle de la momie apprend que sa femme va accoucher à l'hôpital local. Il se précipite alors dans la première voiture venue sans prendre le temps d'enlever ses bandages, au mépris des habitants de la région et des créatures, authentiques celles-là, qui rôdent dans les marais !...

La grande réussite d'*Amazing Stories* : une histoire pétillante avec des situations du plus haut comique. Le soin apporté à la production est ici évident, surtout dans la conception des décors embrumés et du maquillage horrifique de la momie. La réalisation est remarquable.

THE MISSION

(3 novembre)

Avec **Kevin Costner, Casey Siemaszko, Kiefer Sutherland.**

Réalisé par **Steven Spielberg.**

L'équipage d'un bombardier vit un terrible drame : suite à une attaque, leur train d'atterrissage est détruit et un d'eux, un dessinateur un peu rêveur, est prisonnier dans une tourelle sous



L'équipage de la Forteresse Volante de "The Mission"...

l'avion. Seul un miracle peut le sauver d'une mort certaine, s'ils atterrissent en catastrophe. Dans ce cas précis, le miracle prend la forme d'effets spéciaux, pour la "surprise" la plus ridicule de toute la série ! Après un long plan séquence de 3'15, Spielberg nous propose un épisode insupportablement lent, sans réelle tension dramatique et à la conclusion bâclée. Une énorme déception qui, lors de sa diffusion, a suscité bien des rires !

THE AMAZING FALSWORTH

(5 novembre)

Avec **Gregory Hines, Richard Masur.**

Réalisé par **Peter Hyams.**

"L'extraordinaire Falsworth" est la vedette d'un night-club. Il possède réellement le pouvoir de lire dans l'esprit des personnes qu'il touche. Mais, ce soir, le "sadique aux cordes de piano" s'est réfugié dans la salle après avoir commis son dernier meurtre...

Cet épisode fut déclaré trop "intense" pour le public familial du dimanche 20 h, d'où une diffusion inhabituelle : 21 h. Davantage d'un psycho-thriller qu'une histoire fantastique, cet épisode doit beaucoup à la somptueuse réalisation de Peter Hyams et à l'interprétation de Gregory Hines. Malheureusement le moins pertinent des téléspectateurs comprend toute l'énigme dès les premières minutes, ce qui nuit à l'intérêt de ce segment.

FINE TUNING

(10 novembre)

Avec **Matthew Laborteaux, Gary Riley, Jimmy Gatherum et Milton Berle.**

Réalisé par **Bob Balaban.**

Grâce à une super-antenne, des génies en herbe captent des programmes TV d'un autre univers, où des extra-terrestres recréent les feuilletons et films

des années 60. Trois de ces "cinéphiles" débarquent à Hollywood, à la recherche de nouvelles idées et, de nouvelles stars. Un épisode totalement affligeant, depuis son scénario ridicule jusqu'aux E.T. ratés. Une des pires demi-heure que la TV aie engendrée.

MR. MAGIC

(17 novembre)

Avec **Sid Caesar, Leo Rossi.**

Réalisé par **Donald Petrie.**

Grâce à un jeu de cartes magique découvert dans un vieux magasin, un illusionniste près de la retraite redevient une star de la magie.

Vous révéler le pouvoir de ces cartes serait gâcher beaucoup du plaisir que l'on peut avoir à visionner cet épisode superbement interprété par Sid Caesar. Les effets visuels sont parfaits, et, dans ce cas, utilisés fort à propos. Le gag final, les adieux sur scène de l'illusionniste, est remarquable.

GUILT TRIP

(1^{er} décembre)

Avec **Dom DeLuise, Loni Anderson, Charles Durning.**

Réalisé par **Burt Reynolds.**

Après des siècles de bons services rendant les gens honteux de leur poids, de leurs désirs ou de leur envie, "Mr. Culpabilité" est envoyé en croisière. C'est là qu'il découvrira une jeune fille qui, en secret, est l'incarnation de l'amour...

Malgré une conclusion un peu faible, cet épisode est bien réalisé, bien interprété, et son scénario amusant. Essai transformé pour Burt Reynolds.

REMOTE CONTROL MAN

(8 décembre)

Avec **Sidney Lassick, Nancy Parsons, Jeff B. Cohen.**

Réalisé par **Bob Clark.**

Walter Poindexter est attaqué



Le retour d'une "Mission" difficile : un miracle s'est produit !

par ses chiens, terrorisé par sa monstrueuse femme, menacé de mort par son premier fils, (un punk de 10 ans) et exploité par le second, adepte de Krishna. Il "craque" lorsqu'on met au clou sa vieille TV, son seul plaisir. Sa nouvelle télévision est cependant un peu particulière : il peut échanger son entourage avec les protagonistes du petit écran. Bientôt, il se retrouvera assailli par les vedettes TV du moment. Un épisode complètement loufoque qui s'essouffle une fois le stratagème révélé. Un nombre impressionnant de "guest stars", la plupart inconnues chez nous, toutes au générique de séries Universal-NBC !

SANTA 85

(15 décembre)

Avec Douglas Seale, Pat Hingle, Gabriel Damon, Mavin J. Mc Intyre.
Réalisé par Phil Joanou.

Le 24 décembre, le Père Noël part faire son travail. Il se fait arrêter pour intrusion illégale, et se retrouve en prison. Un petit garçon l'en sort. Poursuivi par la police, le traineau du Père Noël s'envole face aux voitures des forces de l'ordre. C'est tout. Face à "Santa 85", *Fine Tuning* devient presque acceptable. Ce scénario est mièvre et écrit uniquement dans le but de fêter Noël. La conclusion est calquée sur celle de "E.T."

VANESSA IN THE GARDEN

(29 décembre)

Avec Harvey Keitel, Sondra Locke, Beau Bridges.
Réalisé par Clint Eastwood.

À la fin du XIX^e siècle, un peintre de renom est désespéré, anéanti par la mort accidentelle de sa femme. Mais celle-ci peut revenir à la vie, à la condition que son mari peigne une scène la représentant... Une grande réussite dramatique. Une atmosphère romantique directement inspirée par les peintres impressionnistes. Une remarquable composition d'ac-

teurs et un grand succès pour Eastwood metteur en scène.

THE SITTER

(5 janvier)

Avec Mabel King, Seth Green, Joshua Rudoy, Wendy Phillips.
Réalisé par Joan Darling.

Deux petits monstres, après avoir terrorisé toutes les babysitters de la région, ont fort à faire avec leur dernière nounou : une sorcière du Guatemala... *Mary Poppins* revue et corrigée par Chuck Jones ! Malheureusement la réalisation manque de nervosité. L'ensemble est amusant, surtout grâce à l'interprétation "dantesque" de Mabel King et des monstrueuses créatures qu'elle fait apparaître ! Isidoro Raponi a construit le monstre-choc de ce segment.

NO DAY AT THE BEACH

(12 janvier)

Avec Charlie Sheen, Larry Spink, Ralph Seymour, Philip McKeon et Ray Mancini.
Réalisé par Lesli Linka Glatter.

Un jeune soldat tente de devenir un héros. Nous sommes en pleine guerre mondiale, et un débarquement en Italie va lui permettre de concrétiser son rêve, même au-delà de sa mort... Exceptionnellement filmé en noir et blanc pour permettre l'inclusion de stock-shots, le prétexte de cet épisode est insuffisant et ne peut soutenir 25 minutes d'histoire, malgré de belles tentatives d'utilisation du noir et blanc en vase clos. On pense à *Das Boot*.

ONE FOR THE ROAD

(19 janvier)

Avec James Cromwell, Geoffrey Lewis, Joe Pantoliano, Al Ruscio.
Réalisé par Thomas Carter.

Pendant la dépression de 1927, les habitués d'un bar, tentent de supprimer un pauvre ivrogne pour toucher une assurance-vie, mais l'homme refuse obstinément de mourir...

SÉRIE TV

Encore une histoire en vase clos (un bar) qui devient rapidement répétitive, voire malsaine. Musique de Johny Mandell.

GATHER YE ACORNS

(2 février)

Avec Mark Hamill, David Rappaport, Lois de Banzie, Mary Jo Deschanel.
Réalisé par Norman Reynolds.

L'Elfe d'un arbre incite un jeune garçon à cultiver ses lubies et ses rêves, au mépris des espoirs de ses parents. Collectionner des bandes dessinées et vivre de l'air du temps n'est pas facile, mais un jour...

Il y a Mark Hamill, qui vieillit très vite au cours de l'épisode, il y a une histoire qui fait plaisir à tous les collectionneurs du monde, mais à part ça...

BOO !

(16 février)

Avec Eddie Bracken, Evelyn Keyes, Bruce Davison, Robert Picardo.
Réalisé par Joë Dante.

Un couple de vieux fantômes voit arriver avec horreur les nouveaux propriétaires de la maison qu'ils hantent : une reine du porno et son cinéaste de mari... Un épisode bien décevant de la part de Joë Dante. Musique de Jerry Goldsmith.

DOROTHY AND BEN

(2 mars)

Avec Joe Seneca, Lane Smith, Louis Giambalvo.
Réalisé par Thomas Carter.

Ben vient de sortir d'un coma de 40 ans. Dans la chambre d'à côté, Dorothy, une petite fille, est atteinte du même mal depuis 2 semaines. Un étrange lien télépathique se crée entre Ben et Dorothy. Lui seul peut lui parler...

Avec *Vanessa in the Garden*, voici, pour l'instant, l'autre réussite dramatique de la série. Emouvant, cet épisode repose sur la force de ses comédiens (aucun effet, tout se passe dans une chambre d'hôpital). Splendide musique de George Delerue !

MIRROR, MIRROR

(9 mars)

Avec Sam Waterson, Helen Shaver, Glenn Scarpelli.
Réalisé par Martin Scorsese.

Un auteur de best sellers d'horreur est terrorisé chaque fois que son regard se pose sur un miroir ou toute autre surface réfléchissante : une figure encapuchonnée (très ressemblante à

Freddy Kruger...) apparaît derrière lui, prête à l'étrangler. Une mise en scène éblouissante, une interprétation parfaite, un rythme d'enfer... tout cela ne parvient pas à sauver de l'échec cet épisode très attendu. Une seule raison : le scénario, et surtout sa conclusion, sont consternants par leur manque d'intérêt et d'originalité, Scorsese fait de son mieux...

THE SECRET CINEMA

(6 avril)

Avec Penny Peyser, Griffin Dunne, Eve Arden, Paul Bartel, Mary Woronov.
Réalisé par Paul Bartel.

Une pauvre jeune fille un peu naïve commence à suspecter que sa mère, son psychiatre et son petit ami font tous partie d'une conspiration dans le but de filmer secrètement ses déboires... et d'en faire, à son insu, une vedette comique ! Cet épisode absurde, loufoque et drôle est écrit, réalisé et interprété par Paul Bartel dans un remake d'un de ses courts métrages. L'original est, paraît-il, bien meilleur.

HELL TOUPEE

(13 avril)

Avec Tony Klenitz, E. Hampton Beagle, Cindy Morgan, Ken Olfson, Stanley Brock.
Réalisé par Irvin Kershner.

Une perruque vivante sème la folie dans une prison. Chaque personne qui la porte semble atteinte d'un violent désir de meurtre. Une comédie sans surprise et bien classique.

THE DOLL

(4 mai)

Avec John Lithgow, Annie Helm, Albert Hague.
Réalisé par Phil Joanou.

Un célibataire timide et solitaire voue une étrange fascination à une poupée faite par un vieux fabricant de jouets, monsieur Liebmacher. Cette obsession le pousse à rechercher le modèle dont s'est inspiré le marchand.

Ecrite par Richard Matheson, cette histoire touchante mais totalement prévisible dès les 5 premières minutes vaut par la musique de George Delerue et surtout l'interprétation du toujours génial Lithgow.

ONE FOR THE BOOKS

(11 mai)

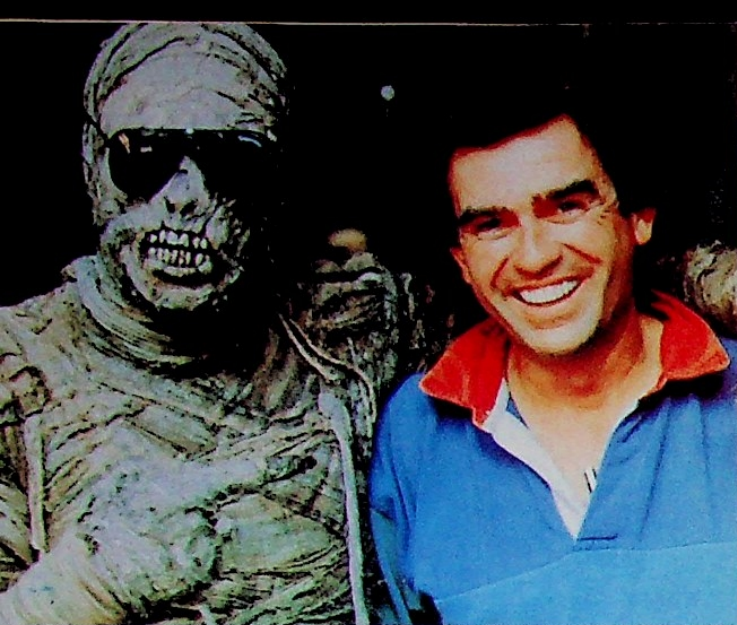
Avec Leo Penn, Joyce Van Patten, Nicholas Pryor, John Alvin, Gary Bergher.



Ci-dessus : après avoir violé une sépulture et coupé au sécateur le doigt d'un squelette, les jeunes héros de "Go to the Head of the Class" se retrouvent victimes de leurs maléfices. Leur professeur - dont la tête est à présent séparée du corps qu'elle commande néanmoins - annonce des représailles ! Robert Zemeckis retrouve Christopher Lloyd ("Retour vers le futur") pour cet excellent sketch macabre mené tambour battant...

Ci-contre et ci-dessous : pour "Mummy, Daddy", où un comédien grîmé se voit poursuivi par la momie authentique d'un roi égyptien diabolique, Ra Amin Ka, un plateau entier des studios Universal fut transformé en un marécage couvert de nappes de brumes dormantes. Un sketch délirant et amusant.





Tom Harrison et le réalisateur William Dear ("Mummy, Daddy").

Réalisé par Lesli Linka Glatter.

Fred, misérable employé d'école, se met soudain à parler français et à calculer plus vite qu'un ordinateur. Un rayon émis d'un soucoupe volante est la cause de tout cela. N'avons-nous pas déjà vu cette histoire des milliers de fois... et plus précisément dans *Twilight Zone* ? D'après une nouvelle de Matheson.

GRANDPA'S GHOST

(25 mai)

Avec Andrew McCarthy, Herta Ware, Ian Wolfe.
Réalisé par Timothy Hutton.

Pour faire le bonheur de sa grand-mère, un jeune garçon prend l'apparence de son grand-père disparu. Écrit par le réalisateur, cette histoire, sans surprise, reste néanmoins dans la lignée des bons épisodes, tels "Dorothy and Ben".

SECONDE SAISON

THE WEEDING RING

(22 septembre)

Avec Danny De Vito, Rhea Perlman, Louis Giambalvo, Bernadette Birkett.
Réalisé par Danny De Vito.

Danny De Vito offre à sa timide fiancée une alliance volée, et aussitôt, celle-ci devient une femme fatale. C'est alors qu'on apprend que la légitime propriétaire de la bague maudite, outre son insatiable libido, a assassiné ses trois maris ! Cette seconde saison s'ouvre sur une amusante et grivoise comédie, reposant entièrement sur le talent immense de son petit interprète, et de son entreprenante partenaire. Une efficacité certaine.

MISCALULATION

(29 octobre)

Avec John Cryer, Joann Willette, Jeffrey Jay Cohen.
Réalisé par Tom Holland.

Par hasard, un jeune étudiant découvre qu'en mélangeant deux produits chimiques, on peut donner vie au personnage figurant sur n'importe quelle photographie. Anxieux, il rentre chez lui et ressort sa collection de "Playboy"... Hilarant et mené à un train d'enfer, sans parler des multiples rebondissements liés aux expériences malheureuses du héros. On retrouve la patte de l'auteur de *Fright Night*.

MAGIC SATURDAY

(6 octobre)

Avec Taliesin Jaffe, M. Emmet Walsh, Caren Kaye, Carter Gibson, David Crowley.
Réalisé par Robert Markowitz.

Par un enchantement chinois, un petit garçon et son grand-père vont échanger leur corps pour un samedi. Aucune surprise, aucun étonnement dans cette histoire typiquement familiale.

WELCOME TO MY NIGHTMARE

(13 octobre)

Avec David Hollander, Steve Antin, Robyn Lively, Christina Applegate.
Écrit et réalisé par Tom Holland.

Un teen-ager fan de films d'horreur, amoureux de sa voisine, se retrouve constamment projeté dans un univers noir et blanc, près du fameux Bates Motel de *Psychose*. Il ne manque plus que Norman... Une réalisation intéressante, mais une idée bien platement exploitée.

YOU GOTTA BELIEVE ME

(20 octobre)

Avec Charles Durning, Mary Betten, Ebbe Roe Smith, Wil Shriner, John Roselius, Cassandra Gava, Joel Lawrence.
Réalisé par Kevin Reynolds.

Un horrible cauchemar persuade un homme que le pro-

SÉRIE TV

chain avion au départ va s'écraser. C'est un thème classique dans la grande lignée des récits de Rod Serling, mais la mise en scène est pleine de suspense et joue habilement sur l'ambiance entourant le drame (un aéroport de nuit mis en effervescence par un hystérique en pyjama...)

THE GREIBBLE

(3 novembre)

Avec Hayley Mills, Justin Mooney, Dick Miller.
Réalisé par Joe Dante.

Voyez ce qui se passe quand une mère de famille un peu trop sérieuse se débarrasse des BD de son fils : un gentil "Gribble", une créature cornue et velue, surgit alors et, avec voracité, dévore tout le mobilier de l'appartement ! L'action est bien linéaire, mais le monstre, dû à Rob Bottin, est tellement bizarre, et Dante, visiblement comblé, le met tellement en valeur qu'on prend bien du plaisir à cette demi-heure.

LIFE ON DEATH ROW

(10 novembre)

Avec Patrick Swayze, Hector Elizondo, James T. Callahan, Nicholas Love, Kevin Hagen.
Réalisé par Mick Garris.

Un condamné à mort frappé par la foudre se voit doté d'un fantastique pouvoir de guérisseur. Il passe alors les dernières heures de sa vie à faire le bien, sachant que cette circonstance extraordinaire ne lui épargnera pas la chaise électrique. Écrit par le superviseur des scénarios de la nouvelle *Twilight zone* et réalisé par l'ancien superviseur des scénarios d'*Amazing Stories*, cet épisode en guise de réconciliation des deux séries, autrefois concurrentes, possède une idée originale et puissamment exploitée. Cependant, après le coup de théâtre final, on quitte l'épisode en restant sur sa faim, avec la dernière réplique de l'histoire : "Que va-t-il se passer maintenant ?"

GO TO THE HEAD OF THE CLASS

(21 novembre)

Avec Christopher Lloyd, Mary Stuart Masterson, Scott Coffey.
Réalisé par Robert Zemeckis.

Terrorisés par leur effrayant professeur, deux étudiants décident de célébrer une messe noire pour se débarrasser de l'horrible tyran. L'expérience marche trop bien et, pris de remords, nos héros feront tout

pour ressusciter l'homme. Mais, dans leur empressement, ils déchirent la photo utilisée lors des incantations séparant la tête du professeur du reste de son corps...

Vous avez compris que les 40 premières minutes, même si elles se laissent voir sans ennui, n'ont pour but que de nous entraîner vers le déclin final ; un monstreux Christopher Lloyd, encore plus halluciné que dans *Back to the future*, poursuit ses "meurtres", la tête sous le bras !

THANKSGIVING

(24 novembre)

Avec David Carradine, Kyra Sedgwick.
Réalisé par Tom Holland.

Au fond du puits asséché, il y a des "choses" qui envoient des morceaux d'or et des messages incompréhensibles. Le propriétaire s'empresse de vendre l'or et s'arme jusqu'aux dents, prêt à descendre chercher le butin. Mais, en son absence, sa jeune fille a gentiment fait parvenir de la nourriture aux "choses"... Adapté d'une nouvelle de Matheson, cette histoire originale et bien menée repose sur une chute que beaucoup auront découverte dès le premier quart d'heure.

THE PUMPKIN COMPETITION

(1^{er} décembre)

Avec Polly Holliday, J.A. Preston, June Lockhart.
Réalisé par Norman Reynolds.

Pour ne pas perdre une 24^e fois au concours du plus gros potiron de l'année, une vieille avare achète la formule d'un savant et se retrouve avec un potiron gigantesque. Les problèmes commencent alors... Fable rurale, amusante et bien menée.

WHAT IF... ?

(8 décembre)

Avec Jake Hart, Clare Kirkconnell, Tom McConnell, Ric Cane.
Réalisé par Joan Darling.

Un petit garçon, délaissé par ses parents et étouffé par un environnement aseptisé, imagine ce qui pourrait se passer s'il se retrouvait seul. Histoire d'enfant pas encore né, bien mise en image mais plutôt obscure.

Nous tenons à remercier Randy et Jean Marc Lofficier, sans qui visionner *Amazing Stories* n'aurait été qu'un rêve. Las, ce fut souvent un cauchemar !

MANNEQUIN • USA • 1986 • Un film de Michael Gottlieb • Scénario : Edward Ruyoff et Michael Gottlieb • Directeur de la photographie : Tim Smithe • Décors : Jason Kissio • Montage : Richard Halsey, A.C.E. • Musique : Sylvester Levy • Mannequins : Richard Harrington • Effets spéciaux : Phil Covy • Mannequins sculptés par : Jency Wolf-Rager • Production : Art Levinson • Distributeur : Catinon • Durée : 90 min • Sortie : le 13 mai 1987

INTERPRÈTES : Andrew MacCarthy (Jonathan Switcheo), Kim Cattrall (Emmy), Eselle Gentry (Jane Linkin), James Spader (Richards), G.W. Bailey (Felix), Carole Davis (Roxie), Stephen Vinnich (B.J. West), Christopher Malher (Armand).

L'HISTOIRE : "Jonathan Switcheo est décorateur au grand magasin "Prince and Co". Toute la nuit il travaille d'arrache-pied pour rendre attrayante la devanture du magasin, et essayer ainsi d'éviter une faillite organisée par le concurrent direct de "Prince and Co". Au cours de cette nuit, un événement extraordinaire se produit, un mannequin prend vie devant lui. La jolie jeune femme s'appelle Emmy, et prétend être la réincarnation d'une princesse égyptienne..."

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Michael Gottlieb comme Alan Parker ou Ridley Scott, vient de la publicité. Il signe avec *Mannequin*, son premier long-métrage. "J'ai eu l'idée de ce film, il y a cinq ans", déclare-t-il. "Avec que je marchais dans la 5^e avenue à Manhattan, j'ai eu l'impression de voir bouger un des mannequins dans la vitrine de Berdorf Goodman". Le plus difficile dans la préparation du film, a été d'en trouver la vraie vedette : le Grand Magasin contemple : un bâtiment de douze étages, datant de 1911, le John Wanamaker.

Kim Cattrall, qui interprète Emmy, le mannequin est née en 1956 à Liverpool. Son premier rôle à l'écran fut dans *Rosbud* d'Otto Preminger. Après le théâtre, où elle apparaît dans le *Rocky Horror Show*, elle signe un contrat à la Universal, et apparaît dans de nombreuses séries télévisées comme *Sturks et Hutch*, *Columbo*, *Droles de Danes*. Son rôle le plus important est celui de la compagne de Kurt Russell dans *Les aventures de Jack Burton dans les Griffes du midwin* (voir l'écran fantastique n°72).

Né en 1964 dans le New-Jersey, Andrew MacCarthy fait partie de la nouvelle génération du cinéma Américain. Sa première apparition fut dans *Class*, aux côtés de Jacqueline Bisset et Rob Lowe. On l'a vu dans *Tutti Frutti* de Michael Dinner et *Rose Bonbon* d'Howard Deutch. Sur scène il a triomphé à Broadway en 1986, avec Matt Dillon pour partenaire dans une pièce dramatique sur vietnam : "Boys of Winter".

MANNEQUIN



L'ÉCRAN
FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

FANTASTIQUE

STREET TRASH

METROPOLITAN FILMEXPORT
IMPORT



METROPOLITAN FILMEXPORT présente "STREET TRASH" Un Film de Fred et Jim Muro
Avec : BILL CHEPIL, MIC NOTO, MIKE LACKEY, JANE ARKAWA, NICOLE POTTER, MIRIAM ZUCKER, MONTY STORM
C'est là l'histoire d'un groupe d'élites de la police peu appréciée, qui jouissent d'une grande liberté
dans sa manière de réprimer le crime à Times Square.

Street Trash, USA, 1986. Un film de Jim Muro. • **Scénario** : Roy Frumkes, d'après une idée originale de Jim Muro. • **Direction de la photographie** : David Sperling. • **Decors** : Robert Marcucci. • **Montage** : Dennis Werner. • **Musique** : Rick Ulrik. • **Effets spéciaux de maquillage** : Jennifer Aspinall et Mike Lackey. • **Production** : Roy Frumkes. • **Distributeur** : Metropolitan Film Export. • **Durée** : 100 mn. • **Sortie** : le 24 juin 1987.

INTERPRETES : Bill Chepil (Bill James), Vic Noto (Bronson), Mike Lackey (Fred), Jane Arkawa (Wendy), Nicole Potter (Winette), Miriam Zucker (Society Wench), Bernard Perlman (Wizy), Clarence Jarmen (Burt).

L'HISTOIRE : "Fred, 18 ans, et son jeune frère Kevin vivent derrière un anneaulement de pneus dans une vaste caisse automobile située dans les bidonvilles, royaume des clochards, au Nord-Est de Manhattan. L'épicer du coin, Ed, met un jour en vente une caisse d'un breuvage étrange, Viper, découverte dans un coin de sa cave. Toute personne buvant de ce alcool fond littéralement en quelques secondes, et chaque bouteille ne vaut qu'un dollar..."

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : *Street Trash* est le premier film de Jim Muro. Etudiant de Roy Frumkes à l'école d'Arts visuels de New York, il investit dans un système steadycam. Il étudie cette technique sous l'égide de son créateur et produit un court-métrage de 10 mn qui sera le point de départ de *Street Trash*. Roy Frumkes produit, écrit ou dirige des films depuis plus de 18 ans. Son premier film, en tant qu'assistant réalisateur et producteur associé, *The Projectionist*, fut choisi en 1971 par le Museum d'Art moderne comme l'un des trois meilleurs films de l'année. Il mit en scène une émission de télévision "Un soir chez Dangerfield", fut le co-auteur du scénario de *The Comeback Trail* que joua Buster Crabbe. Son *Document of the Dead*, documentaire de long-métrage sur la carrière cinématographique de George A. Romero, commenté par Susan Tyrrell, remporta la plus haute récompense, le Gold Award au Festival International du Film de Houston. *Burt's Biker*, un documentaire dramatique sur des enfants malades, qu'il écrivit et dirigea, commenté par Glenda Jackson, fut diffusé en février 1984 sur N.B.C. et remporta le D.W. Griffith Award. Depuis lors, il organise, produit et met en scène la cérémonie de remise des récompenses de l'association D.W. Griffith, travaillant avec Paul Newman, Bette Davis, Tony Randall, Jamie Lee Curtis, Lili Gish, Jose Ferrer, William Hurt et Raul Julia. Il est enseignant depuis dix ans la mise en scène et l'écriture de scénarii. Il fut le vice-président de la BBC, chargé des archives des films en Amérique, gère des cinémas pour le circuit United Artists, écrit des articles et chroniques et fait partie du conseil d'administration de "The National Board of Review of Motion Pictures".

Bill Chepil, qui incarne le flic renégat Bill James dans *Street Trash*, a le look et le charme d'un Bronson. Avant de jouer la comédie, il fut pendant 16 ans officier de police à New York dans le quartier de Times Square, où le crime était monnaie courante. Bill servit également de conseiller à Gail Sheehy lorsqu'elle écrivit "Husling", une chronique de la prostitution à New York. Il fut aussi le conseiller technique de la production pendant l'écriture de *Street Trash*. Bill a appartenu pour un temps assez court au Goon Squad, un groupe d'élite de la police peu appréciée, qui jouissait d'une grande liberté dans sa manière de réprimer le crime à Times Square.

Jennifer Aspinall, chargée des maquillages spéciaux de *Street Trash*, possède son propre laboratoire à New York où elle sculpte, modèle et peint à la main ses maquillages. Récemment, le travail de Jennifer a été mis en vedette dans *Toxic*. Elle a travaillé sur beaucoup de productions et de nombreuses scènes de théâtre (notamment pour le "Rocky Horror Show") et enseigne le maquillage à la fois pour le cinéma et le théâtre à l'Actors Makeup Studio à New York. Mike Lackey et Jim Muro se sont rencontrés alors qu'ils étudiaient ensemble et ont travaillé sur une version courte de *Street Trash*. Dans le long-métrage, Mike joue également le rôle principal de Fred, le plus âgé des deux frères, et supervise les effets spéciaux, un important travail comprenant sept scènes de "fonte" et beaucoup d'effets mineurs complexes. Mike a travaillé sur plusieurs films : coordination de cascades, rôles et maquillages entre autres pour George A. Romero dans *Tales from the Dark Side*.

Jay, 1985. Un film de Roland Emmerich • Scénario : R. Emmerich, Hans J. Haller et Thomas Lechner • Directeur de la photographie : Egon Werdin • Musique : Paul Gilchrist • Montage : Tommy Wiegand, Carl Colpaert et Alan Toomayan • Effets spéciaux : Hubert Bartholomae • Production : Centropolis • Distributeur : Europacomp • Durée : 94 min • Sortie : juin 1987 à Paris.

INTERPRÈTES : Joshua Morrel (Jay), Eva Krill (Laura), Tammy Shields (Sally), Jan Zierold (Martin), Barbara Klein (D. Hardin), Matthias Krans (Bernie).

HISTOIRE : « Depuis la mort de son père, Jay, un garçon de onze ans, vit seul avec sa mère Laura dans les faubourgs d'une petite ville américaine. Il souffre beaucoup de cette disparition et arrive à parler avec lui d'une manière surréaliste, par l'intermédiaire d'un téléphone jouet. Pour Jay, son père continue à exister dans une autre dimension. Ce don naturel fait de lui, à l'école, un être à part, rejeté par ses camarades. Ce isolement permet à Jay de créer son propre univers fantastique ; grâce à ses facultés, il est capable de donner vie à ses jouets qui deviennent ses amis. Cependant le contact avec l'au-delà attire aussi des créatures inquiétantes. Quand celles-ci attaquent les enfants de sa classe, Jay oublie leur méchanceté et vient courageusement à leur aide... »

L'ECRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Jay est, après *Le principe de l'arche de Noé*, le 2^e film du jeune cinéaste allemand Roland Emmerich. Après des études consacrées à l'Art et à la Photographie, il a travaillé dans la publicité, la radio et l'illustration de livres pour enfants. Roland Emmerich étudia également à l'Académie de Télévision et de Cinéma de Munich. Sa formation achevée, il crée la Compagnie Centropolis Film Production. Peu après la sortie du *Principe de l'arche de Noé*, en février 1984, l'équipe réunit autour de Roland Emmerich dans des ateliers d'usage loués dans le Bade-Württemberg, a commencé la préparation du tournage de *Jay*, conçu pour être un film à suspense dans la lignée du grand cinéma de divertissement américain. La profusion des effets spéciaux obligea les créateurs à innover constamment. Pour avoir un aperçu des trépass nécessaires, on conçut un story board détaillé. Toutes les techniques furent employées, de l'écran bleu à l'animation par ordinateur. Dans des productions de type *Star Wars*, il est possible d'effectuer, des compositions très compliquées pouvant aller jusqu'à 48 fragments d'images. Pour obtenir les fragments destinés à la composition, Roland Emmerich a employé le procédé du Frontlight/Backlight, qui fonctionne schématiquement ainsi : dans une scène un jouet doit par exemple voler à travers un couloir. On filme d'abord celui-ci. Cette prise de vue va ensuite à l'atelier de trépass, où l'on accroche le jouet sur une paroi blanche. On l'éclaire de face, exactement comme il l'aurait fait dans le couloir. Ensuite, la caméra se déplace par rapport à l'objet, de façon à donner plus tard l'illusion que c'est lui qui bouge. On étend alors la limite de face, puis on éclaire l'objet par derrière, à contre-jour, pour ne plus voir qu'une ombre ; puis la caméra effectue exactement le même déplacement que précédemment par rapport à l'objet. Cette 3^e prise de vue montre alors une tache noire qui court dans l'image et que l'on appelle le "masque baladeur". À partir de ce film, on fabrique un contre-masque pour cacher le système d'accrochage de l'objet, c'est-à-dire que tout est noir autour de l'objet qui, lui, est complètement transparent. La superposition de ces 4 films copies l'un sur l'autre — donne alors l'impression que l'objet vole effectivement dans le couloir. C'est de cette façon que furent tournées les scènes de poursuite avec les jouets de "Star Wars". Les mouvements de caméra de prise 2 et 3 doivent évidemment être rigoureusement identiques, afin qu'ensuite, lors du processus de copie, les fragments s'adaptent l'un à l'autre. Aucun caméraman ne peut travailler aussi précisément. C'est donc à Hubert Bartholomae qu'incomba la tâche de construire une nouvelle caméra contrôlée par ordinateur. « Pour ces images hypersophistiques », déclare-t-il, « il fallait un matériel nouveau. Avec cette caméra, on invente des choses qui n'existent pas. L'aventure du cinéma réside dans sa capacité à produire de nouvelles images », conclut-il. Roland Emmerich, grâce à sa société, est totalement indépendant. « Je suis le seul à faire ce que beaucoup de gens en Allemagne reçoivent de faire : des films indépendants », affirme-t-il. « Je suis mon propre producteur, je ne suis sous la coupe de personne et peux donner à mes films la tonalité que je désire. Je fais les films que j'aimerais voir... ». Roland Emmerich tourne actuellement *Hollywood Monster*, une parodie des films d'épouvante américains.

Il ne fallut pas moins de 1.300 enfants auditionnés pour découvrir Joshua Morrel, qui incarne le petit Jay. Bien que né à Hawaii en 1974, il vit à Stuttgart avec sa famille. Il suivait des cours dans une école américaine quand Roland Emmerich l'a découvert. Très sportif, il a deux passions : le basket et le football. Jan Zierold, qui interprète Martin, le professeur de Jay, a fait des études d'architecture : Jay est son premier film.

FANTASTIQUE

JOEY

FANTASTIQUE



JOEY une production de NEW WORLD PICTURES
un film réalisé par ROLAND EMMERICH • Scénario de HANS J. HALLER • THOMAS LECHNER
un film dédié aux KLAUS KROMBACH • JOHANN MORRELL • TAMMY SHIELDS
un film dédié aux ROLAND EMMERICH • MONTAGE DE PAUL GILCHRIST • Distribution de la photographie EGO WERDIN
Copyright 1986. © NEW WORLD PICTURES avec l'éditeur film Innovation

L'ECRAN FANTASTIQUE

FREDDY 3 - LES GRIFFES DU CAUCHEMAR



A Nightmare on Elm Street 3 : Dream Warriors, U.S.A., 1987. Un film de Chuck Russell • Scénario : Wes Craven, Chuck Russell, Frank Darabont et Bruce Wagner, d'après une histoire de W. Craven et B. Wagner basée sur les personnages créés par Wes Craven • **Directeur de la photographie** : Roy Wagner • **Directeurs artistiques** : Mick Strawn, C.J. Strawn • **Musique** : Angelo Badalamenti • **Montage** : Terry Stocks, Chuck Weiss • **Effets spéciaux de maquillage** : Mark Shostrom, Chris Biggs, Greg Cannom, Matthew Mungle • **Maq. de Freddy** : Kevin Yagher • **Effets spéciaux** : Dreamquest • **Production** : New Line/Heron Communications/Smart Egg Picture • **Distributeur** : Eurogroup • **Durée** : 96 mn • **Sortie** : le 17 juin 1987 à Paris.

INTERPRÈTES : Robert Englund (Freddy Krueger), Heather Langenkamp (Nancy Thompson), Patricia Arquette (Kristen Parker), John Saxon (Sheriff Simms), Priscilla Pointer (D'Elizabeth Simms), Craig Wasson (D'Neil Goldman) et Zsa Zsa Gabor.

L'HISTOIRE : "Dans un hôpital psychiatrique de Springwood, des adolescents sont soignés suite à de graves cauchemars. Le D^r Goldman, qui les suit, est perplexé sur les causes de cette curieuse épidémie. Ses patients refusent de dormir et d'évoquer la cause de leur cauchemar collectif. Lorsque le D^r Nancy Thompson rejoint l'hôpital, la situation semble évoluer. Spécialisée dans les troubles du sommeil, elle est une des victimes de Freddy Krueger, meurtrier de nombreux enfants, avant d'être lynchée d'une horrible façon par leurs parents, une quinzaine d'années auparavant. Depuis, il revient hanter les rêves des adolescents. Le personnel hospitalier demeure sceptique, et Nancy doit lutter pour convaincre Goldman de la laisser utiliser de nouveaux traitements. Finalement, Goldman accepte. Les patients sont placés sous hypnose afin de les aider à maîtriser leurs cauchemars. Mais Freddy est sur ses gardes. Il se joue des participants, et choisit de les éliminer un à un, pendant leur sommeil hypnotique..."

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Freddy Krueger est devenu en l'espace de trois films l'égal de Norman Bates (*Psychose*). Pour accroître le mythe, Wes Craven, réalisateur du premier volet de la série et créateur du personnage, a repris du service en tant que scénariste et producteur. "Pour ce nouveau film, nous avons décidé qu'une seule personne ne pouvait combattre Freddy", explique Craven. "Ce devait être le fait d'un groupe, car la possession de l'esprit de ses victimes a rendu Freddy plus fort". Le groupe est formé par les sept teenagers qui habitent la fameuse Elm Street. "Nous n'avons pas simplifié les personnages comme dans les autres films du genre", souligne Craven. "C'est de loin le plus ambitieux des trois scripts. Je suis l'évolution de Freddy depuis le début. Plusieurs acteurs ont interprété Jason (la série *Vendredi 13*), mais il n'y a qu'un Freddy. Il est malin, diabolique, il adore s'amuser avec ses victimes. Le public aime le haïr, et ne rit pas de lui".

Le réalisateur Chuck Russell s'est installé à Hollywood voici 12 ans sans expérience cinématographique préalable. Il commence comme assistant de production. "J'étais complètement fasciné d'être sur un plateau. Je n'avais pas de contact, je me débrouillais seul". Sa tenacité fut récompensée : il devint assistant réalisateur sur *La course à la mort de l'an 2000* et *Canal Run*. "Cela peut paraître naïf", déclare Russell, "mais réaliser un film n'est pas de tout repos. Bob Shaye, le président de New Line, avait vu mon travail sur *Dreamscape*, dont j'étais co-scénariste. Mais j'ai été producteur sur assez de films pour connaître les qualités requises". En tant que producteur, on lui doit le récent *Back to School*. Pourtant, son genre de prédilection demeure le fantastique. "Je pense que *Nightmare on Elm Street* est l'un des meilleurs films d'horreur contemporains. Il m'effraie encore lorsque j'y pense. Dans les deux premiers de la série, nous voyons les effets engendrés par les cauchemars des adolescents. Dans le troisième, nous pénétrons plus profondément dans le territoire de Freddy. Nous développons davantage son personnage. Quand on réalise une suite, on doit élargir le scénario original et l'améliorer".

Avant de connaître le succès avec le personnage de Freddy, Robert Englund était surtout connu pour son rôle d'extra-terrestre dans le feuilleton "Y". Rien ne laissait pourtant présager que Freddy deviendrait un personnage-culte à travers le monde. "Je connais parfaitement ses réactions", explique Englund. "Pour la voix, on ne peut pas me doubler. Je penche mon cou d'une certaine façon pour le faire paraître irréal. Il a aussi beaucoup d'humour, un peu bizarre". Le 3^e volet de la série fut le plus éprouvant sur le plan physique. Le maquillage nécessitait 4 heures d'application et une heure pour le retirer. Patricia Arquette perpète la tradition d'une famille de comédiens. Sa sœur, Rosanna, est devenue avec *Recherche Susan désespérément* et *After Hours* une actrice de premier plan. "Nous ne sommes pas jalouses", précise Patricia, 18 ans. "*Nightmare 3* est mon premier film. Ce n'est pas facile de débiter quand on est aussi bien entouré chez soi. Mais Rosanna m'a beaucoup aidé. Je suis fière de ce qu'elle fait".

"J'aime la violence cinématographique et le sang à l'écran."

ROBERTA FINDLAY

L'HORREUR AU FEMININ

Par Giuseppe Salza

Le cinéma d'horreur semble envahir les rues de New York aujourd'hui. En effet, d'un bout de la ville à l'autre, on voit des compagnies de productions indépendantes ouvrir des bureaux. Là, c'est la New Line, ici, Manley Inc., ailleurs, la Troma. Quant à l'agence de l'Empire, elle offre les films de Tim Kincaid (*Breeders*, *Mutant Hunt*). Mais un nouveau nom brille aujourd'hui au firmament new-yorkais. Celui de Roberta Findlay qui revêt un éclat particulier pour deux raisons : c'est une femme, séduisante qui plus est, et elle fait des films d'horreur !

Roberta Findlay, la trentaine, est à la fois metteur en scène, chef opérateur et productrice de ses films. Elle vient de créer sa compagnie de production, la Reeltime, qui jouit d'une bonne réputation dans le milieu : celle de livrer des films d'horreur destinés au grand écran pour moins d'un million de dollars. Roberta, qui est la veuve du réalisateur Michael Findlay (auteur, dans les années 70, de *Shriek of the Mutilated* et *Snuff*), a déjà mis en scène trois films d'horreur à ce jour : *Game of Survival*, *The Oracle* et, plus récemment, *Blood Sisters*.

De ces trois films, *The Oracle* est peut-être le plus familier au public européen. Un jeune couple s'installe dans un appartement naguère occupé par un vieux médium qui a mystérieusement disparu. La fille a un "contact" avec le fantôme d'un homme d'affaires tué plusieurs années auparavant par un homme de main payé par son épouse bien-aimée. C'est au tour de la jeune femme d'être menacée. Personne ne peut l'aider, en dehors du fantôme, et encore, ce n'est pas certain...

Une autre réalisatrice avait marqué le genre, dans les années 70 : Stéphanie Rothman ; mais Roberta Findlay refuse de voir associer son



Une jeune femme découvre ses pouvoirs de médium ("The Oracle")

nom avec le sien ; pas plus qu'elle ne se sent solidaire de la démarche de ses consœurs new-yorkaises. Elle est originaire du Bronx et c'est un portrait très vivant, très intéressant, que nous donne d'elle même cette jeune femme apparemment inconsciente de l'importance qu'elle revêt dans le cinéma d'épouvante américain d'aujourd'hui.

Parlez-nous un peu de vos débuts...

Tout a commencé quand j'étais au New York City College. Je suivais en même temps les cours de la Manhattan School of Music, et c'est là que j'ai rencontré Michael Findlay, mon futur mari, qui était déjà passionné par les films d'horreur. A ce moment-là, j'étudiais le piano ; je croyais pouvoir en faire une carrière. Michael et moi, nous allions très souvent au cinéma, à la séance de minuit, voir toutes sortes de films fantastiques, et c'est ainsi que j'ai commencé à m'intéresser au genre. Puis je me suis mise à la photo, et très vite, je me suis consacrée au cinéma. En six mois, j'avais appris à manier une caméra 35 mm. A ce moment-là, mon mari et un ami commun avaient réussi à trouver 50.000 dollars, et nous avons fait notre premier film.

Vous avez fait vos débuts dans le genre en assurant la prise de vues de deux des films de votre défunt mari, Snuff et Shriek of the Mutilated. Parlez-nous de ces films...

Snuff n'est sorti qu'en 1976, mais nous l'avons tourné en 1971. J'aurais bien du mal à vous parler du sujet car, pour être très franche, il n'y avait pratiquement pas de scénario ! Disons qu'il y était vaguement question d'une série de meurtres à la Charles Manson. Ce projet, intitulé au départ *The Slaughter*, a fini par donner un navet de la pire espèce, mal éclairé, affublé d'effets spéciaux nullissimes et horriblement doublé, pour couronner le tout (le film avait été tourné en Argentine).

C'est le distributeur new-yorkais Allan Shackleton qui l'a déterré en 1976 et qui l'a rebaptisé *Snuff*, dans ce que j'appellerai un coup de génie publicitaire. Il avait imaginé de profiter de la prétendue vogue des vrais films de snuff aux Etats-Unis, ce qui a évidemment déclenché une levée de boucliers de la part des groupes de féministes et les femmes se sont mises à défiler avec des pancartes devant les salles ! Comme chacun sait, il n'y a pas de mauvaise publicité, et le film a connu une certaine notoriété. Le bouche à oreille a fait le reste : plus les gens se disaient que le film était mauvais, plus ils allaient le voir ! Mais les féministes continuaient à sévir, ce qui suffit à prouver que pas une seule ne l'avait vu parce qu'elles se seraient alors immanquablement rendu compte que tous les effets spéciaux étaient médiocres.

Mon deuxième film portait aussi un titre génial : *Shriek of the Mutilated* — littéralement : "le hurlement du mutilé"... Je l'ai tourné en 1974. C'était encore un petit film fauché à base de boucherie. Il y était question d'un groupe d'étudiants qui montaient une expédition dans l'Himalaya, à la recherche du Yéti légendaire, de l'Abominable Homme des Neiges. De surcroît, ils découvraient une secte secrète d'adeptes du cannibalisme... Encore une fois, nous avions affaire à des investisseurs au petit pied qui s'étaient dit que cela pourrait être amusant de faire un film sur le Yéti. Les maquillages étaient particulièrement nuls, mais le Yéti battait tous les records : il mesurait un mètre soixante ; c'était notre producteur, Ed Adlum, dans un infâme costume en fourrure synthétique, cousu par sa femme. Il était tellement ridicule que j'ai été obligée de le filmer avec un filtre diffusant pour qu'on le voie le moins possible !

Qu'avez-vous fait entre la sortie de Snuff et la création de Reeltime, votre société de production ?

Pas grand'chose, à vrai dire. J'ai tourné quelques petits films pour la télévision par câble. Comme Wes Craven et Sean Cunningham, j'ai fait quelques films "X" et j'ai travaillé sur des productions new-yorkaises indépendantes. Mais tout ce temps-là, je ne perdais pas de vue mon projet : fonder la Reeltime et faire de meilleurs films.



Huit lycéennes ont décidé de passer la nuit dans une maison "hantée". Leurs petits amis ont truffé la

Reeltime est en train de faire son chemin à New York, où l'on a vu pousser comme des champignons des firmes qui se sont déjà spécialisées dans un certain genre. Quel est précisément votre créneau ?

Il y a maintenant quatre ans que Reeltime existe, et depuis le premier jour, nous nous sommes consacrés à la production de films d'horreur et d'action. La demande est constante depuis les années 30 en ce qui concerne les films d'épouvante. Quant à l'action et la violence, on n'arrête pas d'en redemander depuis le début des années 80. Nous nous sommes dit que c'était un bon choix. Nous savions que nous avions de fortes chances de succès à condition d'arriver — dans un premier temps du moins — à tenir nos budgets dans les limites du million de dollars et de négocier une distribution régionale et non pas nationale.

A l'heure actuelle, *The Oracle* est sorti dans un grand nombre de régions aux Etats-Unis et il marche bien. Plutôt que de risquer d'engloutir deux millions de dollars dans la publicité pour une sortie nationale, nous préférons limiter les dégâts et nous sommes bénéficiaires. Et puis, de cette façon, si à un moment donné nous constatons que nous perdons de l'argent, nous pouvons toujours retirer le film sans courir le risque de faire des pertes substantielles.

L'aspect le plus intéressant de votre carrière réside dans le fait qu'à notre connaissance, vous êtes la seule femme réalisatrice de films d'horreur aux Etats-Unis. C'était le cas de Stephanie Rothman, dans les années 70.

Voyez-vous un lien quelconque entre vos deux expériences ?

Il se peut que je sois la seule femme à faire des films d'horreur aux Etats-Unis, aujourd'hui, mais ça n'affecte en rien mon travail. On ne retrouve aucun symptôme de féminisme dans mes films ! Je suis metteur en scène et chef opérateur, pas femme-réalisatrice et caméra-woman. Je dirais même que mes personnages féminins sont plutôt moins indépendants que dans la plupart des autres films d'horreur. Je n'ai pas de ces préjugés stupides. J'essaie de faire des films d'épouvante distrayants, amusants, traditionnels, et le fait que je sois une femme n'a rien à voir là-dedans !

Vous n'êtes pas, et de loin, la première réalisatrice américaine. En dehors de vous, on pourrait citer d'autres noms tels Susan Seidelman, Penelope Spheeris, Amy Heckerling, Elaine May et Amy Jones. Mais n'avez-vous pas un peu l'impression qu'en faisant des films d'horreur, vous êtes en quelque sorte une pionnière ?

Non, je ne me prends pour rien de tel. Il y a des tas de femmes qui font des films en Amérique de nos jours. Des centaines. Mais je ne fais pas partie de leur "Club" car je ne tourne pas des films "sensibles" ou qui appréhendent la réalité "d'un point de vue féminin". J'aime les films d'horreur, c'est tout ! Et si c'est faire œuvre de pionnière que d'hurler "Faites couler le sang !" alors d'accord, je suis une pionnière !

Vous vivez à New York. Retrouve-t-on dans vos films des éléments de votre passé, de votre expérience new-yorkaise ?



demeure de pièges afin de les effrayer...

Il semble, cependant, que la demeure possède bel et bien un esprit diabolique ! ('Blood Sisters').



Démons, fantômes, et effusions de sang, *The Oracle* a connu bien des problèmes avec la censure.

C'est certain. Pour *Game of Survival*, la première production de Reeltime, je me suis librement inspirée de mes souvenirs d'enfance dans le Bronx. C'est un film très violent, sauvage, qui parle d'un gang de la rue. Ils ont investi un bâtiment dont ils ont fait leur quartier général. Le gardien de l'immeuble appelle la police et la bande est arrêtée et emmenée au commissariat, mais — et c'est typique du système judiciaire américain — les voyous sont libérés et se retrouvent dehors le jour même. Ils décident évidemment de se venger du gardien et des occupants de l'immeuble et ils entreprennent de récupérer le bâtiment, étage après étage, en tuant les locataires au passage. Ceux-ci sont bien obligés de se serrer les coudes — alors que jusque-là ils refusaient seulement de se parler — afin de repousser la menace avant d'être tous exterminés.

J'ai vraiment vu se produire ce genre de choses. C'est la réalité, dans toute son horreur et sa brutalité. Naturellement, le comité de censure n'a jamais entendu parler de cette réalité-là et a refusé le label "R" — restricted audience, c'est-à-dire l'autorisation aux mineurs accompagnés — même après en avoir fait couper toutes les scènes mettant en œuvre des effets spéciaux ! Ils ont donné pour raison que le film était trop sadique. Nous l'avons donc sorti en version intégrale sur cassette. Parlez-nous du tournage de *The Oracle* ?

C'est un film de 700.000 dollars, que nous avons tourné en quatre semaines. C'était — c'est encore — notre film le

plus ambitieux à ce jour, et je crois que ça se voit. Nous nous sommes donnés beaucoup de mal pour nous assurer le concours de bons acteurs, nous avons tourné dans des endroits inhabituels, et surtout, nous avons un très bon scénario.

The Oracle est un film sur le surnaturel, qui fait appel à des effets spéciaux terrifiants, notamment les maquillages. Nous pensons à la séquence du visage fondant... Qui les a réalisés, et comment les avez-vous filmés ?

Le scénario impliquait un certain nombre de maquillages très explicites, puisqu'il y était question de démons, de fantômes, de monstres et d'effusions de sang, qui n'avaient rien de surnaturelles, elles. Nous étions bien conscients de l'importance de faire appel à une équipe de bons techniciens d'effets spéciaux, et c'est ainsi que nous avons rencontré tous les maquilleurs de New York avant d'arrêter notre choix sur *Horrorfx*, une nouvelle compagnie dirigée par trois jeunes génies des effets spéciaux, Ed Varuolo, Mike Maddi et Ralph Cordero, qui ont mis à notre disposition des moulages et des modelages absolument étonnants. Ils ont fait un excellent travail pour *The Oracle*, alors que c'étaient des novices dans le domaine du cinéma.

Ils ont notamment créé un cadavre artificiel entièrement articulé qui surpasse ceux du *Retour des Morts Vivants*, nous leur devons aussi cette séquence de "visage en fusion" particulièrement spectaculaire. Dans la scène finale, le personnage maléfique du film rencontre son destin en donnant un coup de hache dans un fût métallique plein d'acide. Les techniciens de *Horrorfx* ont réalisé une transformation en dix étapes, en appliquant sur le visage de l'acteur, pour les quatre premiers stades, des prothèses montrant un état de décomposition de plus en plus avancé, et en employant, pour les derniers, des mannequins articulés toujours plus pourrissants. Au fur et à mesure que l'acide se répand sur le visage du personnage, on le voit fondre devant la caméra. C'est très graphique, très convaincant. Un chef-d'œuvre !

Est-il vrai que *The Oracle* aurait été légèrement raccourci afin d'éviter l'interdiction en salle ? Eh bien, ça c'est l'autre aspect de l'histoire. Une fois encore, malheureusement, la censure a trouvé la scène trop scabreuse et nous en a fait couper la majeure partie. Maintenant, on ne voit plus que quelques plans très rapides : le début, au moment où il reçoit l'acide en pleine face, un rapide fondu sur la fusion, puis le corps sur le sol. C'est grotesque, quand on pense que la

JENNIFER WAS DESIRED
AND THEN SEDUCED...
NOW THE HORROR BEGINS.

THE ORACLE

A POWER THAT IS ANCIENT.

Starring CAROLINE CAPERS POWERS ROGER NEIL VICTORIA DRYDEN
PAM LATESTA CHRIS MARIA DEKORON
Director of Photography ROBERTA FINDLAY Assistant Director RAFAEL GUADALUPE
Screenplay & Original Story by R. ALLEN LEIDER
Music Composed by WALTER E. SEAR & MICHAEL LITOVSKY
Produced by WALTER E. SEAR Directed by ROBERTA FINDLAY

scène d'arrachage du visage de *Poltergeist* était autorisée aux enfants accompagnés....

Et puis ils ont aussi exigé que nous coupions la majeure partie des scènes d'effusion de sang. Nous avons finalement obtenu l'interdiction aux mineurs.

En dehors même de ces considérations, que pensez-vous de la censure et des interdictions ?

Je pense que le système tel que nous le connaissons aujourd'hui, aux Etats-Unis, est une véritable atrocité. C'est une censure pure et simple. C'est la censure qui dicte aux auteurs ce qu'ils peuvent mettre dans leurs films et ce qu'ils ne peuvent

pas y mettre. Je trouve ça exaspérant et anticonstitutionnel. Le seul recours des cinéastes est de sortir leur film sans classement par la censure, comme *Re-Animator* et *Game of Survival*, ce qui le condamne à mort à court terme, la plupart des salles refusant de mettre à l'affiche un film qui n'a pas son classement, point final.

Je ne suis pas non plus pour la pure et simple suppression du classement, mais il n'y a qu'à voir le conservatisme dont le MPAA fait preuve aujourd'hui. Regardez *Vendredi 13, Chapitre 6* : on n'y trouve pas de violence ou de sexe, sinon hors champ, et le film a été interdit aux mineurs non accompagnés... Pour moi, une révision complète du système s'impose. Il serait temps de revenir sur l'interdiction aux moins de 13 ans, qui n'a pas de sens, et de mettre en place une nouvelle grille qui prévoirait un classement légitime "pour adultes uniquement".

Blood Sisters est sous-tendu, de bout en bout, par un thème sexuel omniprésent. Vous n'ignorez pas que pour des réalisateurs comme Cronenberg — il suffit de voir *La Mouche* — ou Stuart Gordon, l'érotisme et la perversion sont très proches de l'horreur graphique. Ils en font une sorte de réaction contre la morale hollywoodienne et le sexisme conservateur de films

comme *Vendredi 13*. Situez-vous *Blood Sisters* dans cette lignée ?

Je vous dirais que non. Nous savions parfaitement que nous risquions l'interdiction aux mineurs avec *Blood Sisters*. Nous avions déjà eu affaire deux fois au MPAA, pour nos deux films précédents, et nous savions avec une grande précision ce qu'ils accepteraient et ce qu'ils ne laisseraient pas passer. Par exemple, ils sont un peu plus tolérants sur le chapitre de la nudité féminine, maintenant, mais ils n'autorisent la violence que sous la forme de rapides coupures relativement inoffensives. Alors, au lieu de tenter de nous bagarrer avec le système, ce qui aurait été

très pénible pour tout le monde, nous avons tourné *Blood Sisters* en pensant à ce qu'on nous laisserait montrer en fin de compte. Et nous avons bien fait : *Blood Sisters* est sorti avec une seule coupure de dix images dans une scène d'assassinat. Mais comme ça nous était autorisé, nous y avons introduit beaucoup plus de sexe. Nous avons enclenché un processus de casting sans précédent et nous avons fini par engager les huit plus belles actrices de New York, en nous disant que si nous ne pouvions pas leur donner du sang, au moins, nous leur donnerions des seins !



Pam La Testa victime d'un acide lui dévorant le visage ("The Oracle").

C'est ainsi qu'on y voit plusieurs scènes d'amour, au cours desquelles les filles sont possédées par les esprits. Il y a notamment une scène qui montre Gretchen Kingsley, qui est peut-être la plus belle fille jamais immortalisée à l'écran — façon de parler, parce qu'elle est tuée d'un coup de fusil — en train de faire l'amour avec son petit ami, et c'est plutôt mouvementé. Mais en fin de compte, ça n'a rien de scandaleux et nous savions que le MPAA n'en prendrait pas ombrage. Disons que nous sommes allés aussi loin que nous pouvions aller sur le plan sexuel, plus loin en tout cas que tout ce qui avait été fait jusque-là dans un film "R" — "restricted", pour public averti. Cela dit, dans *Re-Animator*, qui n'avait pas passé la censure, on voyait une belle fille nue en train de se faire lécher par une tête coupée. J'aurais voulu voir celle de ces messieurs du MPAA si on leur avait soumis la scène !

Quel est l'argument de Blood Sisters ?

Le héros de *Blood Sisters* — "Sœurs de Sang" — a huit ans. Il a une petite amie du même âge, à laquelle il demande de se déshabiller. Celle-ci se met à hurler "obsédé ! obsédé !" et il rentre chez lui en courant, anéanti. Or, il se trouve que "chez lui", c'est une maison de passe, où sa mère, la monstreuse — elle est énorme — tenancière, l'enferme toute la journée à double tour, ne le laissant sortir que pour aller à l'école. Donc, complètement abattu, Russ rentre chez sa mère pour la trouver au lit avec un client. Il y a un dédicé dans son esprit, il va chercher le fusil de la maison et tire sur Madame et son amant.

Quinze ans plus tard, huit jolies filles sont condamnées à passer une nuit dans la vieille demeure abandonnée. C'est la dernière épreuve avant l'admission à une fraternité quelconque. L'une des filles a comploté, avec l'aide de son petit ami, l'installation de quelques gadgets bien choisis dans la maison, afin d'achever de terroriser ses copines. En arrivant à la maison, celles-ci sont informées de la situation et elles entreprennent de visiter les lieux pour s'amuser. Mais quelque chose va de travers. Ces dames se mettent à disparaître les unes après les autres. C'est seulement au bout d'un moment qu'on se rend compte qu'un fou muni d'une arme à feu, a décidé de les abattre l'une après l'autre.

Alice, l'une des filles, décide de faire les huit kilomètres qui les sépare de la ville pour aller chercher de l'aide, pendant que les autres survivantes tentent d'organiser la résistance. Le lendemain matin, lors-



qu'Alice revient avec un car de flics, ceux-ci fouillent toute la maison en vain : ils ne retrouvent pas un cadavre, pas un indice qui témoigne que quelqu'un a mis les pieds dans la maison depuis quinze ans. Soupçonnant une mauvaise plaisanterie, ils s'en vont et c'est une Alice soulagée qui se remet au volant en riant. Elle pense rentrer en ville avec le van du petit groupe, mais au moment d'enclencher une vitesse, elle remarque... une main sanglante dépassant de sous un drap ! Les cadavres de toutes les filles mortes ont été empilés dans le van. Le psychopathe est donc dans le coin, mais qui est-ce... ?



Gretchen Kingsley et son boyfriend tués par le maniaque de "Blood Sisters".

Quels sont les effets spéciaux de Blood Sisters ?

Oh, il y en a beaucoup... Nous nous sommes évertués à les concevoir pour qu'ils fassent le maximum d'effet tout en étant les moins sanglants possibles. La violence est essentiellement suggérée, mais nous nous sommes autorisés la quantité de sang que le MPAA tolérerait. En dehors de ça, il y a des effets spéciaux optiques pour les fantômes, des effets mécaniques pour les petites créatures qui rôdent un peu partout. Le film a coûté un peu moins cher que *The Oracle*, parce qu'il y avait moins d'extérieurs.

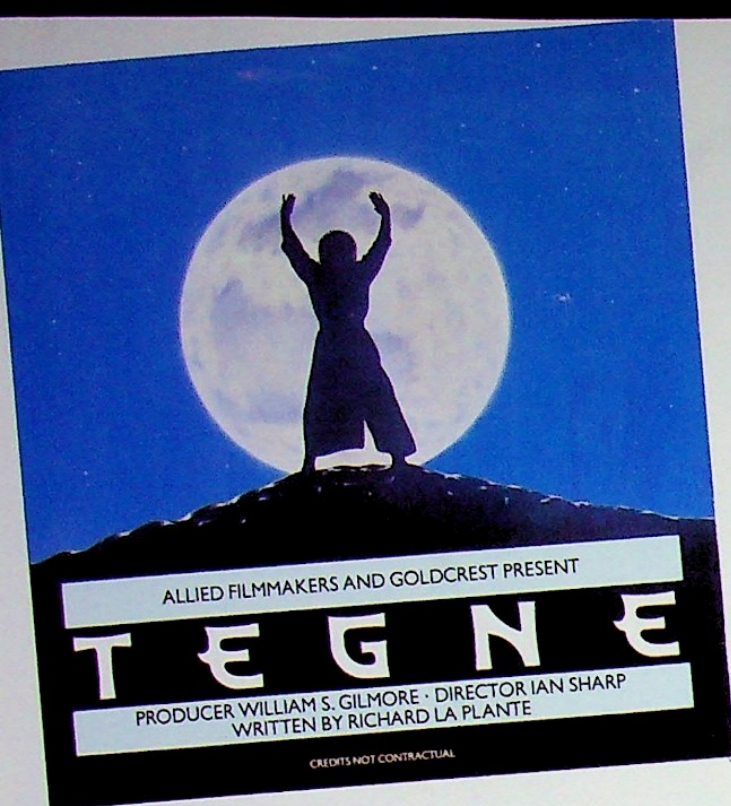
Quels sont vos projets maintenant ?

Je viens de terminer un nouveau film, un autre scénario d'horreur intitulé *Cursed*. Bénéficiant d'un budget de 3 millions de dollars, tourné à Toronto, New York et Ocho Rios (en Jamaïque) pendant 8 semaines, il s'agit de notre production la plus ambitieuse à ce jour. *Cursed* est un film d'action, dont le sujet est d'un des collaborateurs de la Reel-time, Jim Cirile, un grand amateur de SF. C'est l'histoire de Bradford Russo, un jeune collégien victime d'une malédiction, d'un sort que lui a jeté une sorcière... amateur ! Cette malédiction est vraiment étrange : Brad est ainsi incapable de rester avec quelqu'un

dans une pièce plus de 40 minutes sans que cette personne ne se suicide, usant de n'importe quel moyen... Tous ses amis et même sa famille vont périr, la police le traque et une organisation terroriste, séduite par ses "dons", essaye à tout prix de l'engager ! Pour finir, on va lui demander d'éliminer Emilio Cesto, un chef de la mafia. A la fin, bien peu resteront vivants, sauf le public, s'il ne s'est pas égaré de rire auparavant ! C'est donc une comédie d'horreur, ponctuée de scènes de meurtres parmi les plus étranges jamais vues au cinéma. Elle est interprétée notamment par un groupe d'heavy-metal rockers comprenant Jon Mikly Thor, Gretchen Kingsley et Sean Levy.

Aimez-vous, personnellement, les films d'horreur ?

Je les adore ! Cela peut vous sembler étrange, mais j'aime la violence cinématographique, le sang à l'écran... J'aime avoir peur au-delà de toute expression, et je prends beaucoup de plaisir à l'idée que je peux faire peur à mon tour. Je crois que la violence à l'écran est un grand exutoire. Elle produit un effet de catharsis sur le spectateur. Il se peut que je travaille sur des films appartenant à d'autres genres, mais je reviendrai toujours au cinéma d'horreur !



FILMS EN PRODUCTION

GRANDE-BRETAGNE

TEGNE

Réal. : Ian Sharp. "Goldcrest"
Scén. : Richard La Plante
Produit par Bill Gilmore (*Jaws*, *Little Shop of Horrors*)

• Tegne est un film d'aventure mêlant le karaté, le zen et la musique rock dans un environnement post-apocalyptique, où le héros, semi-dieu, rencontre une femme-chat.

ETATS-UNIS

BACKFIRE

Réal. : Gilbert Cates. "I.T.C."
Scén. : Rebecca Reynolds et Larry Band
Int. : Karen Allen, Jeff Fahey, Keith Carradine.

• Mara (Karen Allen) s'était mariée à Donny, riche et célèbre. Mais à son retour du Vietnam, il n'est plus qu'une épave psychotique. Mara tente de pousser son mari au suicide en lui faisant vivre ses cauchemars. La tentative rate. Donny ne parle plus, ne bouge plus de sa chaise d'infirme, pourtant les amants de la jeune femme sont tués les uns après les autres...

MALONE

Réal. : Hasley Cokliss. "Orion"
Scén. : Christopher Frank
Int. : Burt Reynolds, Cliff Robertson.

• Thriller d'action. Pour son 43^e film, Burt Reynolds incarne un homme tranquille qui s'installe dans un village où règne une ambiance violente et étrange.

THE BELIEVERS

Réal. : John Schlesinger. "Orion"
Scén. : Mark Frost
Int. : Martin Sheen, Robert Loggia

• Un père et son fils s'installent à Minneapolis et font la connaissance de la Santeria, une secte mystique qui veut le bien de l'humanité, même contre son gré. Les héros font face aux forces occultes déchaînées par les prêtres de la secte.

SHOOT TO KILL

"Empire"
Scén. : Teller Matsuno

• En l'an 3031, les planètes sont colonisées. Sur Boomtown, une ville minière dans un poste aux confins de l'espace, les extra-terrestres débarquent et réclament leur terre. Un western de science-fiction où les aliens remplacent les peaux-rouges de jadis...

HÖRRÖ

par Lionel Colin



Quadrant de Kevin Hynes.



ANDORRE

LA BESTIA DEL CREPUSCULO

Réal. et scén. : Jordi Gigo. "ATVC"
Int. : Tony Isbert.

• Jordi Gigo, réalisateur du petit pays d'Andorre. Après *El Espectro de Justine*, il tourne ce nouveau film de loup-garou, avec Tony Isbert.

FILMS SORTIS A L'ETRANGER

ETATS-UNIS

EAT AND RUN

Réal. : Christopher Hart "New World"
Int. : Ron Silver, RJ Ryan

• A New York, un détective poursuit un extra-terrestre aux manières étranges : il ne mange qu'"italien", les humains bien sûr. Réalisé en 1985 sous le titre "Mangia".

BLOOD CIRCUS

Réal. et scén. : Bob Harris. "Cinevest"
Int. : Santo Gold, Bob Harris, Tce Blanchard.

• Dans un monde parallèle, des catcheurs aux noms évocateurs de Voo Doo, Macho Man, Boy Dog, luttent à mort contre les Morads, des extra-terrestres rénégats et cannibales.

CHERRY 2000

Réal. : Steve de Jarnatt. "Pressman-Cherry 2000 prod/Orion"
Scén. : Michael Almereyda.
Int. : Melanie Griffith, David Andrews, Ben Johnson.

• Fini depuis plus d'un an, le film sort enfin. Dans une société future, la compagne androïde du héros tombe en panne. Pour trouver la pièce manquante, il faut traverser le désert. En route, il rencontre une femme-mercenaire, Melanie Griffith (*Body Double*, *Something Wild*).

PREDATOR

Réal. : John MacTiernan. "20th Century Fox". Scén. : James E. Thomas et John C. Thomas. Int. : Arnold Schwarzenegger. Maquillages : Stan Winston.

• Dans la jungle d'Amérique latine, les hommes du Major Schaefer sont exterminés un à un par un agresseur mystérieux. Schaefer seul, doit lutter pour sa vie face à un Alién...



RSCOPE

et Jack Tewksbury



The Believers



FILMS EN PROJET

ETATS-UNIS

LEVIATHAN

"De Laurentiis Entertainment"

• Dino de Laurentiis aime décemment les grosses bêtes, après King Kong II, il s'attaque à un monstre sous-marin géant. Budget en proportion : 15 M\$.

ITALIE

OUT OF THE JUNGLE

Réal. : Stephano Reali. "Carol Film"
Int. : Giuliano Gemma, Robert Powell, Van Johnson, Andrea Ferreol, Richard Bohringer.

• Sur un étonnant thème de "glissement de dimension", ce projet réunit l'aventure et la S.F. avec un casting impressionnant. Un car de touristes est obligé de s'arrêter sur une autoroute italienne à la suite d'un accident. Au moment de repartir, dix personnes manquent à l'appel, disparues dans les bois. Pour les égarés, la nature champêtre se transforme peu à peu en une jungle luxuriante peuplée de bêtes féroces...

SABBA

Réal. : Marco Bellocchio. "Faso Film"

• Co-produit par Silvio Berlusconi, le nouveau film de Bellocchio (*Le Diable au corps*) met en scène à notre époque, un groupe de sorcières venue du XVII^e siècle.

FILMS TERMINES

RFA

LE PARADIS DU DIABLE

Réal. et scén. : Vadim Glowna. "Atossa Films"
Int. : Jürgen Prochnow, Sam Waterston.

• D'après un roman de Joseph Conrad (*Lord Jim*). Deux hommes s'affrontent à mort sur une petite île du Sud-Est asiatique.

ETATS-UNIS

REMOTE CONTROL

Réal. et scén. : Jeff Lieberman. "Lorimar"

• Passer des heures à jouer avec son magnétoscope peut se révéler dangereux, parfois mortel quand on ne peut plus enclencher le retour rapide... Par le réalisateur de *Squirm* (La nuit des vers voraces) et de *Blue Sunshine* (Le Rayon bleu).

SISTER, SISTER

Réal. : William Condon. "New World"
Int. : Eric Stoltz, Jennifer Jason Leigh

• Un jeune homme invité par deux sœurs dans leur maison familiale va découvrir le secret terrifiant qui les unit...



Shoot to kill.

FILMS EN TOURNAGE

ETATS-UNIS

POLICE 2000

• Sur un scénario de Thomas Cook, et réalisé par Ridley Scott pour la télévision, ce thriller de science-fiction est destiné à être projeté en salles en Europe.

DATE WITH AN ANGEL

Réal. : Tom MacLoughlin. "De Laurentiis Entertainment"

• Emmanuelle Béart, l'ange tombé du ciel, sème le trouble dans les amours de Michael Knights et de sa fiancée Phoebe Cates (*Gremlins*). Les effets

Burt Reynolds dans Malone.

spéciaux sont confiés à Richard Edlund.

QUADRANT

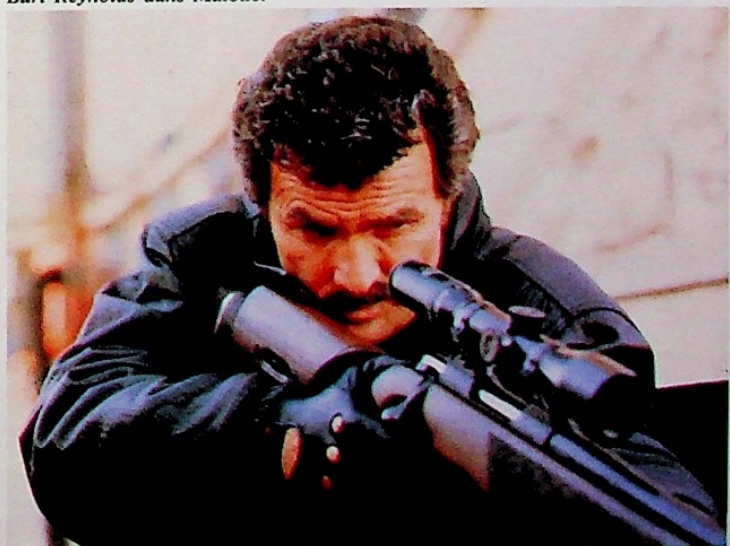
Réal. : Kevin Hynes. "Empire"

• Quand des Aliens choisissent un duplex sur terre comme champ de bataille, tous les coups sont permis pour les détruire. Contre leurs super-pouvoirs, deux familles rivalisent d'ingéniosité afin de les exterminer.

CLUB EARTH

Réal. : Gorman Bechard. "Empire"
Scén. : Gorman Bechard, Carmine Capobianco.
Int. : Loren Freeman, Carmine Capobianco, Debi Thibault, Franck Stewart.

• Quoi de mieux pour un extraterrestre à l'époque des vacances que de se payer un petit séjour sur la Terre.



NIGHT OF THE CREEPS

Ce n'était vraiment pas une bonne année pour Fred Dekker : la Fox venait de tuer *Godzilla* dans l'œuf après qu'il ait sué sang et eau sur une demi-douzaine de versions du script, sous prétexte que ça reviendrait trop cher. Le producteur pour lequel il avait écrit une histoire de James Bond en herbe avait fait appel à quelqu'un d'autre pour la réécrire... et son meilleur ami lui avait piqué une de ses meilleures idées pour en faire un film d'horreur à petit budget qui devait connaître un succès phénoménal... sans Dekker. On en connaît qui se seraient trucidés pour moins que ça. Mais Dekker n'est pas de ceux-là. Lui, c'est sur les détectives volubiles, les adolescentes en folie et les extra-terrestres qu'il s'est rabattu. En d'autres termes, il s'est vengé sur *Creeps* !

par William Rabkin

PREVIEW REX 87

« **J'**avais une idée de scénario et je me suis donné une semaine pour l'écrire, nous raconte-t-il. Si ça devait me prendre plus longtemps, je me disais que ça ne valait pas le coup. Si je n'y avais pas mis le point final le septième jour, je m'étais promis de tout jeter à la poubelle. »

Dekker termina son scénario en sept jours, pas un de plus, et le huitième, il le confia à son agent. Cette semaine de labeur devait mettre fin à une année de malheur, et une nouvelle ère s'ouvrait devant lui.

Creeps — rebaptisé successivement *Kreeps*, puis *Night of the Creeps*, par le distributeur, la TriStar — réalise la synthèse des deux genres préférés de Dekker : le film d'horreur de série B style « années 50 » avec son cortège de lycéennes glapissantes, d'ombres sur les murs, et l'épopée mettant en œuvre une cohorte d'extra-terrestres horribles. Le résultat ne pouvait qu'être cocasse et enlevé. « Je voulais que la lecture de *Night of the Creeps* fasse l'effet d'une bombe en pleine figure et c'est dans ce sens que je l'ai approché, commente Dekker. Résultat : les descriptions sont plus drôles que l'histoire, les dialogues ou autre. Ça marche, dans la mesure où les lecteurs tournent la dernière page du scénario avec satisfaction, mais je les soupçonne de ne pas l'aimer pour les bonnes raisons : il leur plaît non pas grâce aux personnages ou à l'histoire, mais parce qu'il est bien écrit. »

À la fin de la semaine, *Creeps* avait atteint son but : Dekker s'était prouvé à lui-même qu'il était capable d'écrire un scénario en huit jours si nécessaire. Il pouvait désormais passer à autre chose. Il remit néanmoins *Creeps* à son agent.

« *Creeps* n'était pas un projet qui me tenait particulièrement à cœur, et je n'avais pas besoin d'argent, de sorte que je moquais pas mal de savoir s'il se vendrait, affirme Dekker. Seulement, bien que je n'aie jamais eu de problèmes en tant que scénariste, je

rêvais depuis toujours de faire de la mise en scène. Je m'étais donc dit que si quelqu'un était intéressé par le scénario, il ne l'aurait qu'à condition de m'en confier la mise en scène. Ce n'était pas une question de principe : je n'allais pas frapper sur la table. Je pensais seulement que c'était l'occasion ou jamais de me lancer, dans la mesure où, encore une fois, ce n'était pas un scénario dans lequel je me sentais véritablement impliqué. »

À la grande surprise de Dekker, la TriStar accepta le marché et lui confia donc la réalisation. Et avant d'avoir compris ce qui lui arrivait, il se retrouva à la tête d'un budget de 6 millions de dollars pour faire *Night of the Creeps*...

« On me demande toujours si *Creeps* correspond à l'idée que je m'en faisais, poursuit-il. En réalité, j'ai eu le feu vert si vite que je n'avais même pas eu le temps d'imaginer quoi que ce soit. »

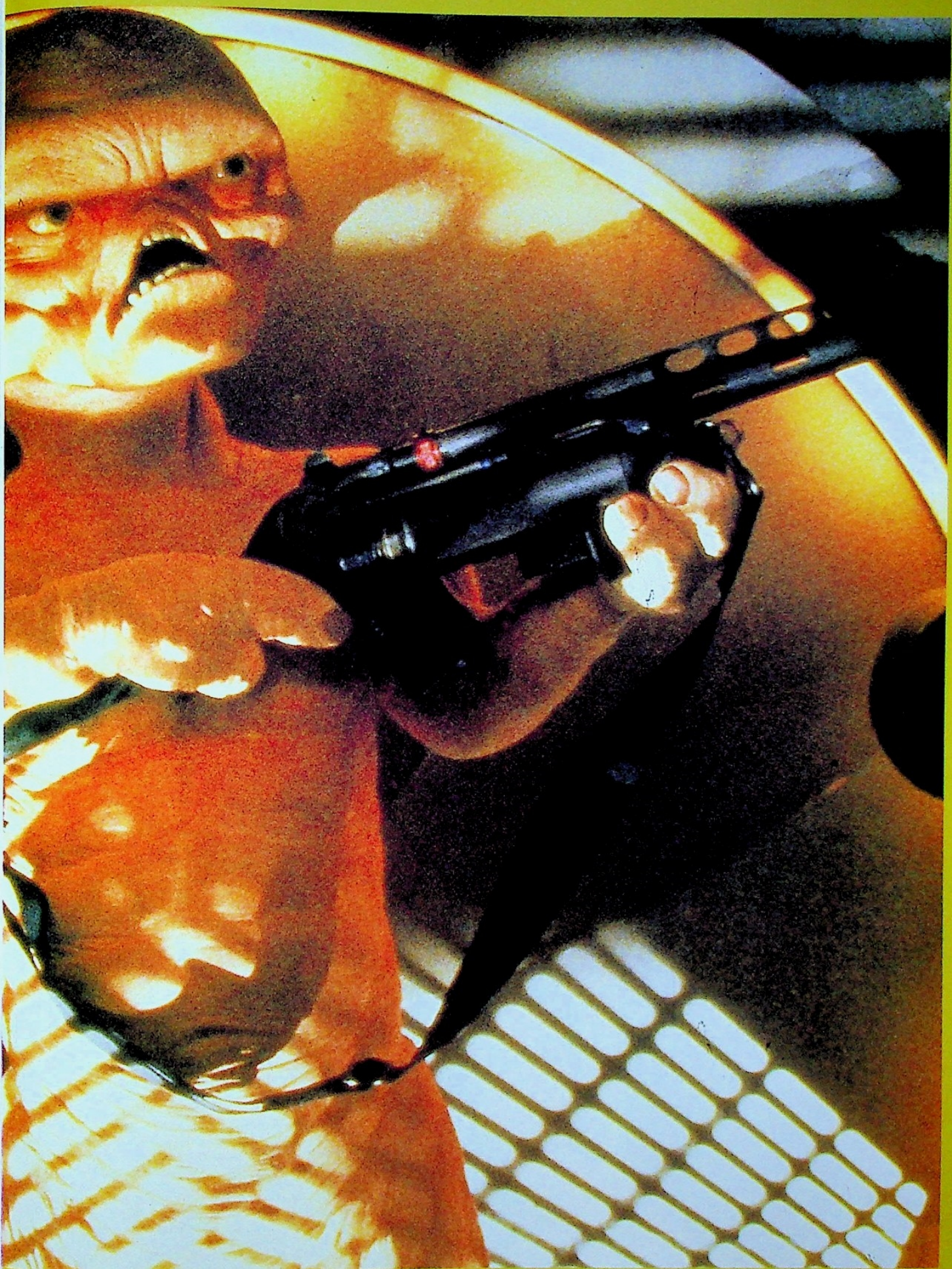
À une exception près : il avait en tête une image, qui devait donner le ton du film.

« J'étais obsédé par l'image d'une jolie fille en robe du soir debout sur les marches d'une salle des fêtes, son petit ami à côté d'elle, en smoking noir, un fusil de chasse à la main, elle-même tenant un lance-flammes. (1) Cette image me paraissait à la fois très puissante et originale. Voilà ce qui m'a donné l'idée du style du film. »

Et pourtant, bien que *Night of the Creeps* ne nous fasse grâce d'aucun des avatars traditionnels du cinéma de série B, — lycéennes en tenue légère, extra-terrestres aux yeux globuleux et autres détectives spirituels — Dekker insiste sur le fait que c'est bel et bien une histoire d'amour.

« Ce n'est pas évident pour tout le monde, commente-il toutefois. Tout ce que les gens voient, c'est des zombies et des personnages qui éclatent, mais au fond, c'est l'histoire d'une fille qui rencontre un garçon, lequel est bien obligé de détruire les monstres venus de l'espace pour lui piquer sa petite amie. C'est une histoire de tous les jours, mais dotée d'une tendresse dont ont bénéfi-







Une œuvre à la lisière de l'horreur et de la comédie, bénéficiant d'excellents effets de maquillage...



"Night of the Creeps" est l'histoire d'une jeune fille convoitée par des extra-terrestres...

cié très peu de films d'horreur à petit budget comme celui-ci. Il se trouve constamment à la lisière de l'horreur et de la comédie. Je me demande même si la limite est franchie. Je crois que le dernier **Vendredi 13** est meilleur à cet égard », ajoute-t-il non sans malice. Il se peut en effet que **Vendredi 13** soit plus sanglant, et encore — pas de beaucoup. Lorsque Dekker livra son premier montage, les responsables du studio insistèrent — sans y mettre de conditions — pour qu'il y rajoute quelques doses d'hémoglobine.

« Je sais bien que pour John Carpenter comme tant d'autres, il n'y a que ça de vrai, mais les films de Val Lewton sont dépassés depuis 40 ans, remarque Dekker. Ce n'est pas facile de faire un film qui sera reçu comme commercial s'il ne remplit pas certaines obligations, mais ce n'est même pas ça qui me pose problème. Ce qui m'ennuie, c'est de sacrifier aux usages au détriment du style, de l'histoire et des personnages. Je renie les cinq ou six dernières secondes de **Night of the Creeps**. Celles-là, elles sont signées TriStar. »

Mais le droit de regard que Dekker abandonna au studio sur **Night of the Creeps** n'est rien en comparaison de ce qui lui était arrivé la dernière fois qu'il avait manifesté le désir de mettre en scène un de ses projets. Conscient du fait qu'il lui fallait un projet apparemment sans risque — surtout pour un réalisateur débutant — aux yeux des commanditaires en puissance, Dekker avait entrepris d'écrire le scénario d'un petit film d'horreur tellement terrifiant que personne n'aurait le cœur de le lui refuser — et si bon marché que personne ne risquerait d'y laisser un sou. Un scénario intitulé **House** !

« Je m'étais dit qu'on ne pouvait pas imaginer moins cher qu'un film de maison hantée, se remémore Dekker. On aurait pu tourner chez mes parents, qui habitent une maison victorienne dans le Marin County. Il n'y avait plus qu'à trouver un acteur. C'était très simple : un garçon rentrait dans une maison au début du film et en ressortait à la fin. Entre les deux, il y avait 85 minutes du métrage le plus effrayant que vous ayez jamais vu de votre vie. C'était le point de départ. »

Dekker en parla à Ethan Wiley, un de ses vieux amis et ancien camarade de chambre, Wiley, qui recherchait justement un projet commercial à développer lui demanda l'autorisation d'écrire un premier jet sur ce thème. Pourquoi pas ? répondit Dekker. Jusqu'au jour où Wiley produisit un script qui répondait à sa question...

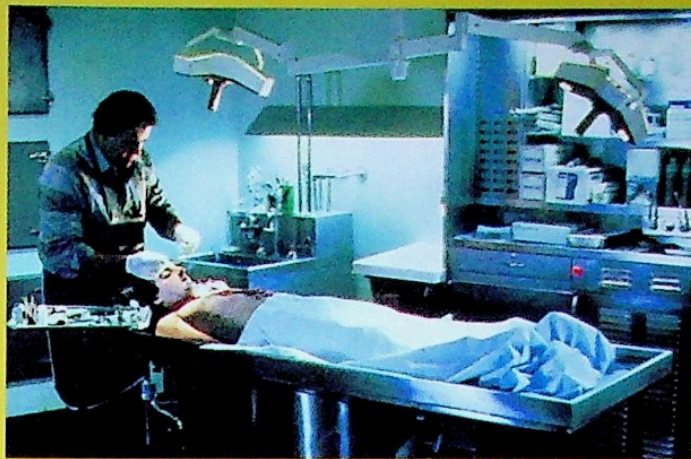
« Quoi que vous puissiez en penser, le scénario d'Ethan n'avait pas grand chose à voir avec mon idée originelle, commente Dekker. Il n'y a que deux choses qui viennent de moi dans **House** : un, le héros a fait la guerre du Vietnam et se demande depuis s'il ne serait pas un peu fêlé, et deux, il se retrouve dans une maison hantée. »

J'avais imaginé un thriller complètement terrifiant, du style des films de Roman Polanski. Ethan est parti dans une direction radicalement opposée, beaucoup plus parodique. »

Ne sachant trop quoi faire du script de son ami, Dekker demanda l'avis « objectif » d'un autre de ses amis, le réalisateur Steve Miner. Qui le lui donna.

« Steve m'a tout de suite dit qu'il adorait le scénario et avait envie de le porter à l'écran, nous raconte Dekker. Il est allé trouver le producteur Sean Cunningham, et le reste appartient à l'Histoire ! »

Les relations de Dekker et de Wiley devaient en rester là, pour un moment du moins. Dekker avait peu apprécié de prendre le contrôle de son projet favori, et carrément détesté de voir un scénario qui ne lui plaisait pas beaucoup connaître le succès que l'on sait, et



Dans une université, deux étudiants réaniment involontairement...



A la frontière entre l'épouvante et la science-fiction... ... le corps d'un homme cryogénisé depuis une trentaine d'années.

devenir le meilleur produit de la New World à ce jour. Pour la petite histoire, Wiley a mis en scène **House II : The Second Story**...

« J'ai beau être crédité au générique, il n'y a que deux idées de moi dans le film, qui ne m'a d'ailleurs pas rapporté un centime, commente Dekker. Cela dit, le conflit qui m'oppose à Ethan ne vient pas du fait qu'on a abusé de ma confiance. C'est juste que j'aurais voulu pouvoir dire ce que je pensais. Au lieu de quoi Ethan retire toute la gloire d'un film qui est parti d'une idée de moi. Cela a quelque peu envenimé nos relations pendant quelque temps, mais c'est arrangé, maintenant. »

Dekker n'aurait peut-être pas ressenti aussi durement le succès de **House** si sa propre carrière lui avait apporté davantage de satisfactions. Or, même s'il n'était pas mal payé, les trois projets qu'il avait en train — **Godzilla**, **Teen Agent**, un pastiche de James Bond, et **The Forever Factor**, un film d'aventures futuriste — n'étaient pas plus prêts de voir le jour qu'avant qu'il n'en écrive la première ligne. Mais c'est l'échec de **Godzilla** qui l'atteignit le plus. Dekker avait consacré deux ans de sa vie à écrire six projets de scénario pour ce film lorsque la Fox décida de faire une croix dessus. Selon Dekker, ce serait son meilleur scénario à ce jour, et de loin.

« L'approche était digne de Lucas ou Spielberg ; c'était un scénario amusant, astucieux, avec une intrigue en béton armé et des personnages d'aventuriers bien campés, nous confie-t-il. Le film aurait été très drôle, mouvementé, avec des méchants très inquiétants. »

Il faut dire que cela n'avait pas grand chose à voir avec le **Godzilla** japonais original.

« Le personnage principal était un agent secret, poursuit Dekker. Il débarquait à Baja

avec son fils, grand amateur de films d'horreur et possesseur d'un lézard apprivoisé, pour enquêter sur un sous-marin englouti. L'agent secret plongeait avec ses hommes et découvrait un sous-marin soviétique endommagé... et tout l'équipage à bord, mort. Ils retrouvaient une bande vidéo réalisée par le système de surveillance, sur laquelle apparaissait un genre de créature reptilienne, qui attaquait le sous-marin. Deux jours plus tard, on retrouvait la créature, morte, échouée sur un rivage du Mexique. Elle faisait trois fois la taille d'une maison. Conclusion du premier acte : « Vous pensiez que c'était **Godzilla** qui avait détruit le sous-marin ? Pas du tout. Il y avait bien un **Godzilla**, mais il est mort. »

Un paléontologiste un peu dingue arrivait sur ces entrefaits et ne tardait pas à conclure qu'il s'agit d'une créature préhistorique, poursuit Dekker. Mais évidemment l'armée ne voulait pas le croire, à quoi il répondait : « Mais que croyez-vous que ça puisse être d'autre ? Faites un peu fonctionner vos méninges, les gars, regardez-moi ça. » Tel était le ton du film. On finissait par découvrir que la créature n'était qu'un bébé, lequel bébé a une maman, qui venait à San Francisco, chercher sa progéniture, placé sous bonne garde, par les militaires. Troisième acte : **Godzilla** mettait San Francisco à feu et à sang avec chasseurs fournis par les bons soins de Travis qui lui passaient entre les jambes et ainsi de suite. Très spectaculaire. Le problème, c'était que ce simple détail coûtait à lui seul 50 millions de dollars. C'était infaisable. Et ça ne s'est pas fait, trop ambitieux. »

Les choses semblent s'arranger un peu pour Dekker, ces derniers temps. **Night of the Creeps** a bel et bien vu le jour. Et la mort prématurée de **Godzilla** et de **Teen Agent** n'a pas empêché Dekker de se lancer dans la produc-

tion d'un nouveau film, **The Monster Squad**, un film de 12 millions de dollars distribué par la TriStar, dont Peter Hyams devrait assurer la production exécutive et Stan Winston, les créatures.

Si l'on en croit Fred Dekker, **The Monster Squad** devrait être « au croisement entre **Stand By Me** et **Ghostbusters**, un film sincère, plein d'émotion, mettant en scène un groupe de jeunes lancés dans une aventure formidable, à Baton Rouge, en Louisiane. » Le scénario du film porte la double signature de Dekker et d'un autre de ses amis, Shane Black (**Lethal Weapons**).

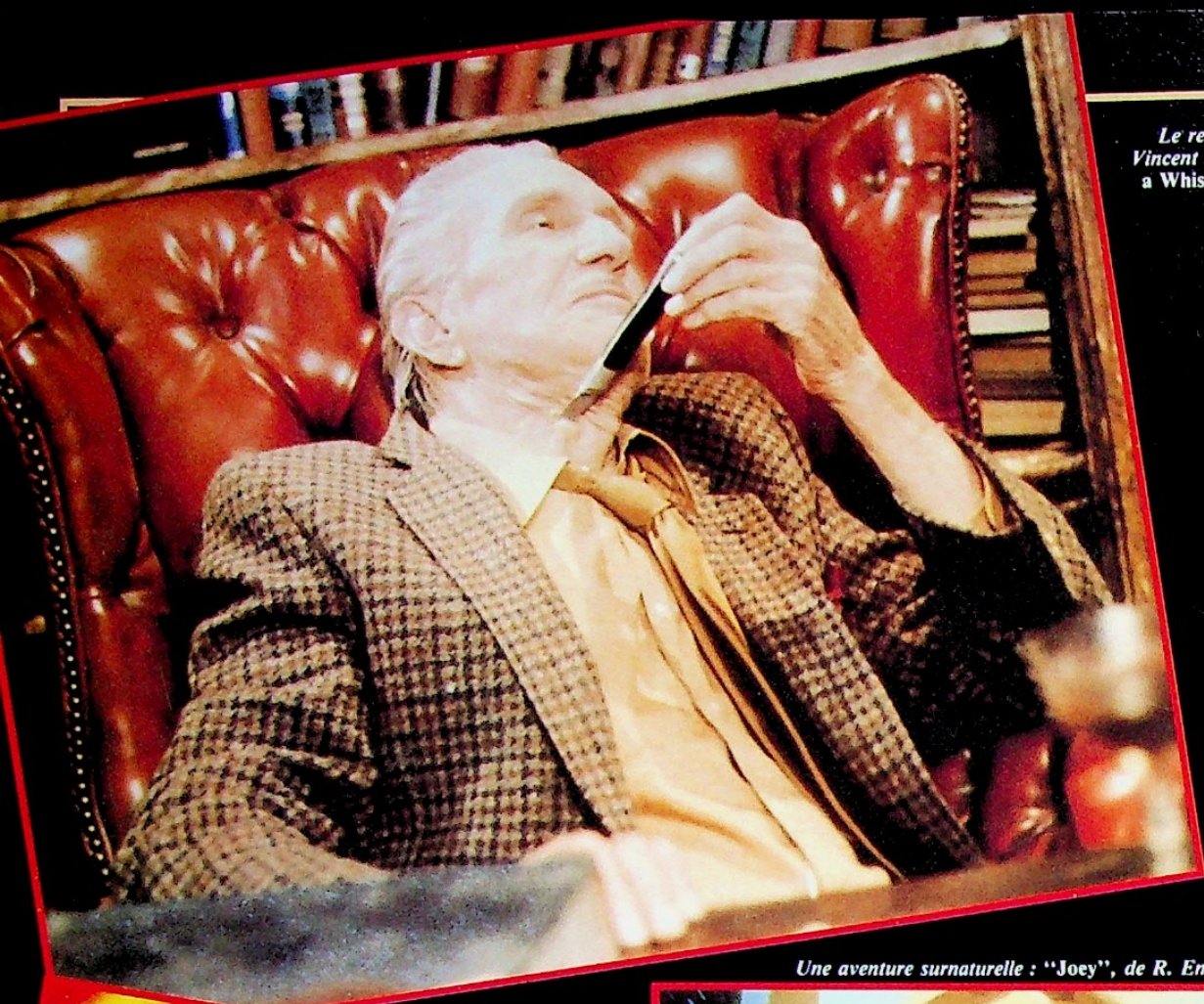
Tout devrait donc aller au mieux finalement pour Fred Dekker ? Après tout, il a finalement réalisé son rêve de passer un jour derrière la caméra. Il fait les films qu'il aime. Il ne pourrait pas être plus éloigné du jour maudit où il tapa « **The Creeps** » en haut d'une feuille blanche, en se donnant une semaine pour taper le mot « Fin ».

Tout semble en effet aller pour le mieux. Sauf qu'il n'est pas tout-à-fait heureux. Même quand on arrive à faire ce qu'on a toujours rêvé de faire, on a parfois un petit regret quelque part. « On fait constamment des rêves impossibles » conclut Dekker.

Puis il se fend d'un large sourire. Certains rêves sont plus faciles à réaliser que d'autres. « J'ai rendez-vous avec **Miss Hollywood** tout à l'heure, nous confie-t-il avec optimisme. Elle vient lire un scénario... »

(1) Cette image repose en fait sur un calembour qui lui donne une force supplémentaire en anglais, où « mariage forcé » se dit littéralement « mariage au fusil ».

Night of the Creeps sortira prochainement sur les écrans, et figure dans la sélection officielle du Festival du Film Fantastique de Paris 1987.



Le retour au cinéma de Vincent Price dans "From a Whisper to a Scream", de Jeff Burr.

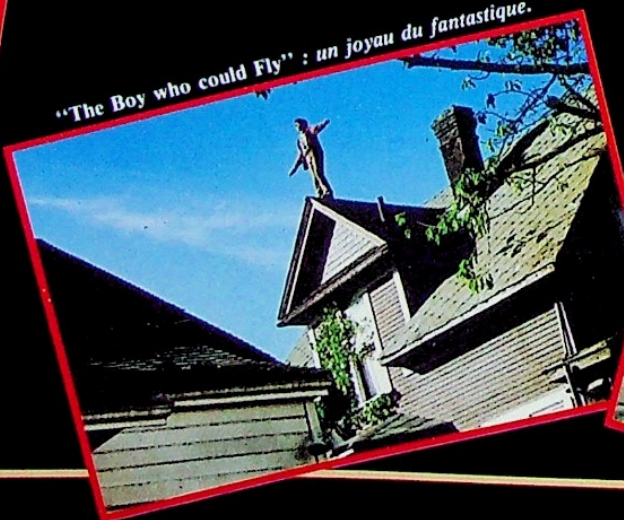
Une aventure surnaturelle : "Joey", de R. Emmerich.



Le croquemitaine du Festival !



"The Boy who could Fly" : un joyau du fantastique.





Horreur,
humour et SF :
"Night of the
Creeps"



"Vamp", le film-choc de Grace Jones.



Le film de clôture du Festival : "Evil Dead 2" !

16^e FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE ET DE SCIENCE-FICTION DE PARIS

Du 10 au 16 juin au Grand Rex, les monstres sont lâchés !

Après s'être tenu en automne, en hiver et au printemps, le Festival de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction a donc choisi à présent de fêter l'été en compagnie du chaleureux et enthousiaste public qui a suivi ses quinze précédentes éditions.

Si l'objectif des organisateurs lors de l'édition précédente, avait été de réinstaller la manifestation dans un contexte propre à assurer aux spectateurs un maximum de confort (conditions de projection et de déroulement du festival), celui de 87 était clair et avant tout cinéphilique : "la sélection se fera selon des critères beaucoup plus rigoureux que par le passé, et surtout, un maximum d'œuvres seront présentées sous-titrées" (voir E.F. n° 69, page 63).

Ce but semble atteint, si l'on juge le programme proposé. Dans l'état de crise actuel du cinéma en France (désertion des spectateurs depuis décembre dernier), l'organisation de manifestations populaires type le Festival de Paris est plus que jamais nécessaire pour convaincre le public de retourner voir les films en salle. Il est certain qu'assister à la projection sur écran géant en Dolby stéréo de *Nightmare on Elm Street* n° 3, par exemple, est un moment magique auquel jamais la vidéo ne pourra se substituer. Par ailleurs, et plus que jamais, les films sortant en salles ont besoin d'un lancement approprié et de l'irremplaçable phénomène du "bouche à oreille" pour connaître le succès mérité (voir les succès de *Day of the Dead* et *House* primés l'an dernier au Festival de Paris). Les professionnels français du cinéma en ont parfaitement conscience, et leur soutien au Festival 87 a permis de doter celui-ci d'un programme de très grande qualité.

Nous vous avons déjà parlé, en avant-première, d'un certain nombre d'œuvres inédites projetées cette année, dont vous trouverez les références ci-dessous. Le compte-rendu détaillé du Festival sera publié, comme à l'accoutumée, dans un numéro ultérieur. En attendant, nous vous proposons le guide pratique de cette édition qui s'annonce des plus passionnantes.

Sélection officielle :

• **THE BOY WHO COULD FLY (USA)** de Nick Castle. Un film de merveilleux avec Louise Fletcher, Jay Underwood et Lucy Deakiss. Voir E.F. n° 74 page 32 et notre précédent numéro.

• **EVIL DEAD 2 (USA)**, de Sam Raimi, avec Bruce Campbell, Sarah Berry et Dan Hicks. Sam Raimi ne décevra nullement ses fans avec cette époustouflante suite, encore plus délirante que le précédent épisode. Voir notre avant-dernier numéro (film de clôture du Festival, mardi 16, 19 h 30).

• **THE FARM (USA)**, de David Keith, avec Will Wheaton. Après *Stand by Me*, Will Wheaton est la vedette d'un récit d'horreur imaginé par H.P. Lovecraft où les habitants d'une ferme sont "possédés" par des extra-terrestres. Par les producteurs de *Titanic*.

• **FROM A WHISPER TO A SCREAM (USA)**, de Jeff Burr, avec Vincent Price, Martine Beswick, Clu Gulagher, Angelo Rossitto. Le tout nouveau film de Vincent Price : quatre sketches fantastiques dans la lignée des célèbres productions Amicus... Voir E.F. n° 71 page 54.

• **JOEY (Allemagne)**, de Roland Emmerich, avec Josuah Morrell et Eva Kryll. Grâce à ses facultés télékinésiques, Joey est capable de donner vie à ses jouets... mais également à des créatures dangereuses de l'au-delà ! Voir E.F. n° 70 page 18 et N° 72 page 48.

• **THE KINDRED (USA)**, de Jeffrey Obrow et Stephen Carpenter, avec David Allen Brooks, Rod Steiger, Talia Balsam. Dans une maison abandonnée de Californie, un jeune savant et son équipe sont au chevet d'une femme qui vient d'accoucher d'une créature monstrueuse.

• **MONSTER IN THE CLOSET (USA)**, de Bob Dahlin, avec Donald Grant, Claude Akins et Denise du Barry. Un film parodique de SF en hommage aux classiques des années 50... Voir E.F. n° 70 page 24.

• **A NIGHTMARE ON ELM STREET 3 : DREAM WARRIORS (USA)** de Chuck Russell avec Larry Fishburne, Heather Langenkamp et Robert Englund. Le troisième volet des *Griffes de la nuit*. D'extraordinaires effets spéciaux de Mark Shostrom. Voir notre avant-dernier numéro (Film d'ouverture du Festival, mercredi 10, 19 h 30).

• **NIGHT OF THE CREEPS (USA)**, de Frank Dekker, avec Jason Lively, Steve Marshall et Jill Whitlow. Humour, horreur et SF. Voir dans ce numéro.

• **RAWHEAD REX (GB)**, de George Pavlou, avec David Dukes, Kelly Piper et Ronan Wilmot. En labourant son champ, un fermier déterre un géant cannibale qui renait à la vie ! Après *Underworld* (présenté l'an dernier au Festival), le second film de George Pavlou et de la compagnie Alpine Pictures. Voir E.F. n° 71 page 46.

• **RETRIBUTION (USA)** de Guy Magar. A la suite d'un transfert de personnalité, un honorable père de famille devient, à son insu, un terrifiant maniaque homicide. La révélation du dernier American Film Market.

• **STREET TRASH (USA)** de Jim Muro, avec Bill Chepil, Vic Noto, Mike Lackey. Dans les bas-fonds new-yorkais, un épicier propose à des clochards un alcool les transformant en bombe humaine ! Voir dans ce numéro.

• **VAMP (USA)**, de Richard Wenk, avec Grace Jones. Un nouveau "look" pour Grace Jones qui, pour les besoins de cette comédie fantastique, se retrouve dans la peau d'un vampire !

• **WITCHBOARD (USA)** de Kevin S. Teney, avec Todd Allen, Tawny Kitaen, Stephen Nichols. Une jeune femme possédée par un esprit diabolique commettra des crimes à son insu. Un "shocker" destiné à devenir un film-culte !

Comme on peut le constater, le programme sera en majorité américain ce que souligne d'ailleurs l'affiche du Festival, signée W. Sindmak. Au moment où nous bouclons, d'autres films sont en attente de confirmation : *House 2 (USA)*, *The Barbarians (USA)* et *Catacombes (Italie)*. Le Festival de Paris accueillera de nombreux invités parmi lesquels Robert Englund (Freddy Krueger), Jim Muro (*Street Trash*), Jeff Burr (*From a whisper to a Scream*), George Pavlou (*Rawhead Rex*) et Sam Raimi (*Evil Dead 2*). Les projections ont lieu tous les soirs, de 19 h 30 à 24 h 30 au Grand Rex, 1, bd Poissonnière, 75002 Paris (Métro : Bonne Nouvelle). Les abonnements soirées sont en vente au Grand Rex et aux trois FNAC. Tous les films sont inédits et ne seront présentés qu'une seule fois durant la manifestation. Nos lecteurs pourront avoir les horaires précis de projection, la liste des invités et les "moments forts" du Festival en consultant le Minitel : 36.15 code MDF. Un programme complet détaillé sera disponible sur place.



IL ÉTAIT UNE FOIS LA HAMMER

MICHAEL CARRERAS :
LA HAMMER VUE DE L'INTÉRIEUR : DEUXIÈME PARTIE

par Steve Swires

Les histoires d'horreur ne finissent pas toujours bien. Il arrive souvent que le Mal triomphe du Bien et que les méchants s'en sortent impunis. Eh bien, il en est de même dans la vie de tous les jours : les bons n'ont pas forcément le dernier mot.

La saga personnelle et professionnelle de Michael Carreras, qui présida longtemps aux destinées de la Hammer, en est la preuve. Celui-ci démarra tout petit, comme assistant dans la modeste compagnie de production indépendante de son grand-père, avant de gravir tous les échelons de la

production, pour finir Président, puis Président-directeur général de la firme. Au cours des trente années qu'il a passées dans l'industrie cinématographique, il a apporté son talent à plus de cent films, dont un grand nombre passent encore pour les plus beaux et les plus populaires de l'histoire du cinéma fantastique. Puis, dans un moment de défaillance, il se laissa dépouiller de son patrimoine et spolier de l'affaire de famille. C'est bien involontairement que Carreras, qui est maintenant âgé de 60 ans, s'est retiré de la compétition impitoyable à laquelle se

livre l'industrie cinématographique. Passablement désabusé par cette expérience traumatisante, il a radicalement changé de mode de vie et ne s'expose plus guère aux feux de la rampe. Rendu un peu amer, ce qui est bien compréhensible, par le cynisme et la désinvolture avec laquelle il a été traité par des hommes d'affaires aussi expéditifs que dépourvus de scrupules, il parvient malgré tout à se pencher avec une sincérité teintée d'ironie sur son ascension et sa chute dans le rôle de fossoyeur de l'indomptable Hammer House of Horror.

Votre nom a été associé à ceux de Peter Cushing, Christopher Lee, Terence Fisher et Jimmy Sangster pendant presque toute la durée de l'existence de la Hammer Films. Cushing, pour ne citer que lui, jouit d'une si bonne réputation dans la profession, qu'on lui chercherait en vain un ennemi...

Peter est vraiment l'archétype parfait du gentleman. Il a un très grand souci du détail, tant dans sa vie privée que dans son travail. Il est profondément croyant. Il adorait sa femme, Helen. Et c'était aussi un créateur de génie. Il moulait et peignait lui-même des soldats de plomb de toute beauté. Il a littéralement créé des armées entières de ses propres mains. C'était une joie de tous les instants que de travailler avec lui, comme de le regarder vivre.

C'était apparemment un homme facile à vivre. L'avez-vous jamais vu perdre son sang froid lorsque vous travailliez avec lui ?

Eh bien, dans certains cas, il devenait aussi froid que la glace, et l'on pouvait presque le sentir. Mais ce n'était jamais injustifié. Je dois avouer que chaque fois que c'est arrivé, le responsable ne pouvait pas faire autrement que de reconnaître qu'il le méritait amplement. Et quand c'était fini, avec lui, on n'en parlait plus. Il n'était pas rancunier.

Contrairement à Christopher Lee, qui s'est fait une solide réputation d'orgueil et de suffisance...

C'est certainement l'impression qu'il donne à l'écran, et pour être tout à fait franc, il est aussi comme ça à la ville... J'ai fréquenté Chris Lee pendant des années, mais nous n'avons jamais été très proches. Et pourtant, j'ai toujours admiré ses talents. Il a fait des choses remarquables dans le genre gothique. Son Dracula n'a pas été égalé à ce jour, et je doute fort qu'il le soit jamais. Par ailleurs, c'est un grand conteur. Il a tendance à rallonger un peu la sauce, mais il raconte vraiment des histoires formidables. Et puis il chante très bien. C'est un être beaucoup plus riche qu'on ne l'imagine généralement. Enfin, il est comme il est, et c'est ce qui fait son charme.

Je dirais que c'est le même homme sur le plan personnel et sur le plan professionnel. Je ne connais pas un seul metteur en scène susceptible de dire qu'il sait vraiment qui est Lee. Je ne lui connais pas un seul ami, même de longue date, qui ait l'impression de savoir véritablement qui il est. Je n'ai pas même le sentiment que Peter Cushing le connaisse. C'est quelqu'un de très secret. En fait, tous les journalistes qui ont pu l'interviewer sont revenus en disant : "Mon Dieu, qu'il est ennuyeux et prétentieux !" Il faut croire que ça fait partie de son charme.

Lee a souvent reproché à la Hammer de limiter arbitrairement son temps d'apparition à l'écran dans les Dracula alors qu'elle faisait de Cushing la grande vedette de tous les Frankenstein. Pensez-vous que cette critique soit justifiée ?

Il n'avait pas tout à fait tort, mais il aurait



Yvonne Romain partageant la "Nuit du loup-garou" (Olivier Reed)

dû être le premier à reconnaître que cinq minutes de Lee valaient vingt minutes de Cushing... Tout le problème était de savoir quoi faire de Dracula quand on tournait une série de films sur le sujet. Une fois qu'on l'a vu entrer par la fenêtre en volant et mordre la dame, il manque un peu d'épaisseur. En tant qu'acteur, Lee lui conférait une autre dimension, sensuelle et mélancolique. Je comprends quelle a dû être sa frustration, au fur et à mesure qu'il reprenait le même personnage. La Hammer avait décidé de ne pas lui confier beaucoup d'autres rôles. C'était un choix délibéré ; nous avions l'impression qu'il était tellement précieux pour nous en tant que Dracula que ça n'aurait pas eu de sens de l'entraîner simultanément dans plusieurs directions. Je n'aurais jamais eu l'idée de reprocher à Lee d'avoir envie d'élargir son rayon d'action, mais il n'arrêtait pas de répéter qu'il ne voulait plus jouer le rôle de Dracula. Il faisait une petite pause, et il ajoutait invariablement : "A moins que vous n'augmentiez mon cachet." Cette attitude devant la vie m'a très vite ennuyé. Un homme dans sa situation... J'aurais préféré qu'il m'envoie son agent pour discuter son cachet plutôt que de faire des déclarations pompeuses dans le seul but de faire monter les enchères. Il ne laissait pas la possibilité de mener une négociation raisonnable.

Pendant presque toute sa carrière, Terence Fisher a été considéré avec un certain mépris par les critiques bien pensants, qui ne voyaient en lui qu'un tâcheron, plutôt compétent au demeurant. Et pourtant, depuis quelques années, sa réputation de spécialiste du genre s'est considérablement améliorée. Quel souvenir gardez-vous de lui ?

Terry était un homme très calme, effacé,

presque insignifiant et sans présence réelle. Seulement c'était un très grand réalisateur, doté d'un goût inégalé pour le gothique. Il était résolument dans son élément en faisant ces films. J'ai produit sept de ses thrillers pour la Hammer au début des années 50, et je n'ai jamais vu un réalisateur plus minutieux, scrupuleux. Mais c'est à partir de *Frankenstein s'est échappé* qu'il s'est montré le plus à l'aise. Je regrette de ne pas avoir pu lui proposer autre chose que *Frankenstein et le monstre de l'enfer* à la fin de sa vie, et pour un budget et un emploi du temps des plus restreints, qui plus est. Vous ne pouvez pas savoir comme j'ai été désolé que son dernier film pour la Hammer ait dû être, par la force des choses, aussi désargenté. Je garderai éternellement de Terry un souvenir de chaleur et de douceur.

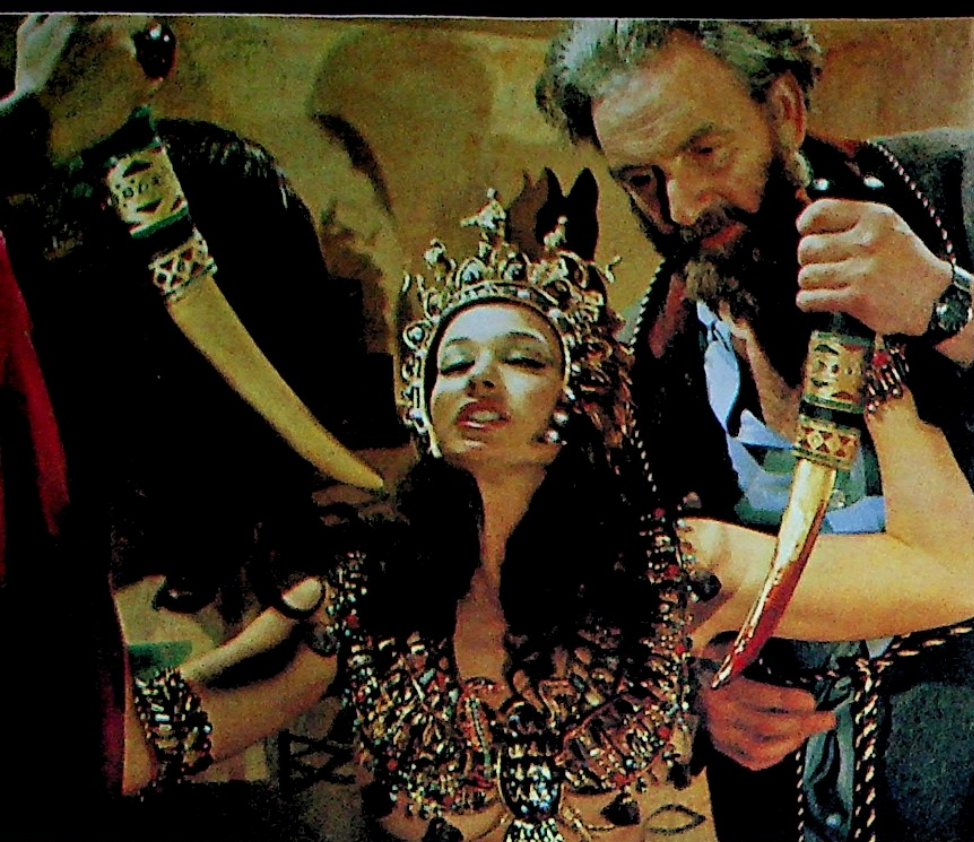
Jimmy Sangster se révéla, peut-être plus par nécessité que par calcul, le plus fiable et le plus prolifique des scénaristes de la Hammer. Vous semblez avoir une affection particulière pour lui...

Nous avons été très liés. Nous possédions le même sens de l'humour, nous apprécions les mêmes choses dans la vie. Nous avons presque tout fait ensemble. Je suis sûr qu'il ne m'en voudra pas de dire que ce n'est peut-être pas le scénariste le plus original de tous les temps. Cependant, il a fait récemment à la télévision américaine une carrière de "docteur ès-scénarios" des plus honorables. Si on a des problèmes avec une série télévisée, on fait immédiatement appel à lui. Un producteur peut l'appeler au beau milieu de la nuit, il aura raconté le scénario avant le début du tournage, le lendemain matin. Jimmy est un grand technicien. J'ai l'impression de l'avoir toujours connu.

Vous avez quitté votre fauteuil de producteur exécutif de la Hammer en 1961, pour fonder une compagnie de production indépendante, le Capricorn Productions Ltd. Pourquoi avez-vous alors décidé de voler de vos propres ailes ?

Je pense que tout le monde passe, à un moment ou un autre, par une phase d'indépendance. Je voulais secouer mon joug de producteur exécutif. J'avais, pour de nombreuses raisons, l'impression de ne pas faire le bon métier et je n'avais pas l'intention de continuer éternellement. Je préférais passer la main. J'avais déjà demandé à plusieurs reprises à Tony Hinds de prendre le relais, ce qui m'aurait permis de retourner à des activités plus proches de la réalisation, mais il ne tenait pas plus que moi à assumer ces responsabilités, alors j'ai fini par dire à la Hammer qu'ils pouvaient se passer de producteur exécutif, et pour leur prouver, je m'en allais. Ce qui m'a permis de me remettre à la mise en scène.

Après avoir réalisé deux films pour la Capricorn, un film de rock intitulé What a Crazy World et un western spaghetti, The Savage Guns, vous êtes retourné périodiquement à la Hammer pendant



La belle et plantureuse Valérie Leon dans "Blood from the Mummy's Tomb", commencé par Seth Holt et terminé par Michael Carreras.

les années 60, comme scénariste, producteur et/ou réalisateur indépendant. Est-ce vous qui avez proposé à la Hammer les films que vous avez faits à cette époque-là, ou bien faisait-on appel à vous pour mettre en scène un projet donné ?

Un peu des deux. pour m'aider, ils m'ont fait l'amitié de me demander de leur écrire plusieurs scénarios, qu'ils n'ont jamais portés à l'écran. Je me demande ce qu'ils en ont fait... Je pense qu'ils étaient plutôt bons, mais je n'en serai jamais certain, puisqu'ils n'ont pas été tournés.

Et puis, comme décidément j'avais des amis dans la maison, la Hammer me proposait de temps à autre un projet. C'est ainsi que Jimmy Sangster a écrit et produit *Maniac* qu'il m'a demandé de mettre en scène après *The Savage Guns*. Et puis je m'étais dit que j'aimerais bien mettre en scène un film de momie, alors j'ai écrit — sous le pseudonyme de Henry Younger — *The Curse of the Mummy's Tomb*, que j'ai envoyé à la Hammer, laquelle me l'a laissé produire et réaliser. Quant à *She*, c'était un projet de la Hammer, qui a fait appel à moi pour le produire.

Un million d'années avant J.-C. faisait partie des nombreuses coproductions mises en chantier avec la compagnie américaine Seven Arts. On m'avait demandé de produire le film, dont j'ai obtenu de pouvoir également écrire le scénario, et je suis peut-être le seul membre du Syndicat des Scénaristes à toucher encore régulièrement des droits pour ce scénario qui ne comportait pas une ligne de dialogue ! Ensuite, et toujours sous le nom de Henry Younger, j'ai produit et mis en scène *Femmes Préhistoriques*, dans le but plus ou moins avoué de réutiliser les décors et les costumes de *Un million d'années avant J.-C.* J'avais d'autres ambitions lorsque j'ai écrit et produit *Alerte Satellite 02*, qui a été voué à l'échec par le programme spatial américain : le jour de la sortie, un de leurs

astronautes posait le pied sur la lune, sabotant notre projet.

Comment s'est passée votre collaboration avec Ray Harryhausen pour *Un million d'années avant J.-C.* ?

C'était un homme absolument délicieux. Il tient l'une des toutes premières places parmi les gens qui m'ont influencé dans ce métier. J'étais surtout impressionné par sa patience, sa méticulosité, son souci du détail... Je m'éclipsais souvent des studios où l'on procédait aux prises de vues principales pour passer des heures à le regarder travailler. Ray était un vrai homme orchestre. Il était assisté d'un accessoiriste et de quelques électriciens, mais c'est lui qui s'occupait des éclairages et de la caméra. C'était un homme vraiment brillant.

Vous avez travaillé avec Martine Beswick (1), sur *Un million d'années avant J.-C.* et *Femmes Préhistoriques*...

Martine est l'une des personnes que je préfère. Elle est trop sous-estimée. C'est en la regardant bouger dans *Un million d'années avant J.-C.* que je me suis rendu compte que c'était l'interprète rêvée pour le rôle de la Reine Kari de *Femmes Préhistoriques*. C'était un rôle formidable qui devait lui donner les moyens de faire presque tout ce qu'elle voulait — sans raison — et elle l'a merveilleusement interprété. Franchement, je me demande comment nous avons survécu à ce film... Je crois que nous n'aurions jamais réussi à le finir si nous n'avions pas été dotés d'un solide sens de l'humour. Je sais aujourd'hui que j'aurais dû aller beaucoup loin dans l'humour et en faire une véritable parodie. Le film aurait peut-être tout cassé au box-office, qui sait ?

L'image sobre, gothique, de la Hammer a commencé à changer vers le milieu des années 60, à partir du moment où les films se sont faits plus provocants sur le plan sexuel. Pour dire la vérité, la plupart des campagnes publicitaires étaient tellement sexistes que la compagnie donnait



l'impression d'être aux mains quinquagénaires lubriques qui exploitaient les charmes d'une batterie de starlettes pulpeuses...

Eh bien, c'était exactement le cas ! C'est la Seven Arts qui est à l'origine de ce changement d'image. L'association avec la firme américaine était née de l'amitié entre mon père, qui venait de succéder à mon grand-père à la direction de la Hammer, et Elliott Hyman, l'homme qui était derrière la Seven Arts. L'association entre les deux sociétés résultait véritablement de celle entre ces deux hommes. Elle devait mener à l'"américanisation" de la Hammer.

Je me souviens qu'on n'avait jamais vu autant de photos de jeunes femmes chichement vêtues au bureau qu'à cette époque-là. Le foyer avait été redécoré pour héberger vingt vitrines immenses, dans lesquelles les agrandissements de demoiselles munies d'épées et de pas grand-chose d'autre étaient changées toutes les semaines.

Bien que distribuées aux États-Unis par la Fox et la Warner, les co-productions Hammer/Seven Arts passaient pour des films basement commerciaux et n'étaient que rarement projetées dans les salles prestigieuses. Quelle impression cela vous faisait-il de voir votre travail traité de cette manière ?

C'était très frustrant, mais la Hammer et moi n'y pouvions rien. Le marketing et la distribution n'étaient malheureusement pas de notre ressort. Nous avons vite appris que les seules sommes que les distributeurs américains nous enverraient jamais étaient celles qu'ils nous donnaient à titre d'avance sur la production. Nous nous sommes souvent demandé quel démon avait bien pu les pousser à signer le contrat si c'était tout ce qu'ils avaient l'intention de faire des films en Amérique.

Ils sembleraient qu'ils se soient dit que les frais publicitaires et de distribution étaient tellement élevés aux États-Unis que cela ne valait pas le coup de dépenser encore de



L'ultime volet d'une trilogie consacrée aux Karlstein : "Lust for a Vampire".

l'argent. D'un autre côté, les films furent bien mieux traités sur les marchés étrangers. Ils ont récupéré plusieurs fois leur mise en Extrême-Orient et au Moyen-Orient.

Vous avez réintégré la Hammer à temps complet en 1971, en tant qu'administrateur délégué, puis en août 72, vous avez racheté la compagnie à votre père et vous avez assumé les fonctions de président et de directeur général. Pourquoi avoir acheté la société ?

J'avais appris que mon père était en train de négocier secrètement pour vendre la Hammer à l'EMI. Il ne m'en avait rien dit. Le ressentiment n'était peut-être pas pour rien dans ma décision. J'étais furieux et il se peut que j'ai pris des décisions hâtives, que j'ai regrettées par la suite, d'ailleurs. Je ne voulais pas qu'il fasse cela et j'ai tenté de l'en empêcher en m'appropriant la Hammer. Ça ne veut pas dire que l'EMI se serait forcément débarrassée de moi ; on me considérait peut-être comme faisant partie des actifs de la société et donc du marché, mais j'étais fou de rage qu'on ne m'ait pas tenu au courant des négociations. J'ai peut-être agi par réaction.

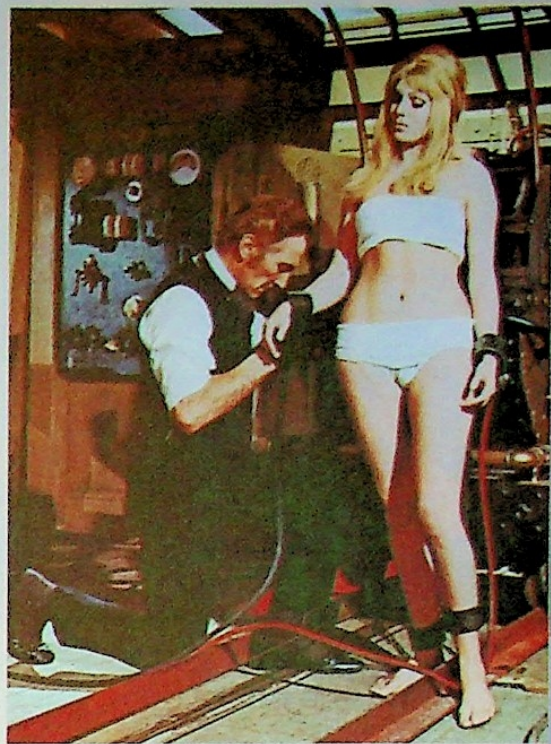
Parmi les derniers films de la Hammer dont vous avez supervisé la production, Captain Kronos : Vampire Hunter a connu un certain succès d'estime ces dernières années. Or, Brian Clemens, qui en a écrit le scénario, produit et mis en scène, avait l'intention au départ d'en faire une série, mais vous auriez détesté le film au point de mettre fin à ses projets. Qu'est-ce qui ne vous plaisait pas dans Kronos ?

Clemens et son associé, Albert Fennell, comptaient un grand nombre de projets commerciaux, populaires, à leur palmarès, mais ils avaient amené avec eux leur équipe de techniciens de la télévision et j'avais le sentiment que cette équipe ne maîtrisait pas ce genre de matériel. Au cours du tournage, j'ai pu me rendre compte qu'ils ne faisaient pas *Kronos* avec le même respect que les équipes expérimentées de la Hammer. Clemens et ses hommes traitaient le sujet avec

ironie. Peut-être ne comprenais-je pas leur style ; en tout cas, ça ne me plaisait pas. Il se peut que la faute m'en incombe entièrement, mais je n'étais pas en phase avec eux. Disons que nous avions des divergences de goûts.

Le succès sans précédent de L'Exorciste (1973) devait fournir aux studios américains une raison légitime d'entreprendre des productions d'épouvante prestigieuses, et pourtant, pendant ce temps, la Hammer continuait à réutiliser les mêmes vieux thèmes gothiques. Pourquoi n'avez-vous pas exploité la vogue nouvelle que connaissait le cinéma fantastique ?

Les studios américains n'avaient plus besoin de la Hammer pour entamer un nouveau cycle de films d'épouvante. *L'Exorciste* avait donné le coup d'envoi à une approche nouvelle du cinéma d'horreur destiné à la jeunesse. Je ne suis pas certain que la Hammer était prête à jeter aux orties ce bon vieux manteau gothique, plutôt anodin, pour se lancer à corps perdu dans cette nouvelle vague. Je ne pense pas que c'était notre style. Les films du genre de *L'Exorciste* étaient plutôt américains ; les films d'épouvante gothiques, beaucoup plus européens. Bien sûr, je me rends compte maintenant que ce que j'aurais dû faire à cette époque-là, c'était donner leur chance à un groupe de jeunes et les doter des moyens d'explorer des voies nouvelles dans l'horreur. C'est ainsi par exemple que j'avais été très impressionné par le *Rocky Horror Show*, la première fois que je l'ai vu sur scène. J'aurais voulu que la Hammer en tire un film, mais je n'ai réussi à intéresser personne à l'affaire. Nos associés américains traditionnels ne nous ont absolument pas soutenus. C'est moi qui ai eu tort de ne pas me montrer plus souple, évidemment. La Hammer avait commencé à perdre son identité. Nous passions beaucoup de temps et consacrons une énorme part de notre énergie à chercher ce que pourrait bien être notre nouveau



Frankenstein créa la femme de T. Fisher (1966).

cycle. J'ai fait près de deux douzaines de films dans cette optique, mais je n'ai jamais trouvé la solution.

Au cours de cette recherche, vous avez mené de front quatre projets qui n'ont jamais abouti : Vampirella, Vlad the Impaler, Kali : the Devil Bride of Dracula et Nessie. Vampirella, basé sur le personnage de vampire femelle créé par Forrest J. Ackerman et dont James Warren a tiré une bande dessinée, devait mettre en scène Barbara Leigh et Peter Cushing. Pourquoi ce film n'a-t-il jamais vu le jour ?

C'est l'un des grands drames de ma vie. Je m'étais vraiment passionné pour le sujet. Nous avions un scénario génial, signé Christopher Wicking, et c'était John Hough qui devait le mettre en scène. J'aurais fait le film en liaison avec Sam Arkoff et l'AIP. Le budget avait été approuvé, tout était au point, seulement voilà... Ils avaient à l'AIP un directeur de production qui n'a jamais réussi à réunir une distribution susceptible de plaire à Sam, et je me suis retrouvé avec mon script sur les bras. La Hammer y avait investi pas mal d'argent. J'ai fini par me rendre compte que tout le monde avait déserté le projet pour travailler sur autre chose et nous sommes tombés d'accord, Sam et moi : nous n'y arriverions jamais. Jim Warren a accepté d'étendre gratuitement mes droits sur le sujet pendant un certain temps. J'ai encore fait trois tentatives pour monter le projet : j'ai presque réussi à signer avec une compagnie qui venait de racheter des studios à Nice, et qui était très attirée par le sujet. Une autre fois, j'ai conclu un accord de principe avec une chaîne de télévision pour faire deux pilotes ; j'avais même parlé du rôle principal à Caroline Munro, mais ça n'a pas marché. *Vampirella* est l'un des rares projets auxquels j'ai consacré autant de temps, d'énergie et d'argent sans rien avoir à montrer maintenant.

Vlad the Impaler devait être une épopée historique à grand spectacle basée sur Vlad Tepes, ce monarque roumain dont Bram Stoker s'était ins-



1 et 2 : "Captain Kronos ; Vampire Hunter" (1972), de Brian Clemens, une tentative pour renouveler le cycle gothique qui n'enthousiasma guère Michael Carreras.
3 : "Creatures that World Forgot" (1971) : un film "pré-historique" sans les grands monstres classiques : un échec.
4 : Peter Cushing dans "Le cauchemar de Dracula" (1958).
5 : Christopher Lee nous dévoile son vrai visage ! ("The Mummy" - 1957).



piré pour créer le personnage de Dracula. Vous espériez obtenir Ken Russel pour mettre en scène Richard Burton ou Richard Harris. Que s'est-il passé ?

Nous disposions d'un scénario de qualité, écrit par un jeune scénariste du nom de Brian Hayles, mais beaucoup trop littéraire. Ça aurait pu être le *Un homme pour l'éternité* de l'épouvante, mais le projet aurait coûté beaucoup trop cher. Je me suis livré à plusieurs tentatives qui ont toutes avorté. A un moment donné, on m'avait proposé beaucoup d'argent en Yougoslavie. Des intermédiaires m'avaient trouvé le moyen de financer les frais de tournage en Union Soviétique. Une compagnie française avait également manifesté son intérêt et nous avons commencé les repérages en France, mais je n'ai jamais réussi à trouver un partenaire prêt à financer l'ensemble du projet. Pourtant, les droits du scénario m'appartiennent toujours et je n'ai pas perdu l'espoir de le faire un jour. Si je n'avais plus qu'un film à faire, ce serait *Vlad the Impaler*.

Kali : the Devil Bride of Dracula était censé être la suite de la légende des 7 vampires d'or. Peter Cushing y aurait repris son rôle du Dr Van Helsing, acharné à la poursuite de Dracula... en Inde. Qu'est-ce qui a mal tourné ?

J'avais monté le projet pour la Warner, qui disposait d'une quantité phénoménale de roupies bloquées en Inde et voulait les utiliser pour faire un film. Le scénario était de Tony Hinds. C'était une très intéressante histoire d'horreur gothique à la sauce indienne. J'étais allé en Inde faire des recherches sur la question, et puis tout d'un coup, alors que nous en étions à la pré-production, le gouvernement indien a changé sa politique monétaire et restitué à la Warner toutes ses roupies jusque-là bloquées. Résultat : ils n'avaient plus la moindre envie de faire un film en Inde. Or le scénario avait été spécialement conçu pour se dérouler en Inde ; impossible de l'adapter à un autre contexte.

Nessie était votre projet le plus ambitieux. Cette co-production avec la compagnie japonaise Toho inspirée par le célèbre monstre du Loch Ness et qui aurait coûté 8 millions de dollars n'a pas eu plus de chance...

La Hammer et la Toho étaient associées avec la Columbia pour la circonstance. Nous disposions d'un scénario de Brian Forbes (*le Mystère Stepford*) et j'avais avec moi Euan Lloyd (*les Oies Sauvages*) pour le coproduire. Nous sommes allés à Tokyo, Euan et moi, voir le magnifique Nessie que les Japonais avaient fabriqué, puis la Columbia a changé de régime exécutif et sabré le projet. Le film a été mis aux enchères au plus offrant et je l'ai confié aux intérêts d'un agent, mais nous n'avons jamais retrouvé de financement américain.

Vous avez encore produit deux films pour la Hammer, *Une fille pour le diable* et un remake



L'infortuné duo amoureux du "Chien des Baskerville" (1959)...

de *Une femme disparaît* d'Hitchcock, puis vous avez quitté la firme pour de bon en 1979. Qu'est-ce qui vous a amené à prendre cette décision ?

La Hammer avait des problèmes commerciaux et financiers monstrueux. J'y avais mis mon argent et je l'ai faite marcher à la force des poignets pendant près de deux ans, jusqu'au jour où j'ai commencé à me demander pourquoi je faisais ça : parce que c'était une affaire de famille et que j'avais empêché mon père de la vendre à quelqu'un d'autre ? Ou bien par orgueil personnel ? Et puis un jour je suis arrivé au point de non retour.

Je traversais une période très pénible dans ma vie privée. Mes ressources personnelles avaient fondu comme neige au soleil. J'étais complètement découragé. Je ne faisais plus de projets ; j'en étais devenu incapable. Je subissais des pressions terribles de la part de mes bailleurs de fonds, afin de prendre une décision majeure. Je l'ai prise à contrecœur — et j'en étais très malheureux.

Avez-vous vraiment vendu la Hammer, ou bien vous en a-t-on dépouillé ?

La Hammer m'a été enlevée par des financiers. Naturellement, dans les affaires, ça se passe en douceur : on ne vous tire pas dessus, on vous tend le pistolet. La compagnie leur devait de l'argent et j'y ai investi ma fortune personnelle dans l'espoir de la sauver. Je me rends compte maintenant que c'était une belle bêtise. Si je n'avais pas eu de problèmes affectifs à ce moment-là, j'aurais coupé le cordon ombilical deux ans plus tôt et ça m'aurait coûté moins cher. Au lieu de quoi j'ai continué à dépenser mes derniers deniers pour payer les directeurs qui sont restés en place quand moi, j'ai dû partir.

Je me suis littéralement ruiné pour qu'ils n'aient pas de soucis matériels...

Depuis que vous avez quitté la Hammer, vous vous êtes totalement tenu à l'écart de l'industrie cinématographique. Comment gagnez-vous votre vie maintenant ?

Je dirige une petite agence de voyages appelée Broadway (U.K.) Tours, qui organise des voyages pour des petits groupes, d'Américains surtout. J'arrange des voyages dans le cœur de l'Angleterre, le Devon, la Cornouaille, les Costwolds et la Région des Lacs. Si vous voulez vous évader des grandes villes et vous détendre un peu, goûter à une nourriture authentique, voir ce que c'est qu'une vraie maison anglaise, c'est là qu'il faut aller. Si vos lecteurs ont envie de visiter l'Angleterre avec Broadway Tours, ils peuvent entrer en contact avec nous par l'intermédiaire de n'importe quelle agence dûment licenciée. Je serais très heureux de leur parler de la Hammer tout en leur faisant découvrir le pays.

Les circonstances de votre départ de la Hammer ont sans doute été très pénibles, mais vous laissez tout de même derrière vous trente années d'une œuvre considérable, dont vous pouvez être légitimement fier.

Comment définiriez-vous, le remarquable apport de la Hammer à l'histoire du film fantastique ?

La Hammer a représenté beaucoup de choses pour des tas de gens, mais en dernière analyse, c'est en grande partie à elle que l'on doit le fait que les films anglais aient été acceptés sur tous les marchés, et aux États-Unis en particulier. Avec les studios de Ealing, la Hammer a donné à l'Angleterre des talents, des créateurs, des techniciens confirmés dans l'art de la production cinématographique, et on respectera et on imitera toujours les normes qu'elle a établies. En cela, la Hammer a apporté une contribution majeure à l'histoire du cinéma britannique. Ce n'était qu'une petite compagnie de production, une de celles que les critiques et les historiens, qui ont tendance à ne voir que les super-novae, négligent trop souvent. Par bonheur, elle n'a été ni oubliée ni négligée par les étudiants de cinéma anglophone, les amateurs de gothique et les fans de la Hammer.

La nouvelle génération de spectateurs amateurs d'horreur, de sexe et de violence, ou encore de science-fiction et d'effets spéciaux n'apprécient guère le conte gothique, tout en nuances et qui laisse une part importante — celle du pire — à l'imagination. Pour eux, la Hammer est une maison de production vieux jeu, et le Baron comme le Comte ont fait leur temps. Mais je crois profondément que le Seigneur du Monde des Ténèbres a l'habitude de revenir lorsqu'on l'attend le moins. En attendant, les amateurs éclairés auront toujours la possibilité de réexaminer, ou tout simplement de réapprécier les nombreux et variés films que la Hammer a produits...

(1) Voir E.F. n° 76.



LES MACHINERIES DU CINEMA

par Marc E. Louvat

Au cours des décennies qui viennent de s'écouler, le cinéma a su nous faire rêver. Un squelette à la Méliès, emportant un crâne sous son bras, une pieuvre gigantesque s'attaquant au Nautilus, la Mer Rouge qui s'ouvre aux Hébreux, l'homme invisible en vélo... toutes ces scènes ont fait appel à des effets spéciaux dont le système de base était mécanique.

On trouve l'origine de ces effets à l'aube du cinéma de fiction, lorsque Méliès, passionné d'illusionnisme, reprendra la machinerie du théâtre pour l'adapter au Cinéma. Ainsi, fosses à contre-poids, praticables, chariots, câbles de suspension, écrans de gaze serviront de matériel de base à de nombreux "trucs"...

Parallèlement, Méliès développait les trucages optiques, devenant un maître dans l'usage des caches, des arrêts sur image, etc. Ainsi, *L'homme à la tête de caoutchouc*, tourné en 1902, employait à la fois un système de caches et un procédé mécanique. Ce film mettait en scène un homme, Méliès lui-même, qui gonflait une copie de sa propre tête en soufflant dans un tuyau, cette copie étant posée sur une table.

L'effet de la seconde tête était réalisé grâce à des caches qui permettaient de filmer séparément le Méliès en pied et en chef. Le grossissement de la tête était obtenu de la façon suivante : pour une focale donnée, la proximité ou l'éloignement de l'objet à filmer de la caméra va déterminer sa taille par rapport à l'écran. Ainsi, en filant, en continu, la tête se rapprochant de l'objectif, en prenant soin de conserver le cou à la base du cadrage, on réalisait l'effet recherché : un grossissement de la tête qu'il restait à insérer au dessus de la table. La machinerie intervenait alors pour opérer le rapprochement entre la caméra et la tête. Il s'agissait d'un chariot monté sur rails.

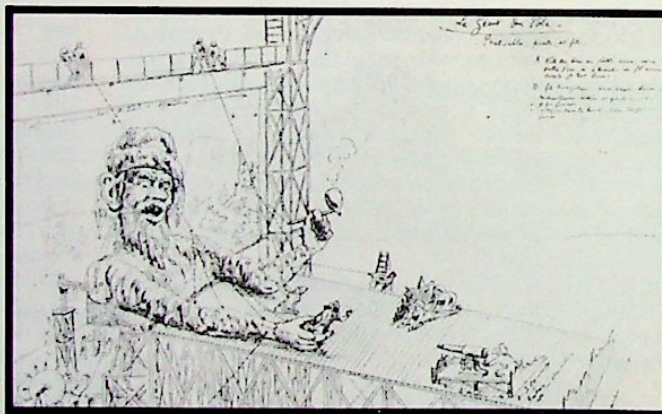
Plus spectaculaire, même si ce type de film nous fait sourire aujourd'hui, *Le Décapité recalculant* montrait un squelette en train de courir en emportant une tête sous son bras et poursuivi par le décapité. La technique utilisée était issue du théâtre de marionnettes. Le nylon n'existait pas à l'époque, on employait des fils de soie très fins, donc pratiquement invisibles, pour suspendre le squelette que l'on voulait animer. Au-dessus des toiles peintes du décor étaient fixées des glissières sur lesquelles on avait monté un chariot et un train d'engrenages permettant de faire se mouvoir les fils et donc le patin.

Mais cette technique des fils de suspension n'est pas l'apanage de Méliès, et continuera d'être utilisée plus tard, en fait jusqu'à l'apparition des techniques de travelling mates.

C'est donc à l'aide de ce procédé que le vélo de *L'homme invisible* semble avancer seul dans la rue. Celui-ci était soutenu par deux filins assez fins reliés hors



Le célèbre Géant des Neiges "A la conquête du Pôle" de Méliès (1912).



Les plans du monstre avaleur d'hommes dessinés par Méliès lui-même.



Dans les "Nibelungen" de Fritz Lang, Siegfried affronte un dragon.

champs, à une perche montée sur trépied. Il ne restait plus qu'à effacer les filins à la "truca" lors de la post-production.

L'une des machineries qui rendirent Méliès célèbre fut celle de *La Conquête du Pôle* en 1911 pour laquelle il créa une superbe mécanique : le Géant des Glaces, ancêtre du géant King Kong, monstre à armature de bois dont les membres supérieurs étaient actionnés par des poulies et des treuils. Fritz Lang devait utiliser une technique similaire pour son *Siegfried* où l'on voit un dragon descendre doucement d'une montagne. En fait, cette créature, de près de 20 mètres de long, était un monstre de carton bouilli et de bois. Six hommes se tenaient dans son corps et actionnaient son cou articulé, sa tête et sa queue. Cinq autres hommes assuraient son déplacement, cachés dans une tranchée située sous le dragon, selon une piste préparée à l'avance. Avec l'Age d'Or du cinéma hollywoodien, on en vint à imaginer des machineries gigantesques et grandioses. Parmi les effets les plus spectaculaires dus à une machinerie, signalons l'engloutissement des armées du Pharaon par les eaux de la Mer Rouge.

On trouve cet épisode biblique dans *Les 10 commandements* que tourna Cecil B. de Mille en 1923 pour la Paramount, mais aussi dans son propre remake de 1956.

En pratique, toute la séquence dans le premier film, nécessitant deux ou parfois trois expositions successives. Afin de bien comprendre la façon dont fut réalisée la scène, décomposons celle-ci plan par plan, l'efficacité de l'effet étant fortement liée à leur montage.

Plan 1 — Les Hébreux sont stoppés dans leur fuite par les rives de la Mer Rouge. Ils regardent, au loin, le Pharaon et ses 600 chars qui fondent sur eux.

Plan 2 — Moïse lève la main, la Mer Rouge s'ouvre devant lui. Plusieurs étapes furent nécessaires à la réalisation de cet effet. Tout d'abord on filma une vue de la mer, avec le ciel et les nuages. Un cache protégeait de la lumière le passage prévu à travers la mer. Puis, on rembobina la pellicule. On remplaça alors le cache par son contre-cache de façon à



La scène la plus célèbre des "Dix Commandements" (1956) de Cecil B. de Mille, requit six mois de travail, chaque plan comprenant 12 superpositions !

n'impressionner que la vue des murs d'eau et le passage. Pour la réalisation des murs d'eau, on construisit une tranchée haute de quelques mètres, dont les parois étaient recouvertes de murs de gélatine soutenus par une armature de bois. Naturellement, la tranchée suivait le tracé défini par les caches. Au-dessus de ce canyon de gélatine, des réservoirs d'eau étaient dissimulés par le cache tandis que des murs de ciment fermaient les extrémités de la tranchée.

Les caméras avaient été préparées pour filmer en marche arrière. Lors de la prise de vue, on ouvrit les réservoirs dont l'eau inonda la tranchée. En inversant le sens de défilement, la Mer Rouge s'écarterait pour laisser un passage.

Plan 3 – Les Hébreux traversent la tranchée d'eau. Pour ce plan, on réutilisa les murs de gélatine, on retira les réservoirs, ne laissant plus qu'un filet d'eau glisser sur les parois pour les rendre brillantes et dégoulinantes. Fixé à l'armature, un réseau de lampes clignotantes achèvera de donner une apparence de mouvement au mur d'eau. Le tout était supposé donner au spectateur l'illusion que la masse d'eau en équilibre risque à tous moments de s'effondrer sur les Israélites. Au niveau de l'optique, on réalisa le plan en trois expositions successives : le plan de la mer et du ciel fut tourné comme précédemment. En revanche, pour le reste de l'image, on procéda en deux étapes. En effet, on enregistra séparément, grâce à un système de caches le mur d'eau et les Israélites sur le sol, ceci dans le but d'utiliser une

échelle bien plus grande pour la tranchée.

Plan 4 – Les Hébreux, ayant traversé la Mer Rouge, se retournent. Plan 5 – Les Egyptiens ne peuvent traverser à leur tour : un mur de feu les en empêche. Ici l'astuce consistait à avoir dissimulé dans l'eau, face aux acteurs, des pipelines d'essence percées de trous par lesquels celle-ci s'échappait et se répandait à la surface de l'eau. Une fois enflammée, on obtint un superbe mur de feu atteignant jusqu'à 15 mètres de haut. Plan 6 – Les flammes ayant disparu, les Egyptiens se ruent à la poursuite des Israélites à travers les flots paralysés. La réalisation est la même que pour le plan n° 3. Plans 7 et 8 – Prise de vue du Pharaon et de quelques guerriers, de côté, entrecoupée de gros plans. Soudain, le mur d'eau s'effondre, engloutissant l'armée. Pour ces plans, on employa un mécanisme qui fit les beaux jours du cinéma. On construisit, à l'intérieur des studios Paramount, un trottoir roulant dont les organes mécaniques restaient invisibles. A l'arrière de celui-ci, on installa un panorama circulaire et, au dessus un réservoir d'environ 100 mètres cubes. On apprit aux chevaux et à leurs cavaliers à marcher, courir et galoper sur le tapis roulant, selon le principe du home-trainer. Plus d'un mois y fut consacré. Le panorama, lui, devait tourner dans le sens inverse de la marche des chevaux, sa vitesse étant synchronisée en fonction de leur rythme de pas. Le résultat final était que la caméra semblait suivre les chevaux et se déplacer, et non l'inverse. Les caméras, fixes, étaient

enfermées dans des cages de verre hermétiques afin de les protéger de l'inondation qui allait s'abattre sur les acteurs. D'ailleurs, le plan ne se tourna pas sans quelques frayeurs, les chevaux ayant été surpris par la douche.

Plan 9 – La Mer Rouge se referma sur les Egyptiens.

La réalisation de ce plan fut la même que pour le plan n° 2, à cela près que le sens de défilement dans la caméra était normal, cette fois. Les Egyptiens engloutis n'étaient en fait que des mannequins miniatures. Quant aux déferlantes, visibles en haut de la tranchée, elles furent ajoutées en surimpression.

Dans la version de 1956, cette séquence fut l'une des plus coûteuses, six mois et 1 million de dollars furent nécessaires pour en venir à bout. Il faut dire que chaque plan comprenait jusqu'à 12 superpositions, ce qui, à l'époque, était énorme. Le principe de base de l'effet resta le même à quelques variantes près, ayant pour but d'augmenter le réalisme. Ainsi, les murs de gélatine furent remplacés par des chutes d'eau drainées par des écoulements invisibles sur l'image. Pour la scène de l'inondation de la tranchée, on construisit des réservoirs si importants que les terrains de la Paramount, situés derrière les structures n'étaient pas assez vastes et que l'on déborda chez RKO, en démolissant un mur mitoyen. Ainsi, plus d'un million de litres d'eau purent y être entreposés. On rajouta également, par rapport à la première version, un ciel menaçant, des matte paintings pour le passage, etc...

Aujourd'hui, on utilise moins ces coûteuses machineries. On leur préfère des miniatures, faciles à intégrer optiquement grâce au "blue screen".

Restent les films catastrophes" qui emploient encore ces techniques, mêlant la machinerie aux décors (voir E.F. n° 71).

Remarquons toutefois que l'usage de machineries n'est pas obsolète, comme en témoignent les trucages de quelques films plus récents, tel ce plan célèbre de 2001 où l'hôtesse de la navette, dans un milieu sans gravité, marche sur ce qui semble être le plafond. Une image bien proche de celle de Fred Astaire qui semble défier les lois de l'apesanteur en sautant sur les murs et le plafond dans *Royal Wedding*. Pour ce type de plan, on suggère au spectateur que la caméra est fixe et que seul l'acteur se déplace. En fait, caméra et décor pivotent en synchronisation. Ainsi, les points de repère restent immobiles. Lors de la rotation de l'ensemble caméra-décor, l'acteur avance en gardant ses pieds en direction du vrai sol. Il donne ainsi l'impression d'avoir bougé à l'écran puisqu'il a bougé par rapport à nos points de repère. Trucages à base de machineries encore que ceux employés dans *Blade Runner* où le véhicule de police est soulevé par des filins quand il est censé s'élever dans les airs en quittant Chinatown. La machinerie est indispensable lors des prises de vues en studio, pour recréer la réalité derrière des cloisons de bois. Elle est partie intégrante de la vie des studios, apportant, par sa mécanique, le mouvement et donc la vie. □ ■



L'ÉCRAN numéro 62

Retour vers le futur. Cocoon: toutes les étapes de fabrication. **Poster**: Retour vers le futur. **Fiches**: Mad Max 3, Retour vers le futur, Cocoon, La chair et le sang.

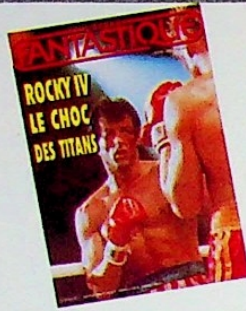


L'ÉCRAN numéro 63

Les Goonies: la folle course au trésor! Explorers: Joe Dante dans la 4^e dimension. Santa Claus. Commando. **Poster**: Explorers. **Fiches**: Taram, Oz, Explorers, Les Goonies.

L'ÉCRAN numéro 64

Rocky IV: le gladiateur des temps modernes! Kalidor. Peur bleue. F/X. House. Day of the Dead. Remo. **Poster**: Rocky IV. **Fiches**: Kalidor, Rocky IV, Santa Claus, Buckaroo Banzai.



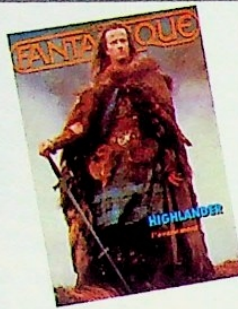
L'ÉCRAN numéro 65

Commando. Vampire, vous avez dit vampire? Ré-Animator. Buckaroo Banzai. **Poster**: Vampire... **Fiches**: Commando, Ré-Animator, Vampire..., Une créature de rêve.



L'ÉCRAN numéro 66

Enemy: nouveau duel dans les étoiles. Le secret de la pyramide. La revanche de Freddy. **Fiches**: Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.



L'ÉCRAN numéro 67

Highlander: le combat des Immortels! Enemy (les effets spéciaux). La 5^e dimension: tous les épisodes de la nouvelle série. **Fiches**: Highlander, Remo, Link, Dream Lover.

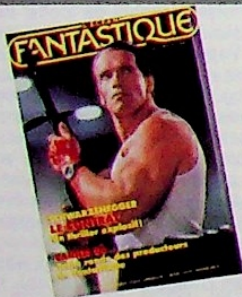
L'ÉCRAN numéro 68

Spécial previews: Cobra, House, Momo, Screampay, Invaders from Mars, Les maîtres de l'univers. **Fiches**: Peur bleue, Sans issue, Allan Quatermain, L'unique.



L'ÉCRAN numéro 69

Le clan de la caverne des ours. Big Trouble in Little China. America 3000. Spookies. **Fiches**: Le clan de la caverne..., Les av. de la 4^e dimension, Maxie, Le diamant du Nil.



L'ÉCRAN numéro 70

Le contrat: Arnold, agent très spécial de FBI! D.A.R.Y.L. From Beyond. Cannes 86: les films de la compétition et du marché. **Fiches**: House, Hitcher, Nomads, D.A.R.Y.L.



L'ÉCRAN numéro 71

Short Circuit: Numéro 5 sur les traces de E.T.! Psychose III. Poltergeist II. Crawlspace. Rawhead Rex. **Fiches**: Psychose III, Profession génie, F/X, Le colosse de Rhodes.

L'ÉCRAN numéro 72

Les aventures de Jack Burton. Critters. L'invasion vient de Mars. Brian De Palma 86. Spacecamp. **Fiches**: Short Circuit, Poltergeist 2, Campus 86, Week-end de terreur.



L'ÉCRAN numéro 73

Aliens: « la suite » par le réalisateur de Terminator! Cobra. **Poster**: Aliens. **Fiches**: L'invasion vient de Mars, Aliens, Nuit de Noces chez les fantômes, les av. de Jack Burton.





L'ÉCRAN numéro 74

Previews U.S.A.: Massacre à la tronçonneuse 2, The Fly, Running Man, Rabtoy, Deadly Friend, SolarBabies. **Fiches:** Cobra, Critters, Cap sur les étoiles, Quand la rivière devient noire.



L'ÉCRAN numéro 75

Howard: la dernière folie de Georges Lucas! Le jour des morts-vivants. Labyrinthe. Robocop. **Fiches:** Ratboy, Le jour des morts-vivants, Vindicator, Tex.

L'ÉCRAN numéro 76

La mouche: une étonnante histoire d'amour et d'horreur. Blue Velvet. L'amie mortelle. HellRaiser. **Fiches:** Howard, La mouche, Jason le mort-vivant, Massacre 2.



L'ÉCRAN numéro 77

Gothic: les démons de la nuit vus par Ken Russell. Terminus. Aux portes de l'au-delà. Labyrinthe. Star Trek IV. **Fiches:** Blue Velvet, Firestarter, Gothic, Labyrinthe.



Les numéros 1 à 12 et 23 sont épuisés. Complétez vite votre collection !

- 13 L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, Star Trek, John Carpenter.
14 LE TROU NOIR, Star Trek, La nouvelle vague horrifique américaine.
15 SUPERMAN 2, Flash Gordon, The Monster Club.
16 LES EFFETS SPECIAUX DE L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE, La malédiction finale, Superman 2, Festival de Paris 80.
17 NEW YORK 1997, Le choc des Titans, Vincent Price.
18 LES TRUCAGES AU CINEMA, Le voleur de Bagdad, Le choc des Titans.
19 PETER CUSHING, Cannes 81, David Cronenberg.
20 OUTLAND, Hurlements, The Survivor.
21 LES LOUPS-GAROUS, Les aventuriers de l'arche perdue, Altered States.
22 FESTIVAL DE PARIS 81, Les aventuriers de l'arche perdue, Métal hurlant.
24 WES CRAVEN, Les nouveaux maquilleurs d'Hollywood, Tygra.
25 EVIL DEAD, Cannes 82, Don Coscarelli, Stephen King, George Romero.
26 BLADE RUNNER, La féline, Halloween 3, Poster: La féline.
27 LE DRAGON DU LAC DE FEU, Star Trek 2, Poster: Poltergeist.
28 POLTERGEIST, Trull, The Thing, Poster: The Thing.
29 E.T., The Thing, Tron, Poster: E.T.
30 FESTIVAL DE PARIS 82, Tron., Larry Cohen, Brisby, Poster: Mutant.
31 LES ZOMBIES, Amityville 2, Poster: Meurtres en 3-D.

- 32 DARK CRYSTAL, Poster: Hysterical, Fiches ciné: Le prix du danger, L'emprise, Tygra, La mort aux enchères.
33 SPECIAL SCIENCE-FICTION, Poster: Ténébres, Fiches ciné: Halloween 3, Meurtres en 3-D, Hysterical, Amityville 2.
34 LA LUNE DANS LE CANIVEAU, Psychose 2, Catherine Deneuve Vampire, Poster: Meurtres sous contrôle, Fiches ciné: Dark Crystal, démon dans l'île, Sans retour, Y a-t'il un pilote dans l'avion 2.
35 CANNES 83, Vidéodrome, Les dents de la mer 3-D, Poster: Le sens de la vie, Fiches ciné: Zombie, Creepshow, Ténébres, Les traqués de l'an 2000.
36 TONNERRE DE FEU, Les prédateurs, Fiches ciné: Les prédateurs, Le sens de la vie, Psychose 2, Tonnerre de feu.
37 KRULL, Le Jedi, Octopussy, Superman 3, Poster: L'homme aux deux cerveaux, Fiches ciné: Cujo, Superman 3, Evil Dead, L'empire contre-attaque.
38 SPECIAL LE RETOUR DU JEDI, Fiches ciné: Le Jedi, Octopussy, Le guerrier de l'espace, L'homme aux deux cerveaux.
39 DEAD ZONE, X-Tro, La 4^e dimension, Fiches ciné: WarGames, Tron, Androïde, Les dents de la mer 3.
40 WARGAMES, Dune, Dario Argento, Fiches ciné: La 4^e dimension, J'ai jamais, Brainstorm, The Keep.
41 MICHAEL JACKSON'S THRILLER, Festival de Paris 83, La 4^e dimension, Fiches ciné: Thriller, Le choix des seigneurs.
42 LA FOIRE DES TENEBRES, Christine, Brainstorm, Fiches ciné: Shining, La foire des ténébres, Christine, Onibaba.
43 LA FOIRE DES TENEBRES, L'ascenseur, Tarzan, Ghoules, Fiches ciné: Krull, Le jour d'après, Dead Zone, L'ascenseur.

- 44 L'ETOFFE DES HEROS, Amityville 3, Dreamscape, Videodrome, The Wiz, Fiches ciné: L'étoffe des héros, Videodrome, Time Rider, The Wiz.
45 LA FORTERESSE NOIRE, Conan 2, Philadelphia Experiment, John Carradine, Fiches ciné: Xtro, Alien, Inferno, L'ange.
46 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, La forêt d'émeraude, Star Trek 3, Poster: Frankenstein, Fiches ciné: Les aventuriers de l'arche perdue, Looker, En plein cauchemar, Le dernier testament.
47 LE BOUNTY, Cannes 84, Poster: Rodan, Fiches ciné: Conan, Vendredi 13 - chapitre final, Liquid Sky, Métropolis.
48 INDIANA JONES ET LE TEMPLE MAUDIT, Conan 2, Dune, 1984, Fiches ciné: Conan 2, Utu, A la poursuite du diamant vert, Indiana Jones et le temple maudit.
49 GREYSTOKE, Supergirl, Phenomena, Sheena, Star Trek 3, Fiches ciné: Top Secret, Splash, Stress, Greystoke.
50 S.O.S. FANTOMES, Les rues de feu, L'histoire sans fin, Fiches ciné: Les rues de feu, Gremlins, Supergirl, 1984.
51 GREMLINS, Terminator, S.O.S. Fantômes, Poster: Gremlins, Fiches ciné: L'histoire sans fin, Nemo, Sheena, J'ai rencontré le Père Noël.
52 LA COMPAGNIE DES LOUPS, 2010, Encart: L'univers de Dune, Fiches ciné: S.O.S. fantômes, La compagnie des loups, L'aube rouge, Philadelphia Exp.
53 DUNE, Brazil, Razorback, Star Trek 3, Fiches ciné: Dune, Horror Kid, Razorback, La corde raide.
54 TERMINATOR, Les griffes de la nuit, Body Double, Stephen King, Poster: Terminator, Fiches ciné: Body Double, Brazil, Star Trek 3, Out of order.

- 55 2010, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye, Fiches ciné: Les griffes de la nuit, 2010, Le retour des morts-vivants, Réincarnations.
56 SPECIAL PREVIEWS, Day of the Dead, The Stuff, etc. Fiches ciné: Terminator, Ladyhawke, Baby, Electric Dreams.
57 STARRIGHTER, Phénomènes, Mask, Fiches ciné: Starfighter, Scanners, Repo Man, Onde de choc.
58 LA FORET D'EMERAUDE, Starman, Cannes 85, Fiches ciné: La forêt d'émeraude, Starman, Phénomènes, Mask.
59 RUNAWAY, Mad Max 3, Legend, Lifeorce, Godzilla à l'écran, Fiches ciné: Runaway, Deamscape, Vendredi 13 - une nouvelle teneur, Dangereusement vôtre.
60 MAD MAX 3, La promesse, Ridley Scott, Posters: Mel Gibson, Tina Turner.
61 RAMBO 2, La chair et le sang, Retour vers le futur, Oz, Lifeorce, Poster: Rambo 2, Fiches ciné: Rambo 2, Legend, La promesse, Lifeorce.
62 RETOUR VERS LE FUTUR, Cocoon, Taram, Poster: Retour vers le futur, Fiches ciné: Retour vers le futur, Mad Max 3, Cocoon, La chair et le sang.
63 LES GOONIES, Explorers, Santa Claus, Démon, Poster: Explorers, Fiches ciné: Les goonies, Explorers, Taram, Oz.
64 ROCKY 4, Kalidor, Pour bleue, Remo, F/X, House, Day of the Dead, Poster: Rocky 4, Fiches ciné: Rocky 4, Kalidor, Santa Claus, Buckaroo Banzai.
65 COMMANDO, Vampire vous avez dit vampire 7, Re-Animator, Buckaroo Banzai, Psychose 3, Poster: Vampire, Fiches ciné: Commando, Re-Animator, Vampire, Une créature de rêves.
66 ENEMY, La revanche de Freddy, Le secret de la pyramide, Avoriaz 86, Fiches ciné: Enemy, Contact mortel, Le secret de la pyramide, Le docteur et les assassins.

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi: (21)

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34
35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55
56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76

au prix de 20 F l'exemplaire plus 4,00 F de port et d'emballage par numéro pour la France; 6 F pour l'étranger par numéro

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

PAYS

soit

numéro à 20 F

ports à F

au total

F

F

F

Ci-joint mon règlement à l'ordre de I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire 75014 Paris (pour l'étranger: par mandat uniquement).

date

signature



LE MARTEAU DE VERRE

Une Terre en voie de décomposition, après une guerre quelconque, où pour endormir les ouvriers travaillant comme des robots dans les usines d'Asie et d'Amérique du Sud, sont organisées, filmées et diffusées des courses de véhicules à travers le désert, tandis que de vieux satellites militaires toujours en état de marche continuent à essayer de détruire au moyen de leur rayon désintégrateur tout ce qui bouge dans leur champ d'action. Tel est le cadre du second roman de K. W. Jeter (*D'Adder* dans la même collection) où évoluent Norah Endryx, trice pour les productions Mort, et Schuyler, un des pions, que ces mêmes prod transformant peu à peu en vedette de l'écran. A tel point qu'il est décidé en haut lieu de tourner sa biographie, ce dont se charge N. Endryx qui paraît fascinée par notre homme, même si elle a au fond plutôt tendance à le considérer comme un citron dont il faut presser le jus au plus vite. Bref, la série commence à être diffusée et recueille aussitôt un grand succès. Et tandis que l'on découvre son passé, émaillé de rencontres insolites, Schuyler devient la nouvelle divinité des ouvriers asiatiques et latino-américains. Tous les records d'audience sont battus. Tout irait donc pour le mieux si après une mise en garde de son co-pilote électronique prophétisant la mort de ses camarades durant les courses suivantes, ces derniers ne tombaient pas effectivement comme des mouches, soufflés par la puissance des armes destructrices des satellites...

Dans ce copieux roman sans longueur ni bavure, à l'intensité toujours égale, au suspense haletant, au découpage cinématographique d'une efficacité rare faisant progresser l'intrigue avec beaucoup

d'intelligence, K.W. Jeter s'attache à dresser le portrait réaliste d'un homme à l'étrange destin, aux prises, directement ou pas, avec un Pouvoir truqueur dont il dénonce les exactions.

Un livre important, prenant et attachant, sur lequel plane l'ombre de Dick, mais également imprégné d'une folie toute Mad-Maxienne, imposant son auteur, après plus de dix ans d'insuccès, comme l'un des plus doués et talentueux de la jeune génération américaine. (Denoël)

Richard Comballot



Marc Laidlaw

PAPA, MAMAN, L'ATOME ET MOI

L'univers farfelu de Laidlaw est une critique des voies empruntées par notre civilisation actuelle, même s'il est impossible de croire qu'un quartier vivra de la sorte en autarcie, coupé du monde extérieur (pendant que des soldats missionnaires embrigadent les fuyeurs), que des particuliers installeront chez eux des missiles et des bombes atomiques tout en fabriquant à la chaîne des bébés éprouvettes.

Moins que le progrès, c'est le conformisme bourgeois qui est mis en cause, la conception béate de l'American way of life, consolidée par la technologie. Ce bonheur insipide passe par la télévision en circuit fermé (pas de propagande insidieuse, mais pas d'ouverture au monde non plus) et la cohésion de la cellule familiale, assurée par le toubib du foyer qui veille à empêcher toute remise en question. Ainsi, parce que l'équilibre de la famille suppose une certaine diversité de ses membres, Virgile est un intellectuel et P.J. apprend avec horreur qu'il a été génétiquement programmé pour devenir homosexuel à la puberté.

Hilarant et grinçant, ce roman aurait peut-être gagné à être plus concis. Une fois l'aberrant univers présenté, les trouvailles originales se diluent dans la narration des destins individuels.

Mais ne boudons pas notre plaisir : cet ouvrage est réjouissant. Il est même devenu un feuilleton radiophonique de 15 épisodes de 10 minutes. (Denoël, "Présence du futur")

Claude Ecken

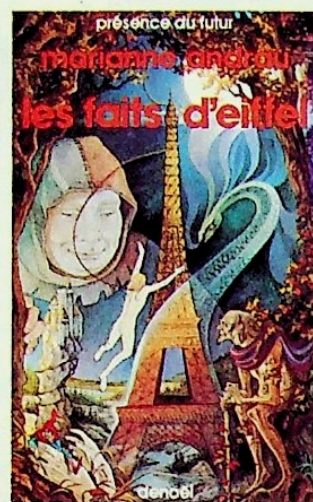
George McKenna

MITES D'INFAMIE

Un "Gore" dépourvu d'horreur et de violence, voilà qui est peu banal... à tel point qu'on a jugé utile de rédiger un "avertissement" au lecteur ! Que cela ne vous décourage nullement cependant, car ce volume est sans conteste l'un des meilleurs de la collection. Entièrement situé à Haïti, il plonge le lecteur dans une autre époque, un autre univers où les rites et les coutumes ancestrales ne se discutent pas. C'est ce que découvrira l'Etranger, un jeune homme de 23 ans qui, désireux de quitter le monde civilisé, vient s'installer dans le Massif pour y reprendre l'exploitation d'un comptoir commercial. Polygamie, rites vaudous, etc. les ingrédients séduisants ne manquent pas. Ce qui fait la force du roman, outre ses qualités d'écriture (et une excellente traduction) c'est sa précision dans la description d'un univers totalement différent du nôtre, où le sentiment du "péché" tel que nous le connaissons n'existe pas. Comme le souligne fort justement Daniel Riche, ce livre opère une "sorte de retour salutaire à un paganisme démythifiant et déculpabilisant, pétri d'amoralisme et de saine insolence". Qu'il soit réel ou imaginaire, le mode de vie de la population de cette île fascine. Omniprésent, l'érotisme prend ici

une dimension différente. C'est finalement lui qui remplace le "gore" et l'on s'en félicitera, car il n'est jamais gratuit et va bien au-delà, au niveau de sa signification, de ce que l'on trouve d'ordinaire dans ce type d'ouvrage. *Rites d'infamie* vous plongera dans un "exotisme" savoureux. L'intrigue (au demeurant intéressante) n'a pas beaucoup d'importance, puisqu'elle n'est qu'un simple prétexte pour dépeindre un climat. Un livre inhabituel, passionnant... (Fleuve Noir, "Gore").

Gérard Delteuil



Marianne Andrau

LES FAITS D'EIFFEL

Cette réédition du seul livre de l'auteur dans cette collection coïncide avec la parution d'un essai, *Franchir la mort*, aux éditions Robert Laffont. Ces sept nouvelles pour le moins disparates n'ont qu'un point commun : celui d'être écrites d'une plume sûre et raffinée, un peu trop esthétisante parfois, mais non dénuée de charme dans l'ensemble.

On trouve de tout dans ce recueil : de la SF avec "*La planète Inexistence*", de l'humour débridé dans "*Les faits d'Eiffel*", du fantastique classique avec "*La renégate*", un merveilleux conte de légende : "*Krispi et Gordevoil*", ou du fantastique plus fantaisiste comme dans "*Malentendu*", qui est à peine perceptible parfois ; "*Quand tout dort*" peut être considéré comme un texte de littérature générale.

Il semble que Marianne Andrau s'est essayée à tous les genres et a voulu se rompre à toutes les disciplines. Elle y est parvenue avec bonheur, n'omettant jamais d'apporter sa touche personnelle, avec un petit brin de psychologie et quelques réflexions où il est question d'amour, de mort. On pourra avoir un faible pour



CRAN FANTASTIQUE

ée par Xavier Perret

"L'arbre" racontant l'histoire d'un homme tellement attaché à la nature qu'il se comporte comme un arbre.

Dans les récits de Marianne Andrau, tout est dit en demi-teintes. On ne peut qu'être touché par la finesse et la légèreté de ces pages qui se lisent avec aisance, sans qu'on puisse dire à quel moment nous a gagné cette douce ivresse qui ne nous lâche plus jusqu'à la fin de l'ouvrage. (Denoël, "Présence du Futur").

Claude Ecken

Marion Zimmer Bradley

MAREE MONTANTE

Trois nouvelles se partagent ce recueil : "Marée Montante", parue dans les n°40/41/42 de la revue "Fiction", raconte le retour sur Terre après cinq siècles de l'un des tous premiers astronautes. Alors que ses occupants, heureux de regagner leur planète originelle, s'attendaient à trouver sur terre une technologie hypersophistiquée, ils découvrent une société rurale et artisanale dont toute technologie semble avoir disparu. Il faudra du temps aux astronautes pour s'adapter, et comprendre que les hommes ont enfin réussi à maîtriser leur technomanie galopante ! Autre récit sur toile de fond sociologique, "La Rhu'ad" développe un thème inimaginable à l'époque, et qui fait aujourd'hui couler beaucoup d'encre entre les milieux chrétiens et progressistes : les "mères porteuses". Transposé à la mode Centaurienne, ce thème devient le centre d'un conflit de civilisations, syndrome symbolique des schismes masculin/féminin. Le troisième récit, "Oiseau de Proie", paru dans le n°67 de "Fiction" est un western de l'espace qui rappelle les aventures d'Eric John Stark (de Leigh Brackett). A lire ou à relire, un ouvrage à la mesure du grand talent d'une



femme écrivain qui connaît depuis quelques mois en France un retentissant succès avec sa saga moyen-âgeuse des Dames du Lac. (Néo)

Charlotte Werhner



Lucius Shepard

LA FIN DE LA VIE

La Fin de la Vie est la suite du voyage de l'autre côté des miroirs de la civilisation que nous avons entamé avec *Le Chasseur de Jaguar*. Cinq autres nouvelles qui nous emmènent sous les climats de prédilection de l'auteur : les Caraïbes, l'Amérique Centrale, et aussi Katmandou et la Costa del Sol (Espagne). Au rendez-vous donc la chaleur, les voyages exotiques, les sueurs chaudes et froides... une réminiscence presque "bizarre" d'une thématique de la littérature américaine des années cinquante... Pour chacun des protagonistes de ces textes, le moteur de ses actes sera la nécessité d'échapper à l'emprise de la civilisation, le besoin de désapprendre. Rencontre bouleversante d'un couple désagréé par un sorcier sans âge d'Amérique Centrale ; contact/symbiose vaudou avec un extra-terrestre désincarné isolé dans une jungle des Caraïbes ; affrontement sans merci entre les dieux hindoux et un vampire-fantôme importé de Nouvelle-Angleterre ; brève et terrifiante rencontre avec un savant fou, hybride démoniaque des D' Mengué et Moreau, dans la jungle du Venezuela ; enfin contact éprouvant et enrichissant avec deux évadés d'un univers parallèle où Hitler a réussi à instaurer un Reich électronique de mille ans ! Délirant et soigneusement élaboré, l'univers de Lucius Shepard

dépaysse, trouble, inquiète, mais surtout séduit. Un univers de quête, de recherche d'absolu, où éclate une sourde colère contre les aberrations de la civilisation. Une nouvelle plongée en avant, plus profonde, dans les vastes dimensions de la fiction et de la littérature. (Denoël, "Présence du Futur")

Xavier Perret

Vonda McIntyre

SUPERLUMINAL

Dans un lointain futur, deux aspirations à la fois contraires et complémentaires ramifient le genre humain : l'attraction vers l'espace et l'attraction vers l'eau.

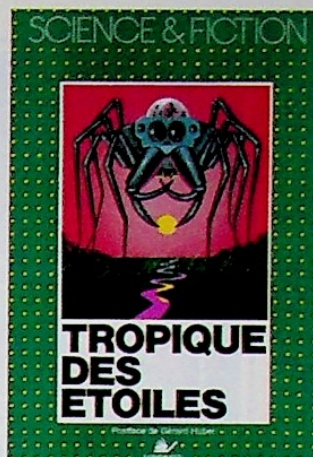
Deux sortes de transformations biologiques attendent ainsi une élite : devenir « pilote » (et pouvoir résister au « transit » qui permet de plonger dans l'hyperespace) à la suite d'une simple opération ; devenir « plongeur » après une mutation contrôlée et irréversible, et gagner les océans en compagnie des baleines et des dauphins... Laena est pilote, Orca, plongeur. Entre ces deux femmes se glisse un homme venu d'une planète coloniale dont il est un des rares survivants après une épidémie : Radu.

Radu aimera d'abord Laena jusqu'à ce qu'une impossibilité biologique (doublée d'un ostracisme élitiste) l'en éloigne. Il glissera alors lentement vers Orca, jusqu'à choisir à son tour la mutation...

Voilà un roman typique de ce que nous donne le CLA (et Daniel Walther) depuis quelques années : l'exploration d'un futur galactique où les conditions ont changé, mais pas les hommes. Et c'est sans doute ce qui fait la faiblesse de ce récit : surhumains aux possibilités étranges (Radu semble aussi avoir le don de gagner l'hyperespace sans opération grâce à sa résistance à l'épidémie qui a ravagé son monde — d'où l'hostilité de la caste des pilotes qui craignent pour leur privilège), les personnages ont des aspirations humaines. *Superluminal* est tiré d'une nouvelle « Aztec » (inédite en français).

Un autre roman de V. McIntyre, *Le serpent du Rêve* (Laffont), était aussi l'extension d'une nouvelle préexistante. *Superluminal* présente quelque charme et rappelle vaguement les débuts prometteurs qu'elle fit avec *Loué Soit l'Exil* (Lattès), mais là s'arrête la comparaison, alors qu'on aurait pu attendre de cette plume grave et ample création d'univers, à la Herbert ou à la Aldiss. (Opta).

J.-P. Andreon



TROPIQUE DES ETOILES

Tropique des Etoiles est une allusion directe aux *Tropiques* de Henry Miller, exilé notoire. Comme nous nous en rendons facilement compte, le passé littéraire américain, si récent et si peu étendu qu'il soit, est rapidement devenu une base de références ; ainsi pour "Walden III" de Michaël Swanwick qui, ayant inventé une colonie spatiale où les habitants sont rendus perpétuellement heureux et gentils artificiellement grâce à un implant (comble du totalitarisme expansionniste), l'a affublée par dérision du nom de Walden, petit étang de Nouvelle-Angleterre où Henry Thoreau vécut en "homme des bois" de 1845 à 1847, et écrivit ce grand livre qu'est *Walden ou la Vie dans les Bois*.

La pièce maîtresse de ce recueil, demeure "Un Ephémère Goût d'être" de James Tiptree Jr. Ecra-sée par la surpopulation, la Terre envoie dans l'espace un astronef avec mission de découvrir une planète viable destinée à la colonisation, pour vider le trop-plein d'être humains. Lorsqu'enfin, ils découvriront cette planète, où végète une mystérieuse forme de vie. Au-delà des conflits une extraordinaire révélation se fera à bord du vaisseau : ne serions-nous pas tous les spermatozoïdes d'une entité aux dimensions cosmiques ? Admirablement développé, avec une sensibilité et un savoir-faire tout féminin dans les études de caractères, ce récit est celui d'un grand écrivain.

Bruce Sterling, R.A. Lafferty, A. & C. Panshin et Jim Ballard se partagent l'autre moitié de ce recueil, chacun développant le thème central de la colonisation et de la communication qui sur les modes cynique, humoristique ou mystique. Au total, six récits originaux confirmant la volonté de Pierre K. Rey de faire de cette collection quelque chose d'à part et de qualité. (Londreys)

Xavier Perret



KLAUS KINSKI

LA LÉGENDE DU FUTUR



HARVEY KEITEL



STAR KNIGHT

LE CHEVALIER DE L'ESPACE

"STAR KNIGHT"
KLAUS KINSKI · HARVEY KEITEL
FERNANDO REY

et MIGUEL BOSE dans le rôle de "IX" · Directeur de la photographie JOSE LUIS ALCAINE · Musique de JOSE NIETO · Producteur associé ANA HUETE
Scénario de ANDREU MARTIN · M.A. NIETO · FERNANDO COLOMO · Producteur exécutif STANLEY TORCHIA · Produit et dirigé par FERNANDO COLOMO

DOLBY STEREO

une sélection



Manson international

STAR KNIGHT

(El Caballero del Dragon). Espagne. 1985. **Interprétation :** Miguel Bose, Harvey Keitel, Klaus Kinski, Fernando Rey. **Réalisation :** Fernando Colomo. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** Film Office. **Inédit.**

SUJET : "Au cœur de l'obscur Moyen-Age, dans une contrée isolée où les passions des uns et les haines des autres s'affrontent, surgit un étrange véhicule dont le non moins curieux passager provenant d'une lointaine galaxie va séduire la belle Alba. L'incrédulité et les jalousies vont se déchaîner envers ce voyageur du temps..."

CRITIQUE : Présentée au précédent Festival International de Paris du Film Fantastique et de Science-Fiction, cette superproduction marque assurément un pas décisif dans le cinéma espagnol, lequel, avec ce film, démontre son aptitude à s'inscrire sur un plan d'égalité parmi les plus grands du 7^e art. Un impressionnant budget fut alloué à Fernando Colomo pour mettre en chantier cette fresque grandiose où les qualités techniques le disputent aux multiples talents artistiques participant à cet habile cocktail d'héroïc-fantasy et de SF. L'affrontement de deux cultures antagonistes s'exprime superbement, mettant en exergue l'obscurantisme religieux confronté à un message de lumière. Admirablement mis en image avec un sens de la poésie visuelle restituant parfaitement le charme des légendes moyenâgeuses, *Star Knight* se distingue par un humour omniprésent, donnant au film un ton très particulier. Ainsi pourra-t-on savourer la prestation d'Harvey Keitel dans le rôle à contre-emploi d'un chevalier balourd des plus pittoresques. Une combinaison riche et diversifiée où d'excellents effets spéciaux s'intègrent au récit, soutenu par une très belle partition musicale de Jose Nieto, aboutit à faire du *Chevalier de l'espace* un spectacle total. Copie et dupli bonnes (stéréo).



Participez au concours STAR KNIGHT et gagnez la cassette !

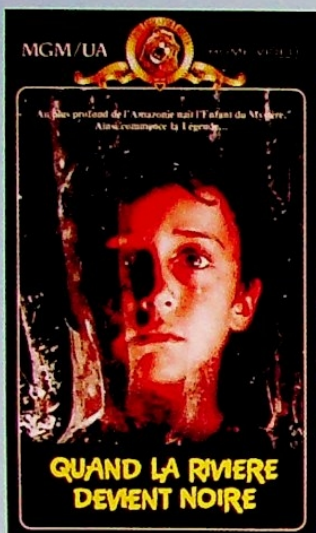
L'Ecran Fantastique et Sunset Vidéo seront heureux d'offrir aux 5 plus rapides d'entre-vous la cassette de notre favori du mois ! Il vous suffit pour cela de nous envoyer, sur carte postale uniquement, les bonnes réponses au 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Ce concours est réservé uniquement aux abonnés.

Questions

- 1) Citez un film fantastique avec Harvey Keitel.
 - 2) Quel est le nouveau film fantastique de Klaus Kinski ?
 - 3) Quel est l'acteur-réalisateur ibérique spécialisé dans le fantastique ?
 - 4) Quel film (d'épouvante) marqua le début de la collaboration entre Howard Vernon et Jésus Franco ?
 - 5) Quel film d'horreur anglo-espagnol réunissait Peter Cushing, Christopher Lee et Telly Savalas ?
- Les Lauréats du concours "Vidéodrome" sont : C. Guilhem, E. Prudhomme, P. Guitta, M. Limoges, J. Tanneau.

VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani



QUAND LA RIVIÈRE DEVIENT NOIRE

(Where The River Runs Black). U.S.A. 1986. Réalisation : Christopher Cain. Interprétation : Charles Durning, Alessandro Rabelo, Ajay Naidu. Durée : 1 h 32. Distribution : Film Office.

SUJET : "Un jeune prêtre en mission au confins de la forêt amazonienne est troublé par l'étrange beauté d'une indienne que ses congénères assimilent à une femme-dauphin, avant d'être terrassé par un anaconda géant. De leur brève union naît un petit garçon que sa mère

élève librement parmi les dauphins de la rivière noire, avant d'être elle-même assassinée par des aventuriers. Finalement confié à un orphelinat où il découvrira la rude loi de la civilisation, l'enfant reconnaît un jour le meurtrier de sa mère et ne songe plus qu'à se venger..."

CRITIQUE : Première production cinématographique enregistrée en son digital, *Quand la rivière devient noire* est une œuvre qui, en dépit de son inégalité, se révèle attachante à divers niveaux. Inspiré par un roman lui conférant un caractère original malgré son évidente relation avec des films tels que *L'enfant sauvage* et *La forêt d'émeraude* (dont il véhicule une symbolique similaire sur la Nature), *Quand la rivière devient noire* s'amorce comme un étrange conte fantastique. Dans la première partie, d'ailleurs la plus aboutie, le réalisateur Christopher Cain déploie tout son talent pour instaurer un climat de magie envoûtante, et de poésie visuelle auxquelles le spectateur succombe avec délice sur les accents de la très belle partition musicale de James Horner. La cassure que représente la seconde partie, fait hélas basculer le film dans un domaine beaucoup plus banal, déniait presque totalement son approche initial. Demeurent alors l'apprentissage de l'amitié et de la vie sur un double niveau qui, en dépit de leurs attraits, nous font regretter que le réalisateur n'ait pas plus largement exploité son étonnant sujet. Copie et dupli excellents (stéréo).

Errata. *Poltergeist II* précédemment attribué dans cette rubrique à CIC/3M, est en fait distribué par Film Office.

Sortent également ce mois-ci :

La légende des 8 Samourais (Scherzo) : une épopée d'héroïc-fantasy signée Kinki Fukasaku, auteur de nombreux films de SF japonais assez déplorables...

Amazons (American Vidéo) : aventure d'héroïc-fantasy tournée en Amérique Latine pour le compte de Roger Corman voici deux ans...

Zombi horror (Carrère) : navet italien d'Andrea Bianchi. A fuir.

Le masque du Fu-Manchu (Carrère) : réalisé par Don Sharp avec Christopher Lee, une aventure exotique qui accumule les lourdeurs et maladroites. Un sous-produit qui engendra néanmoins plusieurs suites...

Brother (UGC) : premier film de John Sayles, *Brother from Another Planet* est une comédie de SF originale où un extra-terrestre pourchassé par des mercenaires se

réfugie à New York, déclenchant, grâce à ses "pouvoirs", l'hostilité de certains.

D'autres œuvres sont annoncées, dont nous vous reparlerons prochainement : *Le monde de l'horreur* de Dario Argento (Delta Vidéo) ; un documentaire sur le tournage des films du Maître, réalisé par Michèle Soavi, l'un de ses assistants et auteur du récent *Bloody Bird*) ; *Cluedo* (CIC-3M) ; produit par Debra Hill, ce film s'inspire du célèbre jeu de société, et nous propose trois dénouements possibles !), *Booby Trap* (Warner-Home) ; en 1998, à Los Angeles, un petit génie de l'électronique invente un robot capable de lutter contre les mutants envahissant les cités) ; *Night Train to Terror* (American Producers Associated) ; thriller avec John Philip Law et Cameron Mitchell) et *After Halloween* (Colombus ; avec Jamie Lee Curtis).

A DOUBLE TRANCHANT

(Jagged Edge). U.S.A. 1985. Interprétation : Jeff Bridges, Glenn Close, Peter Coyotte. Réalisation : Richard Marquand. Durée : 1 h 50. Distribution : GCR.

SUJET : "Une jeune femme est retrouvée sauvagement assassinée et mutilée dans sa propriété au bord de la mer. La thèse du rôdeur est rapidement écartée et les soupçons se portent sur son mari, seul héritier de son immense fortune. Seule une brillante avocate, qui va accepter de prendre sa défense, croit en son innocence et va tenter de la prouver au jurés..."

CRITIQUE : Cette réalisation que l'on pourrait assimiler à un hommage hitchcockien, trouve à travers la vidéo son mode d'expression idéal. Jouant sur les illusions, les faux-semblants et les revers de ces vérités que l'on aime parfois à se forger pour mieux y croire, *Jagged Edge* excelle à ce jeu savant de la manipulation dont le spectateur est la victime parfaite. Avec maîtrise et conviction, Richard Marquand (*Le Retour du Jedi*) joue les marionnettistes savants, faisant tour à tour osciller ses ficelles dans un sens ou l'autre de la balance selon la réalité ou la chimère à laquelle il veut nous voir adhérer. Grâce au faciès "angélique" de son héros, il y parvient totalement et on lui pardonne ainsi une conclusion par trop banale et peu cohérente. Indépendamment de Jeff Bridges et de Peter Coyotte, tous deux fort justes dans leur jeu, on retiendra surtout la performance de la merveilleuse Glenn Close (*Maxie*), déployant avec fièvre toute les gammes de son talent.



LES AVENTURES DE JACK BURTON

(Big Trouble in Little China). U.S.A. 1986. Interprétation : Kurt Russell, Kim Cattrall, Dennis Dun. Réalisation : John Carpenter. Durée : 1 h 40. Distribution : CBS Fox.

SUJET : "Camionneur au long cours, et aventurier dans l'âme, Jack Burton pensait avoir tout vu à travers ses nombreux périples, avant de découvrir, avec effroi, que Chinatown pouvait receler des puissances magiques vieilles de plusieurs siècles ! Pour aider un ami à retrouver sa fiancée enlevée par un mandarin maître d'une secte maléfique, Jack devra affronter de terribles périls..."

CRITIQUE : Dernière réalisation en date de John Carpenter, *Big Trouble...* lui permet de retrouver Kurt Russell, son acteur-fétiche, et de nous démontrer qu'il est au meilleur de ses capacités artistiques et créatives. Dans la lignée des grands films d'aventure, *Big Trouble* mêle

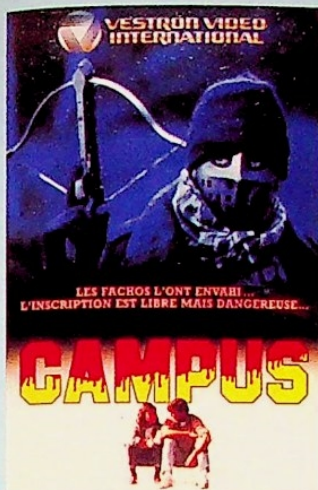


avec brio et fougue, l'imagination, le rythme, des trucages de la plus belle veine et une combinaison de talent et de charme des plus toniques. On est tout particulièrement séduit par le personnage de héros à contre-emploi gauche et maladroit dans lequel Russell excelle pour notre plus grand plaisir. Le souffle de l'aventure et de la magie nous transporte d'allégresse et plus que spectateurs, nous nous retrouvons protagonistes à part entière dans cet univers où la magie et ses impressionnantes manifestations appartiennent au quotidien. Spectacle complet et achevé, éclatant d'un enthousiasme communicatif. Copie et dupli excellents.

CAMPUS

(Dangerously Close). U.S.A. 1986. Interprétation : John Stockwell, J. Eddy Peck, Madison Macken. Réalisation : Albert Pyun. Durée : 1 h 35. Distribution : Vestron Vidéo.

SUJET : "Sélective, s'il en fut, la fac de Vista Verde n'admet que l'élite parmi les adolescents des environs. En dépit de ses origines modestes, Donny doit à ses brillants résultats scolaires d'avoir pu y être intégré, et il se voit rapidement proposé par Randy d'être admis parmi les "Sentinelles", un groupe chargé



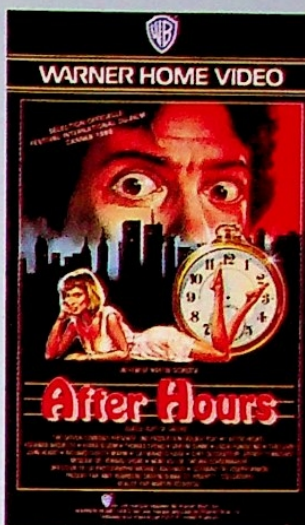
de l'ordre et de la sécurité sur le campus. Tout d'abord séduit, Donny remet en question les véritables motivations du groupe lorsqu'un étudiant est retrouvé mort près du campus..."

CRITIQUE : Si l'auto-défense et les groupes de vigiles tel que les conçoivent les Américains à travers leur propre remise en question ont sou-

vent inspiré les cinéastes, Albert Pyun (*L'épée sauvage*) nous en donne ici une version différente, et peut-être beaucoup plus inquiétante. Traité comme un passionnant thriller et filmé avec un sens du rythme et de l'image n'ayant rien à envier aux meilleurs vidéo-clips, *Campus* véhicule à travers une poignée d'étudiants une dose de fascisme apte à faire frémir d'horreur. Un impressionnant comportement de racisme social qui pour ces "Sentinelles" pourrait se résumer par une devise : "terroriser et tuer !", ainsi que le démontrent leurs petites séances de tortures filmées en direct. Le visuel nerveux et rythmé n'exclut cependant pas un habile suspense qui ne trouve son dénouement qu'avec l'ultime et terrible image. Une excellente petite production à mettre au crédit de Cannon.

AFTER HOURS

U.S.A. 1985. **Interprétation :** Griffin Dunne, Rosanna Arquette, Verna Bloom. **Réalisation :** Martin Scorsese. **Durée :** 1 h 36. **Distribution :** Warner Home Vidéo.

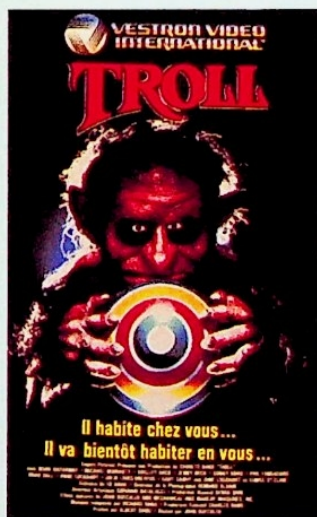


SUJET : "Informaticien dans une importante compagnie bancaire, Paul Hackett rencontre un soir une curieuse jeune fille qu'il rappelle peu après au téléphone. Celle-ci lui ayant proposé de la rejoindre dans l'appartement d'une copine, Paul saute dans un taxi. Commence alors

pour lui la nuit la plus longue et la plus éprouvante de son existence..."

CRITIQUE : S'il est vrai que la réalité dépasse parfois la fiction, *After Hours* pourrait, à coup sûr, en fournir la preuve irréfutable ! Un homme sort de chez lui pour aller rejoindre une fille à Soho, et dès lors, New York devient pour lui une gigantesque toile d'araignée de laquelle il ne parvient plus à échapper pour regagner son domicile. Délaissant la rigueur et l'ambition de ses précédents films, Martin Scorsese (*Taxi Driver*, *New York, New York*) s'est adonné ici à un pur divertissement, qu'il nous offre comme un véritable régal. Nous véhiculant dans une ville qu'il connaît fort bien, il nous entraîne à rire et à sourire de ses aversions (boîtes, milieux artistiques branchés) à la suite de son héros terrorisé par la fatalité qui le traque et se joue de ses angoisses. Les situations les plus invraisemblables s'imbriquent pour former un puzzle déliant que survole une caméra vibrante comme la corde sous archet. Un authentique plaisir cinématographique tel que l'on aimerait en savourer plus souvent. Copie et dupli excellentes.

LES INÉDITS



TROLL

U.S.A. 1986. **Interprétation :** Noah Hataway, Michel Moriarty, Shelley Hack. **Réalisation :** John Buchler. **Durée :** 1 h 26. **Distribution :** Vestron.

SUJET : "La famille Porter et ses deux enfants Harry et Wendy emménagent dans leur nouvel appartement situé dans un immeuble paisible d'une petite ville américaine. Dès lors, le comportement de la jeune Wendy change radicalement, au grand émoi de ses parents. Ceux-ci ignorent qu'une petite créature maléfique, un Troll, se substitue à l'enfant pour transformer tous les habitants de l'immeuble en créatures diaboliques..."

CRITIQUE : Non content de créer nombre de grotesques créatures qui

hantent les productions Charles Band, John Buchler se met également à la réalisation avec ce sujet de Ed Noha, qui, au demeurant plutôt attractif et curieux, finit par engendrer un certain ennui. Hormis quelques amusantes transformations lors de séquences dont l'esprit n'est pas sans évoquer *L'invasion des profanateurs de sépulture*, *Troll* nous promène inlassablement entre une fillette insipide et de ridicules petits êtres au faciès hideux et malsain qui ne sauraient à aucun moment gagner notre sympathie. Une réalisation plate et des comédiens fort peu inspirés achèvent de détourner notre attention de ce zoo hybride que les enfants auront peut-être néanmoins plaisir à visiter. Copie et dupli bonnes.

LE RENDEZ-VOUS DE LA PEUR

(Appointment with Fear). U.S.A. 1985. **Interprétation :** Michele Little, Kerry Remsen, Michael Wyle. **Réalisation :** Ramzi Thomas. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** GCR.

SUJET : "Pour de mystérieuses raisons, un homme, suivi par un inspecteur de police, semble vouloir tuer sa femme et son bébé. Pourtant, ce même personnage, blessé après avoir tenté de quitter l'asile où il était interné, se trouve au même moment plongé dans un profond coma. Il parvient cependant à assassiner son épouse, laquelle a auparavant pu confier l'enfant à une jeune fille qui va tenter, avec des amis, de le mettre à l'abri. Mais le meurtrier traque sa proie..."

CRITIQUE : Voilà un inédit qui ne laissera certes pas de souvenirs impérissables dans la mémoire des vidéophiles s'aventurant à visionner ce *Rendez-vous* pour le moins raté, surtout en matière de peur. Basé sur une "légende égyptienne", selon laquelle un dieu de la nature, Atis, serait doté de la faculté de sortir de son propre corps pour agir sur son environnement en vue de sauvegarder son existence terrestre, le scénario est assurément l'un des plus décousus que l'on puisse imaginer. Il en résulte un film sans âme et dénué d'attraits, allant dans plusieurs directions sans arriver à susciter notre intérêt, l'ensemble étant platement filmé. Quelques esquisses de meurtres, d'une pudeur quasi-inexistante dans ce type de produit, parsèment ce petit budget voué à l'oubli. Copie et dupli bonnes.

ROSEMARY'S KILLER

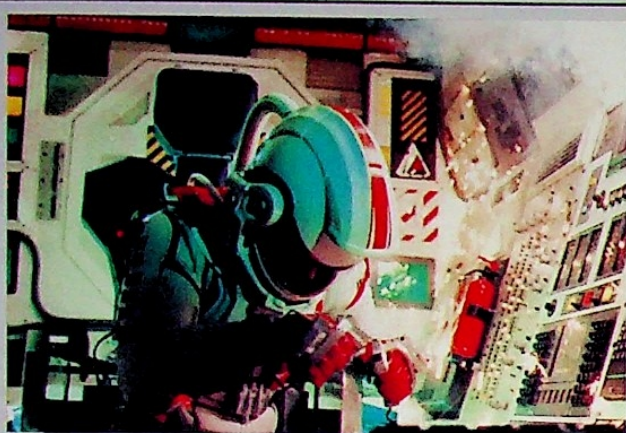
U.S.A. 1981. **Interprétation :** Vicky Dawson, Christopher Goutman, Farley Granger. **Réalisation :** Joseph Zito. **Durée :** 1 h 25. **Distribution :** UGC.

SUJET : "1945, alors que la guerre trouve son terme au son des flots-flois, la frivole Rosemary qui a délaissé son fiancé trop longtemps parti, périt assassinée dans d'atroces circonstances en compagnie de son ami d'un soir. En 1980, le collège d'Avillon Bay organise son premier bal depuis cette tragédie. Mais une mystérieuse silhouette se profile dans les couloirs, et les meurtres se succèdent..."

CRITIQUE : Directement issu de la lignée des *Vendredi 13*, dont il se révèle être un digne rejeton, ce *Rosemary Killer*, qui contribua aux frissons ressentis par les spectateurs du 13^e Festival du Film Fantastique de Paris, apparaît comme une réalisation soignée et dotée d'un rythme très justement dosé. En effet, si l'on excepte le peu d'originalité du sujet, on ne manquera guère d'apprécier le suspense et l'efficacité de ce film séduisant à maints égards, tel son ouverture "rétro" déployant un charme indéniable. Néanmoins, la carte maîtresse de *Rosemary's Killer* tient surtout au talent de Tom Savini, brillant maître-d'œuvre des meurtres sanglants et horribles qui ponctuent régulièrement le film avec un réalisme parfois insoutenable. Un spectacle propice à satisfaire les incondtionnels du genre, et à faire frémir les autres. Copie et dupli bonnes.



BLOC-NOTES



ROBOJOX de Stuart Gordon, annoncé dans notre dernier numéro fera l'objet d'un article dans un prochain écran. Les effets spéciaux se tournent actuellement, et nous vous en réservons les premières images.

LES TELEFILMS FANTASTIQUES

par Pierre Gires

Le Retour d'un Fantôme. - Depuis Terence Fisher en 1962, le *Fantôme de l'Opéra* n'a plus hanté les salles obscures ; or, il réapparaît aujourd'hui sur nos petits écrans, par la grâce d'un téléfilm réalisé en 1983 par Robert Markowitz, coproduction anglo-hongroise interprétée par des acteurs ouest-européens (Maximilian Schell, Jane Seymour, Michael York, Jeremy Kemp). L'adaptation de Sherman Yellen se réfère d'ailleurs aux deux versions cinématographiques parlantes (1943 et 1962) qu'au sublime roman de Gaston Leroux, l'action étant en outre transposée à Budapest pour d'évidentes questions de facilité, ce qui n'améliore rien ! Pour se distinguer des autres moutures, celle-ci (idée saugrenue) inverse les deux temps forts du drame : la scène-clef, où la jeune chanteuse kidnappée par le Fantôme

lui arrache son masque, est située vers le milieu du film, tandis que celle de l'écrasement du grand lustre sur la foule conclut l'histoire, le Fantôme (autre variante peu crédible) se suicidant en accompagnant le lustre qui se pulvérise au sol. Seule ressemblance avec le roman : c'est le Faust de Gounod qui sert de support musical au déroulement des diverses péripéties. Comme dans les versions avec Claude Rains (1943) et Herbert Lom (1962), c'est le violon qui défigure le malheureux anti-héros de l'histoire (ici un chef d'orchestre alors que Rains était violoniste et Lom un compositeur), tandis que dans le roman, il s'agit d'un monstre-né, d'une "erreur de la nature", tel que l'incarna Lon Chaney en 1925. Seule affinité avec la version muette : le maquillage conçu par Stan Winston pour Maximilian

Schell rappelle quelque peu la face horrible qu'arborait justement Lon Chaney. Décors et atmosphère de début de siècle conservent cependant à cette version télévisée un certain charme rétro qui rehausse le niveau moyen de l'entreprise, et nous a fait quand même apprécier ces retrouvailles avec ce personnage cousin des Judex et autres Fantomas que nous avons tant aimés.

Dorian Gray Change de Sexe. - Deuxième retour d'un personnage littéraire immortel déjà plusieurs fois porté à l'écran, celui du téléfilm réalisé en 1982 par Tony Maughan : *Dorian Gray*, dont la principale innovation de l'adaptation signée Ken August et Peter Lawrence est d'avoir transposé au féminin le protagoniste du drame. Dorian Gray est ici une jeune modèle de photographe qui effectue un jour un bout d'essai cinématographique, l'action se déroulant à notre époque à New-York. En se voyant si belle et si vivante dans sa radieuse jeunesse, Dorian formule le vœu fatal qui est le sujet de l'histoire. Et le temps s'écoulera tandis qu'elle causera autour d'elle le malheur et la mort de tous ceux qui l'aiment, d'amour ou d'amitié, hommes ou femmes. Son beau visage demeurera immuablement jeune, mais, seule chez elle où elle s'enferme pour "se voir réellement", le bout d'essai filmé (dont elle a conservé

l'unique exemplaire) lui renverra une image de plus en plus laide, jusqu'à la hideur intégrale cependant que sa voix, qui prononce chaque fois la même phrase enjouée, se métamorphose lentement en un sinistre caquet de mégère. C'est bien, à notre avis, la meilleure idée de cette adaptation, d'avoir délaissé le portrait du roman wildien au profit d'un film justifiant pleinement la modernisation du thème. La progression des événements, qui s'échelonnent sur une période de trente années, est magistralement traitée par le scénario subtil, exempt de séquences inutiles (comme il y en a hélas trop dans la plupart des téléfilms). Nous n'hésitons pas à écrire qu'il s'agit là de la meilleure adaptation de l'œuvre d'Oscar Wilde depuis la fameuse version d'Albert Lewin avec Hurt Hatfield et George Sanders en 1944, et nous recommandons à nos lecteurs qui auraient manqué cette diffusion (en avril sur la 5) de guetter une prochaine programmation. Le rôle de Dorian Gray est interprété à la perfection par la ravissante (et cependant inquiétante) Belinda Bauer, dont le visage reflète tout le charme redoutable et l'impitoyable résolution prêtés à son personnage, tandis que l'excellent Anthony Perkins (auteur des néfastes théories que Dorian n'appliquera que trop) trouve encore un rôle digne de sa sulfureuse réputation.

MOTS CROISÉS FANTASTIQUES N° 45 par Michel Gires

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	I	N	T	E	N	E	S			
B	M	U	C	L	E	A	I	R	E	S
C	S	D				R	I	C	E	
D	E	I	E	F	E	L		K	R	L
E	E	T	E			R	E	D		
F	T	E	S	T	A	M	E	N	T	
G	E		T	O	T					
H	S	P	I	R	I	T	I	S	M	E
I		E	N	V	O	U	T	E	E	S
J	J	A	R	A	N	E		O	S	S

HORIZONTALEMENT

A - Incorporées. B - Peuvent être des bombes ou des usines. C - Initiales du réalisateur de *Saturn 3*. - Se trouve entre Edgar et Burroughs. D - Sa Tour a été visitée par James Bond et Superman. - Consonnes de Karloff. E - Extrait de compte. - Prénom de Skelton. - Initiales du réalisateur du *Fils de King Kong*. F - Fritz Lang nous a parlé de celui du Docteur Mabuse. G - Début du totem. H - Manière d'invoquer les morts à l'aide d'un médium. I - Ensorcelées. J - Prénom du Lupin. - ...117 : agent secret interprété notamment par Frederic Stafford et John Gavin.

VERTICALEMENT

1 - Ceux d'un film de Jeannot Szwarc étau de feu. 2 - Etat de ce qui est nu. - Début de perversité. 3 - Il incarne *L'Etrangleur de Boston* (initiales). - Repas plantureux. 4 - Film de Luis Bunuel avec Arturo de Cordova (1952). - Regard menaçant. 5 - Est parfois spontanée. 6 - Dieu égyptien. - Engin qui s'est posé sur la lune. - Assassine. 7 - Lettres de péril. - Acte puni par la loi. 8 - Prénom du *Fantôme de l'Opéra*. - Lettres de Sherlock. 9 - Ce que doit être un code. - Adjectif possessif. 10 - Le plus de Walt Disney.

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites, mais réservées en priorité à nos abonnés

VENDS 3 000 fiches de Monsieur Cinéma. Etat neuf. 1 F pièce par lot de 100 minimum. M. Albert Montagne, 1, rue Jean Payra, 66000 Perpignan.

RECHERCHE photographe amateur possédant matériel d'éclairage pour assurer la photographie d'un court-métrage fantastique. Tournage début août en Périgord. Contacter M. Vincent Dragon, 37, allée Chantecaille, Lot. Canteloup, 31320 Labège.

CHERCHE correspondants français, amateurs de fantastique. M. J. Balclunas, Talkos Pr.35.48, Kraunas 233009, Lituanie (URSS).

VENDS les deux livres de l'Empire galactique (jeu de rôles) : 100 F, deux livres des règles de Donjons et dragons (débutants) et une aventure (La relique perdue), très bon état : 200 F. M. Antoine Neumann, 99, boulevard Raspail, 75006 Paris.

RECHERCHE tout sur *Creepshow I et II*, *Street Trash*, *Dolls*, *l'ascenseur*, *les Envahisseurs* sont parmi nous et *Razorback*. Stéphane Vilas, 65, rue Robert Gaillard, 86100 Chatelleraut.

VENDS livres de S.F. anciens et modernes (CLA, Fleuve Noir (têtes), Rayon Fantastique, Dittis, Laffont... Robida, La Hire, Bob Morane, Doc Sauvage et autres). Liste sur demande. Francis Temperville. Ferme des Compagnons du rabot, 5, rue de Bellevue, 91400 Orsay. Tél. : 16 (1) 69.28.45.50 le soir.

VENDS poster 98 x 68 de *Cobra*, *Invasion U.S.A.* - 50 F l'un. - Posters de *Nuit d'ivresse*, *Aliens*, *On se calme...* à *St-Tropez*, 60 x 42, 35 F pièce. *Les Spécialistes*, *SOS Fantômes*, *Top Gun* avec Berlin, 90 x 60, et bien d'autres... Posters neufs. Liste contre 2 timbres à 2,20 F. Eric Konstanty, 51250 Blesme par Sermaleze-les-Bains.

RECHERCHE l'affiche américaine de *Creepshow*, ainsi que la B.O. et les affiches toutes nationalités de *Stand by me*. Frédéric Mauss, 2, rue Sollmont, 31500 Toulouse.

SPOTLIGHT

SPÉCIAL SCIENCE-FICTION
TOUT

STAR TREK



SPOTLIGHT N° 9 - STAR TREK
SORTIRA LE 25 JUIN RESERVEZ DES MAINTENANT
CE NUMERO HISTORIQUE EN RENVOYANT LE BON CI-DESSOUS

BON DE COMMANDE A ENVOYER A
I.MEDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

Veuillez m'expédier à parution le 25 juin, ex.
de Spotlight n° 9 à 25 F, soit :

+ 4 F de frais de port par exemplaire soit :

TOTAL :

Nom

Prénom

Adresse

Code Postal Ville

Que je règle par chèque joint à l'ordre d'I.MEDIA., pour l'Etranger, règlement par mandat international uniquement.

Aux USA, 7 millions de spectateurs n'en dorment plus la nuit!

FREDDY 3

LES GRIFFES DU CAUCHEMAR



Une production ROBERT SHAYE: A NIGHTMARE ON ELM STREET, PART 3: DREAM Warriors, avec: HEATHER LANGENKAMP • PATRICIA ARQUETTE • LARRY FISHBURNE
• PRISCILLA POINTER • CRAIG WASSON et avec la participation de JOHN SAXON • DICK CAVETT • ZSA ZSA GABOR
et ROBERT ENGLUND dans le rôle de FREDDY producteurs exécutifs WES CRAVEN et STEPHEN DIENER. directeur de la photographie ROY WAGNER, coproductrice SARA RISHER

scénario de WES CRAVEN et BRUCE WAGNER. produit par ROBERT SHAYE. un film de CHUCK RUSSEL. une présentation NEW LINE CINEMA, HERON COMMUNICATION, INC. et SMART EGG PICTURES.
© 1987 New Line Cinema Corp.

EMI

Multiplexe de distribution 1987
EMI PATHE MARCOM

© Melki 87